

Luc Delfosse

La Caisse des Monuments Hystériques

Roman



éditions
DIDRO

COLLECTION CARACTÈRES MOBILES

Luc Delfosse

La Caisse des Monuments Hystériques

Roman


éditions
DIDRO

COLLECTION CARACTERES MOBILES

Du même auteur

- ***L'Homme qui avait été amoureux ou Qu'y a-t-il de plus beau qu'un chapeau ?*** nouvelles, Gutenberg XXI^e siècle, Paris, 1999.
- ***La pomme qui n'avait pas été croquée***, roman, Gutenberg XXI^e siècle, Paris, 2000.
- ***Le Carrousel de Ludovic***, nouvelles poétiques, Gutenberg XXI^e siècle, Paris, 2001.
- ***Diaboline ou la femme de quarante ans***, roman, Éditions Didro, Paris, 2002.
- ***Contes pour adultes et enfants***, contes et nouvelles, Éditions Didro, Paris, 2003.
- ***Contes à l'envers***, contes et nouvelles, Éditions Didro, Paris, 2004.
- ***Contes de la Saint-Valentin***, contes et peintures de l'amour, Éditions Didro, Paris, 2005.
- ***À la recherche d'Amal***, conte philosophique, Éditions Didro, Paris, 2006.
- ***Paula***, peintures affabulées et fables pittoresques, Éditions Didro, Paris, 2007.
- ***Hands of the Mona Lisa***, love stories, Éditions Didro, Paris, 2008.
- ***Le cou blanc de Lili***, roman, Éditions Didro, Paris 2009.
- ***Elle voulait ressembler à Marilyn***, Fable romanesque, Éditions Didro, Paris 2010



Éditions DIDRO

B.P. 209 - Rue de la réunion - Villejust
91 941 Courtabœuf CEDEX

© Luc Delfosse

ISBN : 978-2-9107-2686-7

Dépôt légal : Décembre 2011

Tous droits de traduction et de reproduction réservés, pour tous les pays.

A Caroline, à Catherine, à Rosine
A André, à Antoine, à Guy

Première Partie

La Caisse

I

Le veilleur de nuit

La Caisse des Monuments Hystériques venait de refermer ses portes. Lorsque le rideau de fer tomba sur l'entrée principale de l'établissement, l'horloge du soleil d'hiver marquait 15 heures 43. Le volet métallique, volet à part entière de notre histoire, s'était abaissé sur la partie orientale de *La Caisse*. Un panneau gris souris fixé sur le mur extérieur indiquait au grand public, pour la forme, les horaires d'ouverture. C'était un panneau musical du dernier cri. Il permettait de bercer les administrés venus consulter les archives de l'établissement. Chaque jour, au petit matin, avant de quitter son poste de radio, le veilleur de nuit zappait à qui mieux mieux. De manière aléatoire il changeait le jingle avarié de la veille. Il avait une façon précipitée bien à lui d'appuyer sur le bouton prévu à cet effet. Puis il rentrait chez lui tel un lama imperturbable, ruminant les événements du jour, ou comme un gosse idiot. Le lendemain, *La Caisse*, comme on surnommait la vénérable institution, n'ouvrirait pas ses portes, ni ses fenêtres. Pour célébrer dignement le jour de la Toussaint, point d'ouverture. On chômerait. C'était très tendance.

Pendant le trajet de retour vers son foyer, retour aux senteurs éternelles, notre gardien, M. Criquituais, portait au poignet un petit iPod qu'il réveillait en une nanoseconde. Ce tout dernier modèle lui facilitait l'écoute permanente de toutes les radios et de tous les ragots du monde. Souhaitait-il une approche plus culturelle ? Il pouvait, équipé de lunettes spéciales, regarder en 3D, 4G et 5 minutes (*) *Tous les matins du monde*, le film qu'avait inspiré la vie de l'artiste Marin Marais, ou bien encore, luxe et volupté suprêmes empruntés à Baudelaire, admirer des tableaux de Matisse sur la Toile.

(*) « *Le 3D, 4G, 5mn* » était un nouveau concept de facture multimédia qui faisait rage et vidait les comptes courants.

Enfin, son nano, - sa presque nana -, lui offrait la possibilité d'utiliser la fonction podomètre, dans le calme relatif et massif qui s'installait automatiquement sur l'appareil entre deux messages sonores.

M. Criquituais habitait non loin de *La chorale de Bach*, à côté du cours de tennis local. Double faute ou double avantage, il n'avait toujours pas pu déterminer, à ce jour, le chemin le plus court pour se rendre de chez lui à son travail, ou inversement. Était-ce la droite ou une sinusoïde pré calculée par son nano ? Aucune application du type « *il court il court le coyote (après le furet)* » ou « *elle court elle court la banlieue (après le bison fûté)* » n'avait pu lui fournir une réponse satisfaisante. Il demanderait à sa nana quand il en aurait une.

D'après des propos anonymes recueillis par l'auteur auprès de collègues qui n'ont pas voulu révéler leur face et leur farce dans ce livre, mis constamment sous pression par lesdits collègues, M. Criquituais n'aurait toujours pas trouvé son chemin le plus court ni sa nana ... Toujours d'après ses collègues bien intentionnés, il en aurait fait son deuil de vieux garçon, et chaque soir, après sa bataille journalière il dégustait à petites lampées une bière bien méritée en cajolant son nano.

Donc, question sans réponse pour notre champion romantique, éclectique et électronique ...

Sans plus attendre, observons en détail le menu déroulant de la vie de *La Caisse* au moment du départ vespéral journalier de ses employés...

Pour éviter toute contestation, sur le panneau électrique des horaires on avait ajouté, d'une main experte : « Fermeture quotidienne à 16:00 heures précises ». Mais, pour qu'une sortie rapide et en bonne et due forme du personnel fût rendue possible et agréable il fallait bien laisser à chacun le temps de se préparer à la retraite quotidienne. Un quart d'heure de relâche anticipée avait été ainsi obtenu de haute lutte auprès de la Direction par le syndicat express régional. Dans un premier temps, les représentants de l'OPS (l'Organisation Protectrice et Sociale) avaient réclamé une interruption volontaire de paresse au moins une demi-heure à l'avance. Cependant l'OPPMR (l'Organisation Protectrice des Patrons Menacés dans leur Retraite) avait fait valoir qu'il ne s'agissait que d'une préretraite, pas d'une relâche permanente. L'OPS avait alors reporté ses flambeaux. D'ailleurs ce quart d'heure perdu ne le serait pas pour tout le monde. En fait il ne le serait pour personne : un esprit de tolérance régnait en effet au sein de *La Caisse*. Aussi, quelques quarts d'heure avant l'heure officielle de la sortie, l'ensemble du personnel commençait à s'agiter, ou à se réveiller. C'était selon. Que l'on fit simple causerie, tricot, salon ou rien, c'était kifkif bourricot. D'aucunes s'ébrouaient, telle Mademoiselle Pouliche, recrue décente promise au plus brillant avenir aussi longtemps qu'elle regarderait passer devant elle les beaux messieurs de *La Caisse*. D'autres, des intellectuels probablement, prenaient un air occupé pour montrer qu'on ne devait plus les déranger.

II

Mademoiselle Pouliche

Ce jour-là notre jeune jument, verte encore, enfin, - présentement le teint jaune rehaussé par un mascara noir japonais, - c'était sa semaine hépatique -, dame Pouliche veux-je dire, venait d'achever, - disait-elle -, la lecture d'un roman à l'eau de rose débuté aux premières jonquilles.

La demoiselle onglée avait pris soin de ses mains et de ses doigts de fée. Un esprit printanier voire primesautier l'animait. Avant d'archiver le livre lu dans son tiroir jardin secret-secret défense, elle y glissa quelques pétales de fleurs odoriférantes. Puis, dans la perspective d'une sortie imminente, elle extirpa de ce même tiroir un autre ouvrage placé à côté de ses mémoires outrepassés en cours de rédaction. Plus sérieux que le précédent, le livre nouveau était d'un féminisme de bon aloi. Ecrit par Madame de Staël pendant la Révolution Française, dame Pouliche n'avait pas l'intention de le lire mais elle en aimait la couverture, rebelle et maltraitée. Et puis, au fond, la vraie raison de son addiction apparente à l'ouvrage était qu'il lui servirait tout simplement à s'afficher, certes discrètement, dans sa rame du soir, entre les stations debout pénibles *Rue du Bac* et *Gambetta*, au milieu des papiers rejetés et des journaux gratuits abandonnés le matin. La belle intellectuelle de boulevard avait acquis son ouvrage fétichiste à la librairie *À Tout Lire On finira par devenir éclectique et tolérant*, librairie pas branchée mais noblesse oblige, très fréquentée dans son quartier.

Depuis lors, son joli roman fin de siècle constituait pour elle une sorte de « *prête-moi-attention-toi-le-bel-inconnu-qui-dans-le-métropolisson-m'observe-toujours-Et-sous-cape-moi-je-te-vois* ».

Avant que de partir, son petit folio à la main, et comme pour mettre tous les atouts du livre ou de sa beauté supposée de son côté, - la sienne, pas celle du livre -, elle passa d'un geste rapide, de sa main libre, manucurée de fraîche date, presque professionnelle, une brosse plate dans ses longs cheveux déployés le long de son court cou blanc, cou malencontreusement dissimulé sous la collerette trop large de son chemisier imprimé de fruits de la passion sur paysage d'ennui contenu. A la fin de chaque après-midi, avant de quitter son bureau, sa stalle, - ironisaient avec une légèreté coupable la plupart de ses collègues féminines, moqueuses et jalouses -, elle rêvait de prendre

sa rame de fin de journée avec une robe du soir à nulle autre pareille, c'était là son espoir... se faire accostée, consentante, dans le noir, mais avec beaucoup d'élégance, par un monsieur d'un certain âge, argenté, - le monsieur, pas les cheveux du monsieur. Et puis après ? « On verrait ... », se plaisait-elle à répéter avec une désinvolture étudiée :

- Je puis être hystérique pour une nuit, voire plusieurs, si le jeu en vaut la chandelle et si le monsieur tient bien son propre chandelier ... C'est là une question d'éclairage.

Mademoiselle Pouliche riait à gorge déployée de son audace verbale, intérieure, cela s'entendait (ou ne s'entendait pas) ; mais elle aurait voulu la crier cette audace, la voir décriée, sur une piste de danse où elle serait l'unique étoile à disposer encore et toujours de carburant, hydrogène ou hélium, peu importait le degré d'octane. Tout ! Plutôt que l'indifférence ! Elle chanterait, un jour de grève, au cours d'un bal à voiles sans ressentir ses premières vapeurs, bal où le monsieur argenté l'aurait invitée. Que n'aurait-elle pas fait pour recevoir son avoine à ce bal ? Elle était prête à tout. Pourvu que des mâles se jetassent sur elle avec zèle.

Afin d'accompagner la brosse du monsieur nanti gentil elle secouait la tête, de-ci de-là, jetant un coup d'œil, tantôt vers son miroir à deux faces, tantôt vers son livre de profils et de faces, tantôt encore vers Evariste IV, employé irréprochable, salarié à la fois rangé et dérangé. C'était peut-être lui le monsieur qu'elle avait surnommé Louis XVI. Sans cesse il revenait privé de sa tête dans ses projections oniriques privées, privées de soleil ... Excitée par ces images d'homme sans tête, elle lui criait : « je serai ta Marie-Antoinette sans toilette ! (*) »

(*) Je suppose que l'expression adverbiale « sans toilette » signifiait dans la bouche de Pouliche, « je serai à toi, nue » et non que la demoiselle aurait négligé sa toilette. Son élégance, ses parfums envoûtants et sa propreté parisienne étaient proverbiales.

Que les lecteurs se rassurent, d'ici quelques temps, la lecture assidue de notre petit livre devrait les éclairer sur les rêves à vocation réelle ou virtuelle de la rosière prétendûment égarée de *La Caisse*.

III

Evariste IV

Dévoilons maintenant une image, une seule, d'Evariste IV, sur qui, justement, depuis quelques temps, Mademoiselle Pouliche jetait des regards appuyés et, en option, parfois un sort. Si le lecteur, ou la lectrice, souhaite matérialiser ce sort, disons qu'il se rapproche de la fleur qu'avec ferveur Don José avait reçue des mains de Carmen dans sa prison. Pourquoi révéler ici une seule image d'Evariste IV, alors que, le lecteur en a certainement l'intuition, notre homme pourrait jouer le rôle du principal protagoniste mâle du présent drame hystérique ? (*). Est-ce là son destin ? L'histoire le dira. Personnage effacé, sans charisme, presque falot jugeront certains... Premier et seul employé modèle connu à l'époque des Monuments Hystériques (et, - cela mérite d'être souligné -, dernier représentant du genre) affirmeront ses partisans. Au moment où la demoiselle avait tenté de le subjuguier, voire de le kidnapper avec des yeux de velours dignes de la belle de Cadix, il achevait de noter sur son registre, - son grand livre -, au compte des pertes permanentes et de la baisse tendancielle du taux de fréquentation de *La Caisse*, le déficit des entrées du jour. Pour ce faire il utilisait la méthode PERT (Pour Eviter les Retards au Travail) mise au point, ou tout au moins adaptée des lustres auparavant par l'une des figures de proue du Service Technique, son arrière-grand-père Evariste Ier. Fermons là notre courte page de publicité gratuite à l'égard d'Evariste IV, lequel, à notre connaissance

ne s'est pas déclaré candidat à la moindre élection, et, pour le moment, laissons-le à ses chiffres et à ses équations. Un retour aux sources et aux origines de la vénérable maison, peu connue du grand public, peut s'avérer utile, voire nécessaire.

(*) Un drame hystérique est une catégorie de drame coincé entre le théâtre classique et une série de télévision. On en dénombre deux versions : *l'ordinaire* où des acteurs rôdés s'embrassent, se disputent, se déchirent, se recousent, se réconcilient, se critiquent ... et la série réalité où le spectateur assidu cherche à redevenir civilisé comme les animaux étudiés par Charles Darwin ou chantés par un autre Brésilien charmeur débarqué de Rio à Paris.

IV

L'Origine du monde de *La Caisse*

La Caisse avait vu le jour, puis la nuit, sous le Consulat. Bonaparte, premier et dernier Premier Consul, grand organisateur, visionnaire, avait, comme de coutume, anticipé l'avenir qui habitait en lui, et, sous l'emprise d'un prochain mandat, préparer un second Empire pour un neveu cultivé à la Mérimée. Il avait ouvert la voie aux futurs travaux du Baron Haussmann et pressenti les restaurations de Viollet-Le-Duc. Au moment où il créa par décret *La Caisse des Monuments Hystériques*, il souhaitait confier de grands projets à Claude-Nicolas Ledoux, architecte dont il avait deviné le génie sans coup férir. Seule la disparition prématurée de ces deux hommes au-dessus de la mêlée avait privé la nation d'une politique de Grands Travaux. Elle ne serait reprise que bien plus tard. La note en serait salée aux arcs. Il conviendrait de demander aux contribuables de se souder les coudes, mais lorsque la parole serait

donnée à la défense, les résultats seraient à la hauteur, pyramidaux, pour parler sans ambages ni réécrire l'histoire avec des hiéroglyphes. Bonaparte n'est pas le seul à avoir voulu découvrir les secrets de l'Égypte, à preuve les millions de touristes modernes qui se rendent chaque année sur le Nil pour dorer leurs nombrils.

Pour financer l'ensemble de ses projets pharaoniques, fidèle à ses habitudes, le grand esprit n'avait rien laissé au hasard : de nouveaux outils financiers, des pavillons d'octroi virtuels en quelque sorte, seraient mis en place. Il y aurait des primes à la construction et même tout un système opaque élaboré de sous primes pour donner, au plus grand nombre, un accès aisé à la culture des foyers de révolte, toujours stimulants pour le *grand-esprit-es-tu-toujours-là* ?

Le Premier Consul avait donc tout prévu. D'abord, tout en haut et tout en finesse, un Comité des Sages. Il se composait de douze fortes personnalités, *les Apôtres de la culture*. Grande innovation, véritable Révolution Psychologique de la Relation Publique (La RP de la RP) héritée de la glorieuse décennie précédente, le Comité des Sages comprenait six hommes et, de l'audace, toujours de l'audace, six femmes. Du jamais vu ! Même au Comité de Salut Public, on n'avait pas osé innover à ce point. On avait eu peur de retarder les indispensables exécutions capitales si d'aventures les femmes se mêlaient au débat avec droit de vote. Ceci étant, un garde folles, une ultime barrière avait été installée : les femmes ne pouvaient prétendre au poste de Directeur de *La Caisse*. D'ailleurs, le mot « Directrice » restait introuvable au sein des dictionnaires locaux des services. Avait-il été rayé à la suite d'un acte de misogynie ou était-ce la conséquence désastreuse d'un simple petit bug?

Les douze sages se chamaillaient en permanence. En fait, ils passaient le plus clair de leur temps, qui n'était que libre, à se répartir les richesses intérieures et extérieures de leurs contemporains. Ils accaparaient les sources d'énergie et les matières premières par un formatage continu des nouveaux arrivants dans la vie, naïfs migrants ou vrais et faux sédentaires, et ce, depuis la maternelle jusques aux grandes écoles de la République.

Tous ces éléments fondateurs faisaient la fierté des employés de *La Caisse*, qui, du coup, d'un seul homme, d'une seule femme, sans faille et tout de go, étaient tous devenus bonapartistes. Il faut dire que le mythe créateur était systématiquement martelé par la Direction dès l'entrée en fonction de chaque nouvel employé. Et puis, à *La Caisse*, on était coopté. Quelques précisions, à ce niveau de la compétition, ne seront pas inutiles. Hystériquement, à *La Caisse*, dans une première valse à mille temps on avait été choisi de père en fils, puis, rapidement, Comité (mixte) des Sages oblige, pour éviter une troisième guerre de cent ans, guerre longue, surtout vers la fin, on avait admis automatiquement les filles à la succession grâce à l'amendement *Isabelle de France*, ce qui avait fait de l'institution vénérée une grande famille presque unie dans une paperasserie un tantinet paresseuse. D'ailleurs, Mademoiselle Pouliche, parmi d'autres, revendiquait haut et fort son appartenance à ce parti pris. Historique. Le deux décembre, chaque année, elle observait un silence complet, pour se remémorer, affirmait-elle, ce jour ô combien honorable de la création bonapartiste. La création de *La Caisse* avait en effet été décrétée le 2 décembre 1802, ce siècle avait deux ans, deux ans avant le couronnement impérial, trois ans avant Austerlitz ... La belle institution à laquelle elle était si fière d'appartenir avait cependant commencé à vivoter dès la chute de l'Empereur sous des trombes d'eau et de feu. On classait inlassablement des papiers, des petits, des grands, des confidentiels, des notes de service, des notes de frais. Seul une âme égarée, inspirée, soufflée, avait un jour laissé brûler des petits papiers

couverts de poésies. L'âme avait aussitôt été mise à pied, et quelques temps plus tard, renvoyée du Paradis, fait rarissime à *La Caisse*. Sa faute avait été jugée lourde. La Direction souhaitait une éviction discrète pour ne pas ébruiter l'affaire qui, finalement, n'avait eu que très peu de retentissements à l'extérieur. Tout bonnement La Direction ne voulait pas que l'on s'intéressât de trop près à *La Caisse*. C'était la politique du vase clos de Soissons. Tout le monde était tenu de s'en souvenir.

- Un jour tu verras, même si tu ne le croiras pas ... - avait prévenu Evariste II, le grand-père de notre héros actuel -, il n'y aura plus de papier...

Un dernier détail : les Sages étaient servis par une foultitude d'employés subalternes, tous, on le sait maintenant, cooptés de père en fille, de mère en fils, de tante à neveu, d'oncle à nièce, et si le besoin s'en faisait sentir, on allait jusqu'à repêcher les cousins les plus pauvres, éloignés ou pas. Cela venait d'être le cas d'une cousine Lisbeth, bête à tuer au sens étymologique, une véritable enherbeuse réfugiée à son entrée dans les services les plus sombres de *La Caisse*. En même temps que la Lisbeth un cousin poussif mais grand collectionneur d'art venait d'être recruté. La cousine semblait pouvoir accéder au Comité des Sages, pas le cousin. En tout cas c'est ce que prétendaient les souverains poncifs de l'établissement. Tous les chemins ne mènent pas monsieur tout le monde à Rome, ni monsieur Jourdain à la vie éternelle.

V Le Pape

Pendant quelques temps, Evariste IV s'était bien demandé ce que son grand-père avait voulu signifier par sa phrase énigmatique, « un jour tu verras, moi je ne le verrai pas, même en chaussant mes lunettes...

affirmation qu'il avait accompagnée d'un regard appuyé de derrière son pince-nez demi-lunes. Cela ne pouvait concerner les sans-papiers puisqu'ils n'en avaient pas, - des papiers -, les sans-papiers, ou alors, avait-il voulu dire que les sans-papiers n'en recevraient jamais, - des papiers -, vu qu'il n'y aurait plus, - de papier - ? La matière grise, peu abondante à *La Caisse*, jusqu'alors, allait-elle remplacer la matière première, en voie d'extinction ? Allait-elle faire grimper plus d'un primate primaire aux arbres ? « Querelle de chiffon ou de dinosaures ... », s'admonesta Evariste IV, « ... un jour tu le croiras ! »

En effet, à quelques temps de la prise de conscience par Evariste IV de la futilité des querelles entre les Anciens et les Modernes, la situation allait se trouver complètement bouleversée par l'apparition et le développement global, aussi rapide qu'inquiétant, des nouvelles technologies ... Un jour du type « tu-ne-le-croiras-pas », ce jour-là, le plus long dans la vie d'Evariste IV, la technologie américaine débarqua localement à *La Caisse*, par un beau matin du printemps 2004, le 6 juin pour les amateurs de précisions historiques, qui plus est, sur une plage comprise entre neuf et dix heures, suppose-t-on, l'heure du dit débarquement ayant été tenue secrète jusqu'au bout. Mais l'Histoire mérite-t-elle d'être encore et toujours enseignée ? Ne vaut-il pas mieux rouler dans une Clio bradée ou faire le pied de grue sous un porche caquetoire ?

Ce jour-là donc, l'antique Service Technique qui avait été rebaptisé « Service Central du Chiffre » et auquel, avec fierté, appartenait Evariste IV, véritable service en porcelaine fragilisé par son retard technologique, eh bien, ce service perdant avait fait l'acquisition d'un tout nouveau programme numérique intelligent, - il venait d'être démontré, scientifiquement, qu'il existait dans notre monde des programmes non intelligents.

En revanche le nouveau matériel était tout simplement génial et répondait, quand on l'utilisait en série temps pas partagé, au doux nom d'Archi-Simple.

Evariste IV avait un respect inné et un faible pour la matière informatique souple. Aussi avait-il immédiatement affublé le nouveau logiciel d'un prénom approprié, « *Le Pape* ». Pour son infaillibilité présumée, remarquable, quasi divine ? Ou pour la souplesse exemplaire des futurs souverains poncifs ? Par ailleurs Evariste IV était fervent catholique. Cela pouvait avoir influencé son choix au moment du baptême du logiciel nouvel-arrivé. Ce type de programme était rare et dispendieux. Les mauvaises langues parlaient d'une dépense somptuaire, digne effectivement d'un pape. *Le Pape* avait été conçu, béni, acclamé par les fidèles de la pomme de la connaissance comme le plus beau concept informatique jamais né d'un esprit humain. Il avait été commandé et acheté au Canada à *La Compagnie du Fruit Noir des Bois*. Son chef de Service avait souhaité confier à Evariste IV la gestion au quotidien de cette merveille numérique. Il avait ses raisons et ses raisonnements.

VI

Les quatre Evariste

Evariste IV appartenait à l'illustre famille gauloise des *Greffiez-Inscrivez*, nom dont l'origine se perd dans la nuit des temps morts de l'Administration. Son appartenance à cette famille de serveurs de l'Etat (par manque de formalisme, ou anglicisation larvée de notre belle langue française, on ne disait plus serviteur mais serveur) lui avait permis de baigner tout enfant dans un contexte administratif et culturel idéal. Cela lui avait valu, à la succession de son père, Evariste III, l'un des pairs de *La Caisse*, d'être immédiatement adoubé

quatrième du nom. Il faut reconnaître que, tout jeune stagiaire déjà il avait montré un zèle peu ordinaire seulement comparable à celui dont avait fait étalage son grand-père Evariste II. (L'auteur fait tout son possible pour ne pas alourdir son rappel imposé et pour ne pas se perdre dans la chronologie des Evariste.) Dans les services où il avait fait ses classes sous l'œil télescopique et gyroscopique de ses aïeux, - un œil digne d'un professeur de magie transformant un poulet aux hormones en une magnifique poularde veillée au grain -, on avait apprécié son bon esprit, diligent et parfois agrémenté de sel. Rappelons que sa famille était non seulement illustre mais aussi gauloise : Evariste IV osait donc parfois quelques plaisanteries bien de chez nous, pas grasses bien sûr, mais parfois dodues ... Finalement, Evariste IV était la synthèse parfaite de ses aïeux. D'Evariste Ier il avait conservé le sens du devoir, voire du sacrifice administratif. Comme Evariste II, il était méticuleux au point d'être jugé pointilleux par le responsable du pointage quotidien. De son père enfin, il avait hérité le doute, port d'attache et salut de son esprit. Lui même avait cinq sens innés, une soif insatiable de connaissance. Aussi avait-il le profil idéal pour s'affairer autour du nouveau programme informatique cultivé, *Le Pape*, aussi sophistiqué qu'inutile au demeurant.

VII

Evariste IV et Mademoiselle Pouliche

Ces différents aspects de la personnalité et de la position hiérarchique d'Evariste IV et sa toute récente promotion informelle n'avaient pas échappés à la belle primesautière, Mademoiselle Pouliche. Elle était, n'ayons pas peur des maux que nous pourrions recueillir, décoder, ni des reproches que nous pourrions encourir, tranchons net, Mademoiselle Pouliche était aguichante et aguicheuse pour tout homme se risquant dans le périmètre de sa garde rapprochée. Ses parfums discrètement provocants, et déjà évoqués, contribuaient certainement à faire

de la demoiselle une redoutable séductrice en sous-marin. C'est ainsi qu'à l'égard d'Evariste elle redoubla d'attention, tripla ses œillades ravageuses et multiplia ses regards semi langoureux. Plusieurs de ses appels furent assez osés, presque sensuels. A la cantine de *La Caisse* elle alla jusqu'à s'asseoir à une table voisine de l'objet de sa convoitise. Prétextant le hasard, un jour elle se plaça carrément aux côtés d'Evariste IV. Enfin, chaque jour, son plateau finit par toucher le plateau et la console de l'informaticien. C'était, - osons, osons -, touchant. Cette promiscuité publique n'était pas repoussante. Encouragée par la timidité d'Evariste IV, au bout d'un certain nombre de jours elle usa d'un autre type d'appel. Ce fut, un 18 juin, ce fut le pied, droit, puis le pied gauche, puis encore plus poétiques, les deux pieds, ce que l'auteur qualifie présentement de gestes déplacés, - un geste ne constitue-t-il pas toujours un déplacement ? Elle transmit aussi son appel du corps dans une chanson leste. Enfin, tous ces éléments mis bout à bout devinrent une déclaration, sa déclaration, un cri de l'olifant, un véritable barrissement féminin silencieux. Par papier quasi anonyme elle proposa un dîner. Le papier était signé : « Votre prête-à-tout ». Comme nous l'enseigne la sagesse kurde, le souffle de cette jolie fille s'entendait certainement plus loin que le rugissement du lion. Un charmant cœur entourait ses derniers mots. Rien n'y fit. Evariste restait de marbre. Elle en fut toute refroidie.

Devant l'inattention presque impolie dont Evariste IV faisait preuve à son endroit, elle finit par cesser tout appel du pied. Elle ne le regarda plus qu'à l'envers, toujours de son bel œil biblique, sévère et réprobateur. Elle changea de plateau, se braqua, déserta la table de cantine où Evariste poursuivait ses abaqués entre deux bouchées et sa bouteille d'eau décapsulée. S'il arrivait à la belle éhontée de fauter encore, c'était alors uniquement à la dérobee. On pouvait être intéressée, motivée par

de belles perspectives sociales, on n'en restait pas moins une jeune fille respectable. Elle décida donc de jeter désormais son dévolu par dépit, chaque matin, et pour des laps de temps répétitifs mais non déterminés, plus que jamais, sur son miroir à deux faces. Discrètement elle lui demandait qui était la plus belle.

Un jour, n'y tenant plus, au moment où la pendule de la division Foucault, sa division, marquait 15h15 elle s'échappa par un trou de souris grise pour rejoindre, à la proche brasserie du Marignan, l'un de ses prétendus nombreux prétendants. Et, indirectement, elle le fit savoir à Evariste IV. Il faut admettre qu'elle ne manquait pas d'atouts pour qui voulait confier son avenir matrimonial aux cartes routinières de la voyante de service, Madame *L'étoile-non-encore-découverte*, de son vrai nom Thérèse Retraitée (*). Moyennant quelques heureux euros (*_*), Thérèse vous prédisait, durant la pause de 14h30 exclusivement, un avenir administratif des plus gling-gling.

(*) Thérèse arrondissait ainsi ses fins de mois par des consultations privées. Mais, cela va sans dire, uniquement pendant les pauses officielles. Elle se défendait bien d'être une cumularde dans la mesure où elle tirait les cartes *gratuitement* pour le Directeur, et pour le Directeur seulement. Bien sûr, le soir, dans une autre brasserie proche, celle du Marigny, elle continuait à aider son prochain et ses prochaines victimes.

(*_*) L'auteur a souvent été questionné sur l'adjonction parfois récurrente de l'adjectif *heureux* au substantif pluriel euros : un, ou des, *heureux euros*, sont des euros bien thésaurisés dans un bas de laine de footballeur plutôt qu'investis dans une caisse de raisonneurs financiers qui n'épargnent pas les économes et leurs économies ou même des euros englutis dans un emprunt d'Etat, quelles que soient l'idéologie, la rationalité ou la nationalité de l'Etat en question. Si *l'homme est un loup pour l'homme*, nous dit Hobbes, *l'Etat est un prédateur bien plus féroce que le loup*,

nous confie le philosophe Oups. Par extension, un ou des *euros très heureux*, sont des euros utilisés pour consommer à bon escient : cela peut aller d'un simple café dégusté à la terrasse d'une brasserie en lisant le présent livre, jusqu'au paquet de chewing-gums pour boulimiques acheté au dernier moment devant la caisse d'un hypermarché. De tels euros peuvent aussi être investis dans une prédiction de Madame Thérèse. La place nous manque ici, un peu à la manière de Fermat si je puis, très modestement, me permettre une analogie, pour développer une théorie voire démontrer un théorème, sur ce qu'est un euro hystérique. J'énoncerai cependant rapidement une possible définition de l'euro hystérique : « Pour qu'un euro soit hystérique il faut et il suffit qu'il trouve une devise qui lui soit associée, par exemple, au hasard, le dollar américain, et qu'il puisse en permanence danser le yo-yo avec ce partenaire. » On comprend aisément à quel point la place me manque ici, le souffle peut-être, pour développer de façon exhaustive une telle démonstration. J'é mets uniquement l'hypothèse que dans le groupe abélien à deux éléments formés par l'euro et le dollar, américain, il y a un élément qui n'est pas neutre, la spéculation notée « *SP* » dans les équations économiques. Cette absence d'élément neutre fait que le groupe en question a tendance à devenir entropique au sein du système monétaire, et est bon à interner plutôt qu'à internationaliser à outrance, et à se désunir.

VIII

La tentation d'Evariste

Mais cessons là notre bavardage pseudo mathématique et reprenons le cours de notre histoire sans plus chercher à comprendre l'évolution des cours de nos monnaies de change et de singe. Donner le change ? Surveillons plutôt, sans plus nous attarder, nos moutons numériques menacés par un bug, version moderne du loup de nos grands-mères. Si l'on n'y prenait garde, si l'on s'arrêtait trop longtemps en chemin, on risquerait de les retrouver sous un amas de poussières administratives voire écrasés au bas d'une montagne en une grande plaine hugolique. Or, *Le Pape*, était

un programme si sophistiqué qu'il s'y trouvait toujours une case de vide. Et bien sûr il fallait à tout prix la renseigner. Evariste IV n'était-il pas, comme nous l'avons laissé entrevoir lors de nos différents apartés, le plus méticuleux des employés, le plus apte à remplir cette tâche délicate ? Il se disait d'ailleurs in petto qu'il était plus facile de combler les cases vides du nouveau logiciel que celles de certains de ses collègues. (Pour la commodité de l'expression et de l'audition, nous appellerons désormais notre héros papiste, Evariste, tout simplement, le IV étant bien entendu sous-entendu. (L'auteur espère ainsi montrer l'exemple et essayer de mettre fin aux interminables disputes chronologiques et hiérarchiques qui ravagent notre Administration. Il ne faudrait cependant pas voir dans cette éclipse du chiffre lumineux un manque de respect pour la tradition bureaucratique. Il s'agit là tout au plus d'une éclipse d'optique).

Lorsqu'Evariste reposa, sur son écritoire, sa grise mine de travail et qu'il eût retiré sa blouse, harassée d'efforts elle aussi, grise à l'identique, un certain temps s'était écoulé, temps appelé, selon le droit canon de l'Administration, le *temps qu'il faut*. A cet instant précis, - il y avait déjà plusieurs quarts d'heure que Mademoiselle Pouliche s'était évadée de *La Caisse* pour rejoindre son galant du jour - la demie de quatre heures sonna au clocher de l'église voisine Notre-Dame du Céleste Pari. (*) Notre homme décida de s'y rendre et de demander aux saints tout puissants leur avis sur la tentation dont il était l'objet après les assauts répétés de sa belle pouliche.

(*) Construite, puis restaurée, non loin des vignes pascales de Belleville, l'église avait été un lieu de rencontre, de nombreuses vocations amoureuses y avaient vu le jour. Amours du divin et du profane s'y étaient côtoyés. Du prie-Dieu certains étaient passés au divan, céleste séjour de

connivence et de confidences privées. Des amants célèbres s'y étaient rencontrés, entre autres Virgile et Paulette, Julien et Agnès Sorel. Madame Bovary elle aussi était venue y chercher du secours mais ses amants l'avaient lâchement abandonnée. Enfin, dit-on, bien avant sa construction, sur les lieux mêmes où l'église serait bâtie avec des pierres blanches, Jules César et Romana, une patricienne des Gaules, s'étaient juré fidélité. Bien avant encore, l'endroit étant alors un désert, Saint-Antoine y avait été tenté ...

Dans la même nanoseconde, la demie carillonna au clocher de la maquette, non restaurée, de la céleste église de Belleville. Evariste conservait à son bureau cette maquette qu'il avait récemment réalisée de ses mains propres, avec dextérité et méticulosité, qualités qui, comme on le sait, étaient siennes. C'était une copie au tiers de la fidèle reproduction de l'édifice pieux, miniature exposée au proche *Musée des Monuments Hystériques* et dont *La Caisse* assurait la gestion.

Evariste y vit là un signe du destin. Il éteignit ses deux lampes de bureau, *ses lumières du jour* comme il aimait à les nommer et se rendit immédiatement à la Maison de Dieu du Céleste Pari.

Il adorait ses lampes jumelles. Aussi les avait-il baptisées. Baptiser était un peu sa marotte. La première se prénomrait « *C'est-la-faute-à-Rousseau* », prénom composé en usage jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle, puis tombé en désuétude sur les barricades du conformisme. La seconde, plus simplement, s'appelait « *Encyclopédie* ». Arrivé à l'église, il se signa et alla s'asseoir dans la petite absidiole dédiée à Saint-Amour. Après avoir avalé un gobelet de Beaujolais emprunté au sacristain moyennant quelques heureux euros, et croqué une barre de céréales super protéinée qu'il avait toujours sur lui en réserve dans sa poche revolver, il pria et questionna le saint. La réponse se faisait quelque

peu attendre. Aussi Evariste, pressé de rentrer chez lui, pour s'éviter une scène de couple, une de plus, demanda respectueusement au saint de lui faire parvenir plus tard mais dès que possible, son avis, son conseil, - soit par télépathie, soit par voix du type de celles qu'avait entendues Sainte Jeanne, soit sous pli recommandé ou sacré. Pour éviter ces voies incertaines, le saint, probablement ému, se manifesta enfin. Quand la réponse parvint à Evariste, ce fut comme si une douce brise l'eût envahi. Avec ferveur, il remercia le saint. Peut-être eût-il mieux fait de s'adresser directement au Bon Dieu, selon le vieil adage, mais il se contenta de siffler tout en travaillant sur un nième programme, un nouveau Beaujolais. Il décida de convier bientôt ses plus proches collègues à une fête. Son idée, inconsciente, et donc non lumineuse, était d'opérer un rapprochement avec sa jeune jument.

IX

La fête d'Evariste

A *La Caisse* eut donc lieu une fête, une de plus. On y fêtait beaucoup à *La Caisse*. Les arrivées, les départs, les naissances, les fiançailles, les anniversaires, tout était prétexte. On faisait une quête, la quête des autres. On achetait une ou deux babioles, parfois trois, cela dépendait des fonds recueillis. On écoutait un discours, le partant, l'arrivant, appréciaient, l'arrivante, la partante essayait quelques larmes, « petit chagrin » égale « adieu rimmel du matin. » Le champagne était chaud ou froid, c'était selon. On se passait les gobelets en plastique. On grossissait les émotions, on multipliait les sourires, les rires fusaient après le premier verre, pardon, après le premier gobelet. Chacun retournait à ses tâches avec plus ou moins de taches de chocolat, quelquefois sans tache, sans reproches des supérieurs, le plus souvent sans autres tâches.

La fête d'Evariste avait pour objet officiel de bénir ses deux lampes préférées, symboles de lumière et de magie baladine. Mais personne ne se

souciait du prétexte retenu pour inviter des collègues à un pot de l'amitié.

Pendant le baptême des lampes, auquel seuls les intimes d'Evariste avaient été conviés, - ce qui n'était pas passé inaperçu, un petit incident avait émaillé ce rite un peu particulier, cette *casserole* dirait-on plus tard dans le Service.

Parmi les intimes, Evariste avait prié Mademoiselle Pouliche. La non présence de Madame Evariste, ce soir-là, avait été largement commentée. C'était la première fois qu'Evariste sortait du rang. Allait-il dérailler ? Sentant ses forces décuplées par la joie, celle qu'éprouve un séminariste nouveau-né, peut-être aussi motivé par la présence finalement confirmée de Mademoiselle Pouliche et l'absence de son épouse légitime, Evariste avait voulu, dans un grand geste théâtral, asperger d'eau bénite ses lampes vénérées. Les lampes étaient éclairées. Un court-circuit se produisit. Deux explosions sonores se firent, puis ce fut une explosion de panique. Plusieurs, parmi les personnes encore en vie dans l'assistance, pétèrent les plombs, si je peux m'autoriser une telle expression métallique. D'aucunes se demandèrent si Evariste n'était pas un peu allumé, après tant d'années passées au SCIP, Service des Causes Inutiles et Perdues. Evariste y avait gravi prudemment, au début de sa carrière, tous les échelons de la hiérarchie avant de se trouver appelé à sa mission informatisée. Lorsqu'il entendit cet attribut du sujet, « allumé », Evariste se défendit, exprimant ses regrets, mettant en cause l'eau bénite elle-même. Pour mettre son texte au point, pour se justifier donc, il expliqua qu'il avait seulement voulu allumer un feu sacré chez ses collègues, qu'il ne fallait pas se scandaliser à l'idée que l'apôtre Jean (à qui nos voisins anglais ont donné le diminutif un peu désuet de Johnny) pût y voir là une pré-manifestation de l'Apocalypse. Après ce baptême du feu, le Service fut décimé pendant quelques jours. La productivité mensuelle passa de 39 à 35 heures puis elle chuta à 29 heures. Nombreux furent ceux qui restèrent alités toute une semaine.

On chuchota dans les chambres de malades, qu'emporté par son élan, Evariste avait transformé l'eau bénite en vodka, se prenant tout à coup pour un Jésus orthodoxe. Le médecin des âmes préposé à *La Caisse* distribua généreusement force certificats de maladie et autres arrêts de travaux forcés. Le Directeur de *La Caisse*, le sieur Taitoi-Rabatoï, prescrit aux alités de ne surtout pas cocher, sur la feuille de maladie, la case « oui » à la rubrique « s'agit-il d'un accident ? » Une enquête approfondie des services sociaux sur l'origine des arrêts en cascade au sein du service n'était pas souhaitable, la fête organisée par Evariste ayant eu lieu pendant les heures ouvrées. Fait notable, Mademoiselle Pouliche avait miraculeusement été épargnée lors de l'incident fumeux. Comme à l'accoutumée elle s'était échappée avant l'apothéose finale pour rejoindre un nième prétendant assidu. Il s'agissait pour elle de renforcer, voire de développer, le début d'intérêt récemment démontré envers sa personne par le timide Evariste. Résultat : pas la moindre petite brûlure. Sa ténébreuse beauté fut entièrement préservée.

X

Mademoiselle Pouliche et Monsieur Le Directeur

Mademoiselle Pouliche, de son prénom Paulette, entendait cependant avoir plus d'une corde sociale à son arc. « On n'a jamais trop d'atouts mâles dans son jeu », aimait-elle à répéter. Aussi, la fête des trépassés passée, discrète, profitant des nombreux absents pour cause de partie fine mal finie, avait-elle, un jour, - ou était-ce un soir ?-, avant l'heure de la sortie, fait une entrée remarquable dans le bureau du Directeur, Monsieur Taitoi-Rabatoï. Elle s'était payé ce culot le jour même de l'anniversaire du Directeur. Elle était particulièrement élégante, possédait une belle chevelure d'un blond exquis qui n'aurait pas été sans rappeler celui de Marilyn si, une fois peignée et brossée, elle n'avait pris l'habitude de la cacher sous une toque allongée en forme de cône tronqué et aux couleurs du drapeau polonais

Elle était consciente du pouvoir de séduction qu'aurait pu exercer ce blond ravageur sur ses collègues. C'est pourquoi elle le soustrayait aux regards des mâles (c'était là sa propre expression, - on note un usage fréquent du vocable « mâle »...) – confia-t-elle un jour de carême, à une amie curieuse, jalouse ?-, afin de n'être pas cet objet unique constamment convoité par les hommes des différents services de *La Caisse*. Elle chantait à l'occasion des anniversaires. Nulle n'avait son pareil pour entonner d'une voix enjôleuse de contralto un « Happy Birthday ! » Ce soir-là, ce fut un « Happy Birthday Monsieur Le Directeur ». Ce dernier avait été touché par le chant de sirène de la femme qui avait osé. N'ayant pas pris la précaution de se boucher les oreilles avec de la cire à parquet administratif, son cœur s'était épris de la belle cantatrice. Il la soupçonnait d'être chauve à cause de sa toque, mais quel ne fût pas son ravissement lorsque, rien que pour lui, elle ôta ce soir-là, jour bien choisi, faut-il le répéter, de l'anniversaire de Monsieur Taitoi-Rabatoi, dans son bureau directorial, sa toque. Elle, les cheveux déployés, lui le crâne dégarni, ils avaient écouté une Polonaise, les yeux dans les yeux, partageant les oreillettes de l'écouteur de l'iPod de Mademoiselle Pouliche. Elle connaissait l'effet que produisaient des cheveux défaits, soudainement révélés au regard, sur une musique de Chopin. Elle avait pu observer une telle scène à maintes reprises, au cinéma, dans des chefs-d'œuvre hollywoodiens.

- Mademoiselle Pouliche ... Vous me ravissez ...
- Appelez-moi Paulette, voulez-vous ?
- Vous m'y autorisez ? – avait-il demandé en pressant l'une des mains tendues, offertes à ses baisers peut-être ...
- Dans l'intimité vous le pourrez ... Pour ma part j'aimerais vous nommer Chouchou, le chouchou de mon cœur... Aussi, pour votre anniversaire me suis-je permise de vous apporter des bombons, c'est tellement bons les bombons. J'ai pris la meilleure marque, les Saint-Jacques.

- Oh ! Merci Paulette, ce sont mes préférés. Mais votre main est le bombon que je voudrais savourer ... - avait-il quémandé dans un soupir proche de l'essoufflement.

Ce « Vous le pourrez » le comblait, c'était un futur prometteur.

La demoiselle n'avait pas retiré sa main. Elle défit alors sans lui trancher le cou, le col et le nœud gordien trop serré de l'énorme cravate de son directeur. Chouchou en aurait suffoqué. Paulette joua avec la cravate, ce qui aurait pu déplaire à l'ainsi décolleté mais il y vit là un geste symbolique fort. Jamais il n'avait ressenti un tel frisson. Il chercha les lèvres de la pouliche. Elle les lui refusa. Il prit le mors aux dents mais n'en fit rien voir. Il laissa un message souvenir ému sur son dictaphone intégré à son appareil auditif afin d'immortaliser à jamais la scène qu'il venait de vivre avec Paulette. Elle, pensait avoir ferré un gros poisson. Rouge.

Cependant avant de passer à l'action, avant d'essorer Chouchou, Pouliche allait poursuivre Evariste, ouvertement, au galop. Elle avait en quelque sorte reçu ses feux et son feu vert. Le Directeur, son monsieur âgé, n'y verrait que goutte. S'il soupçonnait le côté volage de son allumeuse, moyennant quelques petites compensations pas bien méchantes, il fermerait les yeux où elle apposerait sur chaque un baiser pour l'aveugler. Elle avait d'ailleurs remarqué que l'attention de Chouchou baisait aisément pendant vingt minutes après la pause-café du matin, puis après l'arrêt déjeuner et, à la fin de son pousse-café cigare. C'était sa façon à lui de jouer à Churchill. Combien de batailles et de guerres intestines n'avait-il pas gagnées grâce à cette économie qu'il faisait chaque jour, à grands bruits de nez, de son temps, de son corps et de ses jours. Le cache-nez que lui avait offert sa Paulette avait admirablement diminué les sons non maîtrisés qui s'échappaient de ses orifices nasaux.

Deuxième Partie

Les intrigues d'un petit monde

XI

Mademoiselle Pouliche entreprend la conquête d'Evariste

Paulette adorait *la borderline*, c'était l'une de ses expressions littéraires et corporelles favorites. Elle l'avait empruntée aux pages roses... de son Petit Labourse, édition rarissime de 1869. Elle aimait par dessus tout les dessous aimants et les situations extrêmes. Elle aimait aussi préparer les paupiettes de veau, le plat préféré de son futur amant désigné par le sort et les cartes de Thérèse la voyante. Lectrice, lecteur, tu le constates, Paulette a jeté son dévolu sur notre employé modèle Evariste. Il est désormais son favori dans la course au titre. Grâce à sa fête illuminée Evariste avait ravivé l'esprit de conquête de Paulette.

Mais voilà : si Evariste était un employé modèle il était aussi un mari modèle, même si, aux dires de ses collègues, son couple, lui, n'était pas un modèle du genre. Mais l'époque était résolument moderne et ouverte à tous vents... A tout le moins, maintenant que la porte était entrebâillée Paulette devait élaborer un plan, c'était plus prudent.

Jusqu'à sa fête aux lampions, aux lampes, veux-je dire, Evariste s'était considéré comme un homme marié, malheureux certes, mais marié, devant Dieu et les autres femmes. C'était là sa vocation. Sa seconde, et seule vocation manquée à ce jour, avait été celle de top-modèle... Allez savoir pourquoi... Jeune encore il avait pourtant attiré les regards de plus d'une jeune fille en fleurs, en fruit ou même en fruit mûr... Vous me direz, la carrière de top-modèle tient vraiment à peu de choses...

Notons, avant de les omettre, que les nouvelles œillades de Mademoiselle Pouliche, aussitôt décidées, à l'endroit d'Evariste et même à l'envers, avaient déridé le service toujours à la recherche d'émotions secondaires.

Elles n'étaient pas passées inaperçues, les œillades de Paulette. Surtout après l'échec de sa première tentative à l'assaut d'Evariste, échec public puisque donné en spectacle chaque jour à la cantine pendant plusieurs semaines avant l'arrêt brutal et complet du train de mesures que Paulette avait mis en branle pour sa conquête. Elle avait alors reconnu avoir été complètement à l'ouest. Sa seconde tentative connaîtrait-elle un meilleur accueil ? Cette fois-ci à l'est d'Eden ?

Quoi qu'il en fût, ses collègues masculins avaient félicité l'élu, futur héros païen. Paulette allait donc allouer à nouveau une partie non négligeable de ses belles ressources féminines, à faire la conquête ferme et définitive d'Evariste. Précisons pour les amateurs de détails que les ressources de Paulette étaient depuis son arrivée à *La Caisse* très convoitées par maints hommes, jeunes et moins jeunes, des différents services. Ressources alléchantes mais non sans limites. Malheureusement pour la belle et pour les convoiteurs

Ainsi l'avenir de Mademoiselle Pouliche, incertain, comme le temps qu'il fera l'été prochain sur les côtes nord de notre beau pays, son avenir finirait par être assuré. Bien sûr Evariste était un homme marié, mais peut-on résister à l'amour ? Paulette lui ferait lire un roman, *Madame Bovary*, son héroïne, monument hystérique ou non d'une époque révolue, Dieu soit loué. Elle y apporterait cependant quelques modifications, des ajouts. La fin de son roman à elle serait d'une autre saveur, *un tout est bien qui finit bien*, bien léché. D'ailleurs, il n'avait pas fallu longtemps à Paulette pour se convaincre qu'elle avait vu juste. Evariste et sa légitime, comme Paulette avait décidé d'appeler désormais l'épouse légale d'Evariste, n'avaient toujours pas d'enfant, - la consultation, dans le bureau de Chouchou, de la fiche signalétique d'Evariste avait confirmé son hypothèse intéressée.

Elle avait par ailleurs bien noté, depuis la fête allumée, les regards discrets de chien battu qui aimerait bien ne plus l'être, ceux d'Evariste, sa nouvelle proie, regards irréels mais appuyés. L'affaire semblait bien engagée. Ce que Mademoiselle Pouliche ne savait pas, c'est qu'à ce train, celui où *La Caisse* évoluait, une femme pouvait en cacher une autre, voire un certain nombre. La légitime ne serait pas le seul obstacle sur sa route, une certaine Lisbeth ne tarderait pas à apparaître, une demoiselle Larousse aussi. Mais chaque chose en son temps. Pour le moment, pendant qu'Evariste et Paulette échafaudaient, on peut d'ores et déjà le supposer, des convoles réciproques, faisons connaissance avec l'épouse de l'employé modèle.

XII Blatte

Derrière tout héros falot se tient une héroïne à parlote, présentement, ne la cachons plus, voici qu'entre en scène l'épouse cachée de l'employé formaté.

La femme d'Evariste se prénomrait Blatte. Elle avait un caractère affirmé et des attitudes chagrines assorties de crises de cafard régulières. Au début de leur union, pour adoucir, accompagner tendrement les crises ontologiques de son épouse, pour les écourter peut-être, Evariste l'appelait Blattounette. Cela n'avait eu aucune influence sur l'humeur de la dame qui tolérait avec peine le diminutif câlin de son mari. Blatte n'était que violence, orages de grêle, elle faisait le désespoir d'Evariste. Avec le temps, et une politique précoce d'abstinence devenue au fil du chronomètre de plus en plus stricte, elle avait acquis le statut de mère au foyer sans enfant. Lorsque l'une de ses voisines lui avait fait remarquer que l'appellation « femme au foyer » serait plus appropriée, Blatte avait rétorqué sèchement qu'avec un mari enfant qui valait à lui seul de fameux triplés elle avait bien droit au titre de mère au foyer, titre qu'elle

s'était décerné après une longue méditation. La voisine, véritable enherbeuse, pour ne pas user d'un terme plus vulgarisé, insista pour connaître la vraie raison de *l'abstinence d'enfant*, précisa-t-elle, dans ce foyer de discorde modèle. Blatte la soupçonna immédiatement de vouloir connaître par la substitution habile, dans sa question, du résultat, *l'enfant*, au moyen, *le rapport intime*, si oui ou non il y avait entre elle et son mari, en permanence ou sur une fréquence radio qu'elle entendait bien se faire communiquer, une abstinence réservée en principe aux gens d'église, une abstinence tout court, pure et dure.

Tout en élaborant sa réponse qu'elle voulait ironique à souhait plutôt que cinglante, Blatte foudroya tout d'abord sa voisine du regard. Elle voulait ainsi lui signifier qu'elle n'avait aucun droit d'ingérence dans sa vie de couple, passée ou présente. On n'était pas en Amérique... Que régnaît l'habeas corpus britannique ! Elle lui répondit donc, avec un calme apparent, dans les thermes où ces dames prenaient leurs eaux du soir, rue de La Gaîté-Mont-de-Vénus. Blatte fit mine de se confier, elle minauda et lâcha enfin que, si elle se fût appelée Marie et si Evariste eût été un charpentier, ou si tout au moins il eût su se servir d'un marteau sans lui taper sur les nerfs, elle aurait pu concevoir un enfant sans le moindre rapport avec cet incapable (nous rapportons ici ses propres maux). Cet enfant, né de son esprit avant terme plutôt que de sa chair, elle l'aurait appelé Jésus bien sûr. Ainsi sa joie de jeune fille en fleurs eût pu demeurer intacte. Le miracle n'ayant pas eu lieu, par compensation elle avait conçu de garder les enfants des autres, les fils de la Voisin sa voisine, de vrais poisons, jamais fatigués, des enfants terribles. Pas comme les vôtres, chère amie... - renchérit Blatte, elle qui espérait toujours pouvoir ajouter les diables en herbe de sa commère des eaux à son portefeuille d'actions de garde. Elle ambitionnait une halte-garderie de quarante enfants afin de vivre plus commodément.

C'était son point mort, Evariste était son poids mort.

🍏 Une simple anecdote suffira à faire comprendre au lecteur le concept d'enfants terribles revu et corrigés par Blatte. Un jour qu'Evariste était rentré à une heure inhabituelle, celle du goûter, sa femme était hors d'elle même et les fils de la voisine hors d'atteinte. Ces enfants terribles, Jean dit *le Coq et Jean des Marais*, doubles chevaliers de l'Apocalypse, s'étaient échappés, puis réfugiés sur le balcon étroit. Par jeu et par défi, ils menaçaient de monter au ciel, directement, sans parachute, depuis le balcon. Ignares tels de modernes Icare, ils prétendaient pouvoir voler de leurs propres ailes. Plus tard, ils se présenteraient, leur brevet SGDG et celui de pilotes en poche, au concours de Saint-Cyr. Leur truc ? Une application non pas de cire, qu'ils avaient développée et qui venait d'être refusée par iTunes. Aussi s'apprêtaient-ils à faire la démonstration que leur invention était digne d'être reçue à l'examen de la Pomme, quitte à perdre connaissance dans une chute verticale déjà explorée par Newton et Camus. Evariste les convainquit de renoncer à leur projet immédiat contre la promesse de proposer leur application en haut lieu. Ils se contentèrent de cette image forte empruntée au langage de l'Administration. L'incident du jour clos, le drame évité, les enfants savourèrent leur goûter et on n'en parla plus. Mais Blatte ne remercia même pas Evariste qui en demeura fort marri. On voit à quel point il est difficile de contrôler une nouvelle génération d'enfants nés avec un ordinateur dans les mains ou sous leurs yeux innocents. Mais n'est-ce pas notre destin à tous de croquer dans la 🍏 ? Fermons sagement cette parenthèse 🍏

Donc, bien que d'un naturel optimiste, Evariste dut bien vite se rendre à l'évidence : son foyer était un foyer discordant sans réelle focale.

Toujours volontariste il se mit à chercher le foyer de discorde, la cause profonde de ces désaccords permanents au sein de son foyer dissonant pourtant sans enfants. Exprimé de façon poétique, il se mit à chercher après Titine, en quelque sorte. Titine symbolisait pour lui la vraie Blatte, aimante, douce, presque soumise ? Pour s'encourager, il reprit et fredonna un célèbre tube cathodique « Je cherche après Titine » composé par Diogène et Hydrogène, deux célèbres chansonniers aujourd'hui disparus. Mais voilà, comme dans ce tube, quelqu'un, un professeur de physique probablement, avait dû faire le vide, parce que Titine, il ne la trouvait pas... Il eut beau chanté des nuits entières, souffler dans son tube, l'objet de sa recherche demeurait introuvable, même dans leur chambre conjugale que Blatte désertait de plus en plus. Elle se réfugiait sur le vieux canapé du salon de leur appartement deux pièces étriquées. A force de travail spirituel elle finit par le transformer en véritable divan à la fois turc et freudien. C'est alors que le tube digestif d'Evariste devint un véritable accélérateur de pellicules, son foie le fit souffrir atrocement. Blatte exigea alors qu'il prît sa place sur le divan du salon pendant qu'elle même s'approprierait l'unique chambre de la maison. Evariste capitula devant cette équation dont il ne trouvait pas la solution.

XIII

La déclaration de Blatte

Un jour qu'Evariste rentrait plein de bonnes résolutions dans leur appartement deux pièces étriquées, dont il était désormais l'occupant du divan du salon afin de tenter de découvrir, grâce à une auto psychothérapie, ce que sa femme pouvait bien avoir à lui reprocher, pourquoi elle le détestait avec autant de ferveur chrétienne, il fut accueilli par un discours long et inattendu. Il en conclut que la Realpolitik venait de faire son entrée dans son remue-ménage. Voici les propres paroles de l'épouse acariâtre qu'il rapporta plus tard dans son journal intime :

- Evariste, il faut absolument que tu me fasses classer « monument hystérique » lui déclara sa quasi chair et tendre dès qu'il eût sur son front à nouveau soucieux fermer les ridicules souterraines. Sa conscience le tourmentait.
- Mais pourquoi mon amour ? (Dans sa bouche, le mot « amour » n'avait pas la même saveur que dans celle de Notre Seigneur. Il était prononcé par *Habitude et Lassitude*, les deux nymphes païennes de la Routine. Il ne l'avait d'ailleurs plus utilisé depuis belle lurette).
- Il faut sauver notre couple sans enfants. Devenons un couple moderne ! Tu vas tout d'abord me faire coopter à *La Caisse* pour que j'obtienne un poste à mi-temps. Garder les enfants, c'est pire que de garder les oies. J'en ai soupé des inventions quotidiennes des enfants terribles. De vrais Pam et Poum !
- Ne pas avoir d'enfant, c'est déjà être un couple moderne,
 - rétorqua prudemment Evariste devant l'envolée de l'attaque pas voilée, pas volée selon Blatte...
Par ailleurs je suis déjà un employé modèle ma chérie...
- Cela ne me suffit plus. Je veux être classée « monument hystérique ». Pour ce faire je présente ma candidature à *La Caisse*. Je ne serai pas la première inutile ni la première épouse d'employé, modèle ou pas, cooptée. Ainsi mon entretien sera à la charge de l'Etat. Nous ferons des économies. Nous pourrions même boire du champagne à chacun de nos repas... Tout sera pris en charge par l'Etat Providence. Je me suis renseignée. Je pourrai faire des dettes à n'en plus finir, l'Etat paiera, encore et toujours. Les contribuables qui aiment le travail sont là pour ça. Le principe est simple : nous associons notre dette à celle toujours grandissante de notre cher Etat et il n'y paraîtra rien. Tu sais... Un peu de plus, un peu de moins de gabegie... Ceci étant, note que dans notre cas, je veux dire, dans le mien, un tel secours de l'Etat est amplement justifié. Je n'ai jamais démerité dans mon rôle d'épouse d'un serveur de l'Etat, je t'ai soutenu, j'ai tout supporté, je t'ai porté à bout de bras, de mes membres petits et fragiles.

De la part de l'Etat, ça n'est pas une dépense inconsidérée, c'est tout simplement un investissement. Pouvais-tu rêver d'une plus belle démonstration ?

- Tu veux dire que le contribuable paiera ? Et donc moi aussi, indirectement je devrai payer...
- Je viens de te dire que les contribuables qui aiment le travail doivent payer pour ceux qui ne l'aiment pas, pour ceux qui conservent leur santé, tu ne m'écoutes vraiment pas. Dans ton cas, ce sera ta contribution brute indirecte. Tu pourras la déduire intégralement de nos impôts et ta contribution nette s'en trouvera nulle. Et puis, j'aurai enfin un statut.
- Un statut ?
- Oui, celui de « monument hystérique », tu n'auras qu'à remplir à mon nom le nouveau formulaire MH 008 que l'Imprimerie Nationale mettra à ta disposition dès que ses employés auront terminé leur grève.
- Es-tu sûre que tu réunis toutes les conditions ?
- Absolument sûre ! Tout d'abord je suis complètement hystérique. Tu me l'as suffisamment répété.
- Ça je suis d'accord. Tu es même un tantinet acariâtre...
(Blatte, emportée par la passion et son projet, ne releva pas le mot injuste d'Evariste à son égard.)
- Enfin, je suis intelligente, je suis donc un monument de paresse.
- Oui, ça je m'en suis aperçu aussi.
- Alors tu vois... (Blatte pensa qu'Evariste s'était aperçu qu'elle était intelligente. Tout le monde peut se tromper)
- Oui, mais il y a d'autres conditions.
- Lesquelles je te prie ?
- Il faut être poétiquement correct.
- Ca veut dire quoi ?

- Que tu puisses par exemple voler au-dessus d'un nid de coucou.
- C'est grotesque, les coucous ne font pas de nid, ils empruntent leurs nids aux autres oiseaux. Les pies bâtissent d'admirables nids par exemple. Je ne comprends pas pourquoi ce sont les pies qui sont traitées de voleuses alors que ce sont les coucous qui, après leurs baptêmes, leurs voltiges et autres conceptions aériennes, viennent accaparer les biens nationaux des autres oiseaux. Tiens ! Il nous faudrait une bonne révolution biologique pour mettre fin à ces abus permanents. Abattons tous les coucous en plein vols, vols planés et vols de nid. Il y a des jours où je comprends les chasseurs. Moi, qui n'ai jamais chassé que les primes et indemnités...
- Pour une fois je suis d'accord avec toi. Me permets-tu de te corriger légèrement cependant ?, - ça n'est pas grotesque, c'est kafkaïen.
- Ok, je peux te faire cette concession, je peux m'arranger avec mon ego. Y a-t-il d'autres conditions ?
- Oui, des conditions de revenus et des conditions anticipées de départ.
- Ecoute, ne bats pas en préretraite, tout ceci est ton problème. Moi j'ai eu cette excellente idée. A toi de la mettre en application. Tu pourras même la faire breveter et la proposer à La Pomme. Les jumaux de la voisine l'ont bien fait eux, sans succès certes.
- Et si ça ne fonctionne pas ?
- Ce sera à toi de régler mes notes. Mais cela tu en as l'habitude.
- Et si je n'ai pas l'argent ?
- Pas de fausses notes je te prie, plaie d'argent n'est pas douloureuse. Taratata, l'argent tu le trouveras ! C'est toi l'homme. Enfin, parfois je me le demande. Je t'ai privé de nos relations intimes semestrielles au début de notre mariage, puis annuelles au fil des années, enfin après nos noces de papier pour être précise, et tu n'as pas posé réclamation. Pense au sacrifice que j'ai fait. Il est vrai que je ne tirais jamais la moindre parcelle de plaisir de nos copulations animales, mais cela m'a servi de test, voire de leçon. Jamais plus tu ne me toucheras.

C'est bien pour cela que je t'ai exclu de ma chambre, que je regarde seule les émissions de jeux à la télévision, parfois un ou deux films osés la nuit quand la Lune est pleine. Avait-t-on idée de ronfler à ce point ? De prétexter des cauchemars pour gigoter la plus grande partie de la nuit ? Je ne regrette pas ma décision !

- Je te rappelle que j'ai refusé le plus longtemps possible ton idée de « chambre à part ». Certes, comme tu me l'as expliqué, c'est à la fois un concept aristocratique et bourgeois, mais pour moi cela se rapproche plutôt du concept de « la chambre froide. »
- Tu sais bien que je ne supporte pas les ronflements y compris les battements de ton cœur. Ces bruits répétés, ces mouvements de vie, de ventricules libérés ou socialisants m'exaspèrent.
- J'ai lutté, tu le sais, contre les élans anarchiques de ma passion pour toi, j'ai voulu les maîtriser, les dompter comme des animaux sans âmes, je me suis séparé, dans la douleur, j'ai cédé mes plus beaux DVD, la passion de Bach, selon les saints Jean Le Coq et Jean des Marais, j'ai donc essayé d'étouffer en moi ce qu'il y avait encore d'humain, « vade retro coupable faiblesse » me répétais-je, mais j'avoue avoir buté sur un problème technique en ce qui concerne ♪ les battements de mon cœur ♥, j'ai peut-être trop écouté les paroles de la chanson de Céline, je n'ai pas eu de chance ♣, j'ai perdu mes ballons rouges, je suis tombé dans un complet abattement.
- A propos d'abattements, où en es-tu côté fiscal, tes déclarations amoureuses, c'est bien, je dis ça pour être gentille, mais as-tu optimisé notre déclaration fiscale de cette année ?
- Dois-je comprendre que tu ne souhaites plus divorcer ?
- Une simple séparation de corps, comme celle que j'ai instaurée entre nous, me suffira pour le moment. A condition toutefois que notre demande de classification de ma personne auprès de ta Caisse aboutisse. Si c'est le cas, nous ne serons pas heureux mais nous ferons fortune, c'est mieux que le loto. Je pourrai continuer à me regarder le nombril, je t'en refuse le privilège désormais tu le sais.

Je me prends pour Isabelle la Catholique. Tu vois je ne m'épargne pas moi non plus, je donne dans l'ironie. Franchement, j'ai bien réfléchi à notre situation, je préfère l'épargne.

- Fortune, fortune...
- Si, si, c'est possible, je constate à nouveau avec dépit ton manque de combativité. Cherche comment faire, tiens, je te donne une autre piste, tu n'auras qu'à préciser que je suis dans un état de délabrement avancé, je peux te fournir des photographies de moi truquées, nous obtiendrons ainsi des subsides complémentaires.
- A bien y réfléchir ça n'est pas une mauvaise idée.
(Evariste sentit à ce stade de l'échange qu'il lui fallait faire une concession.)
- Je n'ai que des bonnes idées. A mon contact tu aurais dû t'en apercevoir, faire des progrès, vers moi, vers ma personnalité. Enfin tu n'es plus le sujet du jour, je ne suis pas la reine de la nuit, je ne le souhaite pas. Je renonce à abattre ce mur d'incompréhension qui nous sépare depuis tant d'années. Il est temps de traiter notre affaire. N'ayons point d'état d'âmes, un Etat Providence seulement, un Etat-pigeon, tout de suite.
- Il va me falloir trouver un tas de formulaires appropriés...
- L'Administration fournit des formulaires adaptés à ce type de cas.
D'ailleurs l'Administration fournit des formulaires pour toutes sortes de situations et même pour n'importe quoi. Donc, voici ta dernière chance de me garder à tes côtés, j'entends, en tout bien tout honneur, ne te fais pas d'illusions, ne va pas échafauder des idées burlesques, comme par exemple pouvoir à nouveau m'échauder, me réchauffer. Si tu échoues ce sera le divorce légal puisque tu viens de remettre ce sujet à l'ordre du jour. Souviens-toi que je dispose d'une première et solide expérience en la matière. Encore jeune pouliche, je n'en suis pas à mon premier galop (l'emploi du substantif « pouliche » par Blatte était-il une allusion directe à la collègue de travail d'Evariste ? Elle n'en serait pas, dans ce cas, à sa première allusion).

Au cas où j'en prendrais la résolution définitive, comme à l'ONU, tu t'occuperas de toute la paperasserie « séparante » si je peux user de ce néologisme que je viens proprement de forger. Décidément, moi j'avais du talent avant ta peau, mon beau Serge ... (*)... Et n'oublie pas, tu devras trouver de l'argent pour ma pension de quasi-veuve endurcie... Rappelle-toi, qu'en t'épousant j'ai dû renoncer à la pension que me versait mon premier mari. Il est vrai qu'il a été ruiné juste après mon départ, par le chagrin, et que je n'aurais pu en profiter très longtemps, et puis elle était ridiculement minuscule. Mais tout de même, voici une nouvelle preuve des sacrifices que je t'ai régulièrement consentis. Donc tu vois, tu n'as pas le choix pour l'argent. Aussi ta question pécuniaire afférente est nulle et non avenue...

(*) Par une omission coupable bien qu'involontaire, l'auteur n'a pas encore précisé qu'Evariste avait un second prénom, Serge.

XIV

L'épouvantail à moineaux

La nuit même qui suivit le discours de politique générale que Blatte assena à Evariste, ce dernier fit un cauchemar qu'il conservera longtemps en mémoire vive et dans un dossier classé à la rubrique *l'épouvantail à moineaux*. Dans son mauvais rêve Blatte lui apparut avec un chapeau de gendarme confectionné dans du papier journal à grand tirage. Sous le chapeau ses cheveux étaient bleu blanc rouge et Blatte lui criait : « Tu me fais faire des cheveux bleus ! » On eût dit les Dupond et Dupont dans une aventure de *Tintin et Milou*, - sauf que Blatte n'avait pas de jumelle connue, fort heureusement. Il ne lui manquait que la moustache. Son cou était plus long que de coutume. Au milieu de son col roulé de troisième catégorie il semblait trop fragile pour soutenir la tête. Elle cernait ses yeux d'un masque livide, son regard était celui d'une folle, elle le menaçait

d'une paire de ciseaux castrateurs, s'accrochait à la robe d'un homme d'église, probablement un personnage planté là pour représenter l'évêque du Pont, titre de l'unique représentant du haut clergé au sein du Comité des Sages. Nous verrons tantôt que notre évêque allait bientôt jouer un grand rôle dans l'avenir de Blatte. Par moments elle vociférait « Mort aux vaches ! ». Pourquoi s'en prendre à de pauvres ruminants » car pour sûr Blatte avait trop de respect pour la gendarmerie, à preuve son chapeau, pour vouloir insulter la maréchaussée. Et lui, Evariste, il argumentait, implorait. Il avait, pour elle, arpenter des montagnes, traverser des forêts, il cherchait l'île de ses trésors cachés (ça pour être bien cachés, ils l'étaient les trésors de Blatte), il la suppliait de bien vouloir le laisser aller voir derrière son grand rideau noir. Mais en guise de réponse silencieuse, parmi ses éructations cadencées et alternées « Tu me fais faire des cheveux bleus » et « Mort aux vaches ! » elle arborait une robe protectrice à la Pouliche assise sur son Chouchou, sous laquelle Evariste devinait une ceinture de chasteté beaucoup plus solide que celle de sa collègue. (Celle de Paulette n'était portée que pour augmenter le désir de son « pp », son postulant partenaire comme elle aimait appeler Chouchou.) Une telle hystérie, seulement apparente dans un cauchemar révélateur, voulait-elle dire que Blatte aurait eu sa place au Comité des Sages ? Non, trop c'était trop, pour être candidate aux plus hautes fonctions Blatte devait savoir se contrôler, ce qui n'était pas habituel chez elle. Le dialogue monologue qu'elle avait imposé à Evariste en constituait le dernier avatar. Tout à coup Evariste vit passer une jument au galop, la jument de la nuit ? Enfin il se réveilla, tout en sueur. Il était 3h33. La Lune était pleine. « Que faisait Blatte ? », - se demanda son époux apeuré tout à coup par le cri d'un hiboux qui venait de se faire repoussé par sa dame. Sur les toits un chat miaulait au dehors, dans la pénombre. Il était à la peine. Désespérait-il d'obtenir les faveurs de sa chatte élue toute nue le poil hérissé ? Dans la rue, un chien hurlait son désir repoussé par une chienne occupée à regarder un poste de télévision déposé près d'une d'une poubelle. Décidément ça n'était pas la nuit des mâles aux intentions évidentes. C'était une nuit sans lune.

Le matin vint mettre fin aux frayeurs et aux interrogations d'Evariste.

XV

Le rêve prémonitoire de Blatte

Ce même matin, Blatte se réveilla toute de sueur vêtue. Elle crut à un suaire virtuel. Il était 3h33. Etrange coïncidence ? Convergence de désirs inassouvis ? Elle dormait nue depuis des lustres, depuis qu'elle avait expulsé Evariste de sa chambre - lui l'appelait encore, *leur* chambre, depuis qu'elle lui préférait les films osés les nuits de pleine Lune, depuis qu'elle rêvait de porter par plaisir un solitaire sur son nombril qu'elle se promettait de faire refaçonné esthétiquement par un chirurgien recommandé par une amie. Ce serait l'opération sauvetage remodelage.

Juste pour donner un peu plus de couleurs à une scène de ménage d'une rapidité sans précédent, d'une tristesse d'un gris même pas souris et sans sourire, relatons brièvement le congé sine die signifié peu après leurs noces de papier transparent quadrillé à Evariste par Blatte. Cela s'était passé rapidement, brutalement, une véritable expulsion avant l'hiver officiel de leurs nuits, par un jour glacial (ou bien était-ce une nuit, à force de regarder la télévision géante, Blatte ne savait plus). Depuis, chacun regagnait le soir après le repas, qui sa chambre, Blatte, scotchée devant sa télé, qui son divan dans le salon, Evariste, copié collé à son ordinateur pour gérer en conclave à membre unique la mise en place du programme *Pape*. Donc, dans son lit, Blatte était seule. Comme à l'accoutumée. Elle était dans de beaux draps. Chaque soir, avant l'appel du sommeil de ses sens parfois excités d'un désir curieux à la Néron, proche de la pure hystérie, Blatte priaït pour récupérer sa virginité disparue. Elle se sentait un cœur de vestale. Pour se convaincre qu'un jour, Dieu, ou le Diable, peu importait, lui rendrait cette virginité, cette innocence des premiers temps de l'Humanité, elle écoutait des enregistrements qu'elle prétendait être

d'époque, des chants entonnés par les Vestales antiques. Ce matin-là, da, toute de sueur couverte, elle sortit de son rêve agité, avec indolence, avec paresse... Ce n'était pas un cauchemar, elle avait consenti à laisser ce privilège à Evariste. Elle n'en faisait plus depuis qu'elle avait interdit sa couche à son mari falot. Forcément, elle n'était plus sujette aux cauchemars puisqu'elle n'entendait plus les ronflements d'Evariste, ni ceux de son appendice nasal, ni ceux de son cœur désespérant, ni les appels discrets mais répétés de son appendice plus spécifiquement masculin contre son corps, cet étendard sans cesse levé entre ses reins. Elle était pour sa part immunisée contre ses propres ronflements. Mais ce matin-là, - il lui fallut bien se l'avouer -, elle faisait l'objet d'un rêve érotique. Dans ce rêve, elle était étendue nue aux côtés d'un sportif musclé, un joueur de football ou de rugby, déjà elle ne se souvenait plus très bien tant la couverture médiatique des sports de haut niveau était forte (avait-elle la mémoire qui flanchait ? Elle ne se prénommaît pas déjà *Jeanne-A-nouveau-La-Pucelle* ? Non, non mais elle brûlait, elle touchait à son but suprême, à l'hystérie pure. La lecture acharnée depuis des mois sans émoi de tous ces contes sur Jeanne, moraux ou pas, allait peut-être lui permettre de retrouver cette mémoire perdue où dans une autre vie, non encombrée par ce triste Evariste, elle avait été une héroïne, vierge ou pas, jetée en pâture au taureau ou aux fauves dans l'arène).

Ragaillardie par cette perspective encourageante, elle ôta les boules de coton qui lui obstruaient les oreilles (bien qu'Evariste dormît sur le divan freudien de la salle à manger et que la porte de sa chambre eût été rendue totalement hermétique aux bruits, elle ne voulait faire courir aucun risque à son sommeil de bébé et continuait à se boucher les tympans après sa séance de télévision vespérale.) Elle sauta au bas de son lit et se contempla nue dans le petit miroir fixé sur la porte de son cabinet de toilette privé. Elle eut du mal à se contempler. Tant le miroir était petit. Elle fit alors un effort mental désespéré pour se projeter au-delà de

cette minuscule glace glacée. Elle échoua. Elle frissonna. Elle se demanda un instant comment Alice avait fait pour passer de l'autre côté de cet objet magique. Elle manquait certainement d'imagination. Mais ce premier rêve érotique en cachait peut-être - oserait-elle se l'avouer ? - un autre, deux peut-être... Pourquoi pas davantage... Danger ! : Avec des peut-être, on peut devenir poétesse, enceinte ou je ne sais quoi... N'allons pas si vite en besogne... se gourmanda-t-elle.

A ce moment, Evariste frappa le plus légèrement possible à sa porte.

- Laisse-moi dormir ! - lança-t-elle.

XVI

L'origine du monde et sa mise en coupe incendiaire

Pourquoi dormir encore et toujours ? Blatte alluma son poste de télévision. Jean-Jacques Goldmann chantait. Tout en zappant pour trouver le programme matutinal qui pourrait la satisfaire, elle jeta du vieux pain sur son balcon et sans s'en rendre compte se mit à se caresser. Ce fut d'abord comme une rumeur légère sur sa peau exfoliée, puis les caresses s'amplifièrent, s'accéléchèrent. Blatte ne se contrôlait plus. Elle se demandait ce qui lui prenait, ce qui arrivait subitement à son corps. Le feu ? Une ébullition doublée d'une révélation, une mise en application mécanique pour âme esseulée du *Cantique des Cantiques* ? Ce maudit rêve... Pourquoi maudit ? Ce doux rêve plutôt, ce réveil auprès d'un véritable athlète, d'un homme enfin... Elle se contint. A regret. Son désir s'apaisa. Lentement.

Pendant ce cours instant de désir si intense, d'érotisme subit, de lumière subite, les bits numériques n'avaient cessé de défiler sur l'écran géant. Au moment de l'arrêt sur image, quand ce qui aurait pu devenir une extase s'interrompt grâce à la tenace volonté de Blatte, une Coupe du

Monde de football faisait rage. Aussitôt, intellectuellement, Blatte associa ses souvenirs érotiques tout frais à un joueur de football qui paradait, tel un paon, sur le terrain et sur l'écran virtuel. (Tant pis pour le rugbyman perdu dans son rêve, c'est le footballeur qui l'emporta. Une enchère en matière de médiatisation en fut probablement la cause, n'en doutons pas). Ce joueur ne courait pas. Il ne marquait pas de buts. Mais il était beau. Et, ce qui ne gâchait rien, il était riche de ses sous primes pour buts non marqués. Le commentateur, ennuyé par un spectacle qui n'en était pas un, venait juste de sortir du match, laissant les téléspectateurs se débrouiller, comme ils le pourraient, avec les erreurs d'arbitrage. Pour distraire un peu son public, le dit commentateur venait donc d'annoncer le salaire et les revenus connexes du joueur qui paradait. Et cet argent, largement mérité, n'avait pas laissée Blatte indifférente. Une idée l'illumina soudainement. L'imagination lui venait tout à coup... Puis le commentateur reprit le cours du jeu, ce qui ne fut pas le cas du joueur qui paradait. (En fait on apprendrait bientôt que le dit joueur ne paradait pas, mais qu'il faisait tout simplement la grève du zèle et du ballon). Le cours du jeu se ralentit à nouveau. Le commentateur en profita pour meubler, usant son commentaire intelligent sur les erreurs d'arbitrage. Selon lui, il fallait bien remarquer que « ce n'était pas toujours le même arbitre qui se trompait. Cela variait d'une partie à l'autre. Une fois c'était l'arbitre de champ qui ne sifflait pas faute de sifflet homologué, une autre fois, il ne sifflait pas parce qu'il avait perdu ses deux lentilles à la suite d'un contact, un geste à l'envers, brusque mais non volontaire à son endroit, du joueur qu'il avait dûment sifflé quelques secondes auparavant. Une autre fois encore, la dernière présentement, c'était les deux arbitres de touches qui se chamaillaient à distance pour une question de drapeaux nationaux. La partie s'acheva sur les échecs respectifs des deux équipes et Dame Blatte passa un peignoir pour aller préparer son petit-déjeuner dans la cuisine. Elle n'avait plus le cafard. Elle allait développer l'idée qui venait juste de germer en elle telle une sève printanière qui lui faisait rougir le visage et la poitrine dénudée bientôt modelée. Cette sève était vigoureuse, plus

intense encore que son court émoi érotique du réveil né de son rêve du même type, lequel l'avait conduite à quelques caresses agréables certes mais sans lendemain. Ce qui importait, c'était de devenir totalement hystérique. Et pour cela, l'argent, les jeux, le pouvoir de dire n'importe quoi n'importe quand étaient des motivations bien plus fortes. Si le tantinet d'érotisme qu'elle avait cru surprendre mais ne pas saisir en elle pouvait l'aider dans sa longue marche vers sa future accession aux logements puis au titre de Monument Hystérique, alors elle en ferait usage mais un usage modéré, comme il sied à une quasi vestale moderne. En fait elle venait de réaliser que si elle souhaitait recouvrer sa virginité c'était pour pouvoir l'offrir en troisièmes noces au beau mâle culturiste, fantaisiste et futuriste qu'une fois élue elle allait se choisir. Son rêve sexuel et la coupe de football télévisuelle venaient de lui montrer l'un des chemins vers le pouvoir.

XVII

Evariste se met à table

Au matin, chacun essaya de digérer ses rêves tout en se gardant bien d'en révéler la substance à l'autre ou à quiconque.

Le soir, Evariste revint de son bureau le sourire aux lèvres. Blatte lui en fit la remarque. Tout de suite elle attaqua :

- Alors ?
- C'est fait ! ☺
- Qu'est-ce qui est fait ?
- Tu rentres à *La Caisse*, j'ai vu Le Directeur. Grâce à la qualité du travail que je fournis pour faire fonctionner *le Pape*, le programme dont j'ai l'entière responsabilité, en ce moment, il ne peut rien me refuser...
- Je débute quand ?

- Le 2 décembre, jour anniversaire de la création de *La Caisse*. Et tu sais quoi Blattounette ? (Ce diminutif câlin lui échappa bien malgré lui mais Blatte ne releva pas, ni dans un sens ni dans l'autre)
- Comment saurais-je ?
- Tu feras partie du Comité des Sages à partir du 2 janvier prochain ! ☺

La nuit cauchemardesque ayant porté ses fruits, Evariste avait décidé de tenter le tout pour le tout, lors de son entrevue avec le Directeur et s'était dit que, malgré son hystérie, Blatte devait entrer au Comité. Primo parce qu'elle finirait par lui en faire la demande ultérieurement, - et cela la rendrait encore plus insupportable -, secundo parce que pour prendre à l'Etat ce que l'Etat prélevait aux corvéables, il fallait accepter l'alliance politique imposée par Blatte. Blatte avait troqué son alliance en or contre l'espoir d'un grand écart de destin. Fort de ses excellents résultats papistes, Evariste avait osé. Son amour pour son épouse du type « volcan pas encore éteint malgré les laves et les boues permanentes rejetées par la dite épouse chérie », cet amour l'avait-il inspiré ? On se sent plus fort quand on est amoureux, quand on est deux. Toujours est-il que le Directeur avait acquiescé à la double demande d'Evariste pour son épouse. Il savait ainsi reconnaître les mérites de son employé modèle et rendre ainsi un vibrant hommage à la dynastie des Evariste.

Là-dessus maître Evariste se mit à table. Il dut conter sa journée par le menu. Assise en face de lui Blatte notait avec entrain certains détails sur un cahier quadrillé à gros carreaux qu'elle avait acheté le matin dans une librairie-papoterie où elle retrouvait des copines à l'heure tranquille.

Ce soir-là Blatte avait pris les devants. Les enfants de la Voisin avaient été renvoyés plus tôt qu'à l'accoutumée, et, précisa-t-elle, pour toujours, dépités, chez leur mère la voisine, à deux pas et en trois mouvements, rue Lavoisier, chimiste décapité, anciennement rue La Brinvilliers.

Ils seraient désormais confiés au Service des encombrants, service rebut de *La Caisse* où Evariste avait conservé quelque accointance. L'épouse d'Evariste, déjà trop occupée par son travail à mi-temps n'avait plus la vocation de garder des mioches infernaux comme elle l'avait déclaré de façon nette lors de son discours qui ferait date dans l'histoire du couple. Son tout nouveau projet allait occuper toutes ses journées, ses nuits, même les plus câlines lorsqu'elle regardait, parfois, rarement ?-, des films osés diffusés les nuits de pleine Lune...

Blatte allait, aidée par son toutou de mari, cet exécutant, ce figurant, - il serait son instrument - monter la plus fine escroquerie qu'une Administration eût jamais eu à souffrir, se promit-elle. Une fois l'argent obtenu, elle viserait le pouvoir, le pouvoir suprême. Elle le visait déjà.

Blatte était née demoiselle *Aigris-Maigris*, famille de petite bourgeoisie qui ne roulait pas sur l'or. Aussi Blatte était économe.

Le repas fut donc frugal 🎵 Comme d'habitude... 🎵

XVIII

Blatte fait son entrée à *La Caisse*

On était le 2 décembre. Blatte trépignait d'impatience. Pour se rendre au lieu béni de son ambition elle avait commandé la veille au soir un taxi du Groupe G. Comme tous les nouveaux entrants sur le marché de *La Caisse*, le protocole prévoyait un accueil à 11h15, assorti d'une simple cérémonie, courte, mais prolongée par un déjeuner offert par la Direction. Dans la mesure où la nouvelle recrue était également présente au Comité des Sages le 2 janvier suivant, Monsieur Le Directeur assisterait à la cérémonie et au repas. C'était un fin gourmet.

L'objectif de Blatte était simple : le pouvoir et l'argent.

Comment allait-elle les obtenir ?

Grâce à la formidable énergie qu'elle puisait dans son hystérie savamment entretenue, elle allait prendre le pouvoir absolu sur tout ce qui bougeait, d'abord au sein de *La Caisse*, où elle venait de pénétrer, puis elle noyauterait le Comité des Sages, pour enfin prendre la tête d'un gouvernement mondial qu'elle allait créer et organiser avec un jeu de main de vilain et en s'appuyant sur l'organe de direction de *La Caisse*. C'est qu'elle avait mûrement réfléchi Dame Blatte. Elle n'avait pas fait un caprice en secouant Evariste et en exigeant de lui qu'il obtînt une cooptation directoriale pour la faire admettre à *La Caisse*. Elle avait un plan bien arrêté, hyper ambitieux, monumental, hystérique.

XIX

Le grand chambardement au Comité des Sages

Précision technique : le nombre de sages au sein du comité éponyme étant strictement limité à douze personnes, Chouchou, Directeur, avait dû recourir à plus d'un tour avant de pouvoir faire admettre non pas une mais deux nouvelles commères. Un exemple : l'une des anciennes Sages, assise depuis toujours sur l'un des sièges éjectables de la salle réservée au Comité ne fut pas surprise d'apprendre qu'elle allait, pas plus tard que le jour même, prendre enfin son envol vers la sortie. Pour la forme, elle hurla. Pour l'autre poste promis, il faut rendre hommage à l'ingéniosité politico-financière de Monsieur le Directeur. Patience lecteur, le chapitre suivant, chapitre digne d'avoir été écrit par un moine, nous révélera ce que Ernest Adalbert, pardon, M. Le Directeur, avait concocté par devers et contre lui.

Pour le moment, résumons et compilons les noms des douze sages: à l'heure tranquille où ce livre nous met sous presse *Caroline* voici le tour de table : Monsieur Le Directeur, membre de plein droit, Chouchou, dans le cœur de Mademoiselle Poulliche. Chouchou a coopté tout seul sa Poulliche et Blatte. Outre ces belles, cinq autres femmes : Madame Oberman et sa belle-sœur Cinécure, Mademoiselle Larousse, Mademoiselle Bleu des Vosges dite *la dame au turban*, et Lisbeth, une cousine éloignée de plus en plus proche du Directeur. Côté messieurs, outre le chef d'établissement omniprésent, cinq personnes également : Evariste, qui les jours de comité portait un chapeau de gendarme bleu, un illustre aviateur, un peintre fourvoyé, Sandro, un illustre inconnu et son Eminence, représentant du haut clergé, comme les statuts fondateurs rédigés de la main même de Bonaparte l'exigeaient. Son Eminence avait une prédilection pour la couleur bleue.

Si le lecteur, la lectrice ont bien suivi et compté, Blatte, et c'était là une véritable révolution depuis plus de deux cents ans d'existence de *La Caisse*, Blatte, deviendrait le 2 janvier suivant, le premier, - que dis-je ? -, la première treizième membre du Comité. Cela avait fait beaucoup jaser. « *Palsambleu* » s'était rebellé son Eminence, se signant et regrettant aussitôt son blasphème adouci. Le directeur avait dû utiliser son double droit de vote en session extraordinaire pour faire passer l'innovation organisationnelle, l'ajout d'un siège, qui plus est, insistons, le treizième, qui plus est, persistons, une femme, la septième, le sang pur, tant attendu par certains croyants ? Etait-il bleu ? On pouvait très bien être bleu et innocent ... Ce sang pur et bleu circulait-il dans les veines de Blatte, elle qui avait longtemps prétendu n'avoir que du jus de navet, tant elle était blême d'hystérie par moments. Autant de questions sans réponses. Sauf pour Blatte, persuadée de son avenir universel, de sa vocation mondialiste, et ayant fait ses comptes : sept femmes pour six hommes, même si le Directeur avait un double droit de vote, la balance penchait enfin du côté des femmes.

XX

**Blatte et Mademoiselle Pouliche investissent les lieux sacrés du
Comité
Ou ... La conquête des mâles**

C'est au milieu de personnages soit blafards soit hauts en couleurs que Blatte assista à sa première réunion mensuelle du Comité des Sages. Elle allait pouvoir embrasser d'un seul œil, - le moins myope, le moins astigmatique, le plus presbytérien, le plus paranoïaque -, assorti de nombreux baisers de Judas, tous les membres de la Direction. Collectivement, les membres du Comité des Sages s'étaient auto surnommés *L'aréopage*.

Mais qui étaient réellement les membres actifs du Comité ? Pris dans leur ensemble, les chapitres précédents, scènes statiques des portraits, ne sauraient rendre compte des cérémoniaux permanents qui se déroulaient à *La Caisse*, sortes de remises des Molière avant la lettre. Faisons donc plus ample connaissance avec nos frères et sœurs ennemis. Essayons de découvrir le dessous des cartes comme Chouchou avait fini par découvrir les dessous de Pouliche Paulette. Il est toujours bon, voire utile, voire agréable, d'appartenir à un réseau social asocial, d'essayer de faire partie d'un club, pas forcément du troisième âge ou du septième ciel, pas forcément faux plâtre. C'est un lieu d'intrigues, me direz-vous, une franc-maçonnerie déviante, observons, observons, apprenons ... Qui sera l'heureux pistonné ou l'heureuse élue du sort ? Qui mènera sa barque à bon port ? Pouliche, la damoiselle aux multiples prétendants, aux prises multiples, aux prises de bec répétées avec ses collègues féminines ? Nous avons déjà abondamment relaté ses va-et-vient auprès du Directeur ? Oui, peut-être ... Mais a-t-elle un véritable projet politique pour ses concitoyens terriens ? Lisbeth la cousine ? Trop pauvre d'esprit, trop provinciale pour en faire le pari... Mademoiselle Larousse ? On croit savoir que son rêve à elle, serait de rentrer à l'Académie, de devenir immortelle en quelque sorte... La Dame au turban ?

L'événement du jour fut double. Non seulement Blatte fit son entrée au Comité des Sages mais Pouliche Paulette fit de même, de façon non moins fracassante. La veille au soir, Chouchou avait enfin cédé, sous les soupirs, sous un pont, sous la menace de rompre, et puis, finalement, sous l'avalanche des caresses de Paulette. Ce fut un cataclysme naturel déclenché par l'arrivée soudaine d'une bouffée de chaleur, bouffée assez délirante en soi, pour que Pouliche Paulette se devêtît complètement la veille au soir donc, dans le bureau de Chouchou. Pour parler de façon positive, ce dernier avait acquiescé, il avait abondé totalement dans les sens excités de Pouliche Paulette dénudée. Autre papillon, il l'avait cooptée lui personnellement tout seul comme un petit gros coquin, n'était-il pas un peu zinzin ?

Dire que Blatte était furieuse ne serait qu'un joyeux euphémisme. Elle était littéralement hors de soi. Elle fit une colère de plus, une colère justifiée cria-t-elle, comme une guerre ! Eh oui, certains disent qu'il y a des guerres justes, apparentées aux guerres saintes.

Dans son combat qu'elle se préparait à livrer pour les femmes, Blatte se sentait tout à coup un peu seule mais toujours confortée dans sa croyance à un destin hors du commun, divin, rédempteur, politique, elle sauverait ses prochaines, et ses prochains, peut-être. Pour mettre fin à sa solitude et à sa faiblesse politique en terme d'alliances elle décida de mettre le cap sur la cape de Son Eminence qui par son juron avait montré plus que de la réticence à son arrivée, une véritable opposition de fonds. Aussi Blatte s'arma-t-elle de son plus beau sourire tartuffe et se dirigea vers l'évêque tout en posant au passage, sa main droite délicate sur la truffe du chien de Madame Oberman. Notons enfin que les

séances mensuelles du Comité se tenaient toutes debout, façon cocktail, ce qui permettait aux désormais treize membres supérieurs, nouveaux *homo omini lupus sapiens sapiens*, associés dans une mêlée ouverte, de se courtiser tout un chacun et de flatter Monsieur Le Directeur. Ce que les sages ne pouvaient anticiper, c'était que bientôt, avec l'arrivée de Blatte, les affinités hystériques et électives monteraient d'un ou plusieurs degrés, ambitions nouvelles obligent. D'aucuns flatteraient l'encolure de Mademoiselle Pouliche, d'autres la croupe incendiaire de la dame au turban, d'autres encore caresseraient le chien de deux belles-sœurs ou chercheraient à connaître des secrets de famille du Directeur en courtisant discrètement sa cousine Lisbeth, d'autres enfin se rapprocheraient de l'intellectuelle du parti, Mademoiselle Larousse.

Son plan était simple lui aussi. Elle allait s'adresser non pas à Dieu, mais directement à l'un de ses saints, l'évêque de *La Caisse*, membre du Comité des Sages au pouvoir occulte et presque illimité comme les connexions internet proposées par un opérateur au site révélateur:

www.si-tu-essais-faire/je-t'offrirai-des-oranges-fries/oupire/dubuis-ke-tu/béniras-oui-oui/alors-tu-croqueras-la-pomme-🍏.com

Prévoyante, avant son entrée à *La Caisse*, Blatte avait mené une enquête et établi des fichiers sur les principales personnalités de l'établissement et plus particulièrement sur les membres du Comité des Sages. Voici ci-après les résultats de cette enquête minutieuse, les dessous du Comité si je puis m'exprimer ainsi.

Troisième Partie

La galerie des portraits

XXI

Des belles-sœurs jumelles nées sous le signe des gazelles : Madame Oberman et Cinécure

Pour des raisons de simple hygiène les chiens n'étaient pas admis au Comité des Sages. Dans toute l'histoire du Comité cependant, un chien avait su faire exception. Il se nommait Canicure. Sa maîtresse l'avait bien dressé. Elle en avait fait son sac à courses. Canicure en profitait pour faire ses commissions, un peu partout. Au hasard. Lequel fait bien des choses. Canicure aussi.

Dans une première aventure, *une vie de chien* (*), le fidèle abonné à la revue des *Contes en dépit du bon sens*, abonné que je suis, à la trace, avait pu découvrir Canicure, un chien merveilleux, serein, sorte de Rantanplan de l'Est. Sa maîtresse aimante l'avait choyé, dorloté, et finalement, préoccupée par sa santé mentale, elle l'avait conduit chez un maître psychiatre. Après moult consultations le maître avait éconduit la maîtresse en question. Econduit ? Non, pas tout à fait. Il l'avait adressée à un chien confrère, pardon si ma langue a fait *un cheu*, si elle a chuinté plutôt que de chanter, je voulais dire à *un sien confrère* bien entendu. Ce dernier, non par malice, mais peut-être victime d'un surmenage, avait achevé de rendre folle Madame Oberman, la quasi mère de Canicure. Elle avait aimé son chien, totalement donc. Elle aussi aurait voulu être follement aimée, - l'aurait-elle pu ? Certes, si elle avait un tant soit peu suivi un conseil surréaliste. Elle avait cru d'ailleurs l'avoir été, follement aimée, à vingt ans, elle avait encore toutes ses canines, mais la vie en avait décidé autrement.

Quand il fut constaté officiellement que Madame Oberman avait entièrement perdu la raison, l'esprit, et par dessus le marché, l'amour de (*) Conte publié présentement aux Editions Didro. (Voir aussi (*) p.69)

son époux, Canicure, la pauvre bête, fut confiée quelques temps à sa marraine, Cinécure. Les dieux d'Hollywood s'étaient à son berceau assemblés, l'un d'entre eux s'y était même penché, au risque de basculer, de tomber sur la tête. Cinécure avait connu, en son jeune temps, des problèmes de communication, non pas téléphoniques, humains simplement. Mais ces problèmes s'étaient estompés. C'était à Cinécure que revenait désormais la redoutable responsabilité de s'occuper de Canicure, de lui donner de l'affection, de le nourrir (la bête ayant soif en permanence, penchait, tel le bœuf de *La Légende*, son front vers l'eau de son récipient, elle avait faim aussi, *encor et toujours*, et souvent ruminait en hurlant. Canicure dévorait tout ce qui lui passait sous le nez) ...

Cinécure adorait le cinéma, le septième art plutôt que le septième ciel. Elle avait fini par faire installer dans sa chambre un home cinéma, ce qui avait sonné le glas de ses relations avec son époux, à elle son sien cette fois-ci, le frère de monsieur Oberman. On pourra donc essayer, au stade de ce récit, de faire le lien entre les personnages. Point n'est besoin de se rendre sur internet, même si l'on trouve tout sur la toile de mon livre (**).

Les deux belles-sœurs, séparées de leurs époux respectifs, Madame Oberman, rousse, un chignon en guise de paracétamol depuis sa séparation conjugale, Cinécure rousse elle aussi depuis son divorce, avaient finalement été accueillies à *La Caisse* par temps brumeux. Après une rapide formation à l'hystérie, option '*prisonnière au chenil*' et '*Madame fait son cinéma*', sessions au cours desquelles elles rivalisèrent avec succès et furent reçues avec le même nombre de points, - dix sur l'équivalent hystérique de l'échelle de Richter -, les deux nouvelles sœurs en folie s'étaient enfin apaisées, recueillies au Comité des Sages. Heureux hasard, l'expression « sage comme une folle » avait été admise par l'Académie réveillée.

Les deux femmes étaient devenues inséparables, de vraies belles-sœurs jumelles, nées sous le signe des gazelles. Elles se dévouaient conjointement pour guérir Canicure d'une rougeole qu'il venait de contracter. Elles présentaient aussi l'avantage énorme de ne compter que pour du beurre lors des votes du Comité, réduisant ainsi le nombre des intrigues nécessaires à l'obtention d'une majorité. Il va sans dire que Blatte avait classé les belles-sœurs comme inoffensives. Pour tout dire elle les avait purement et simplement déclassées. D'ailleurs, elles n'assistaient aux séances du Comité qu'à tour de rôle tant elles se ressemblaient, au physique comme au psychique.

(*) Publicité non mensongère approuvée par le BVVP (Bureau de Vérification des Voluptés Publicitaires, voluptés définies selon les règles classiques du peintre Boucher, notamment dans *sa naissance de Vénus*.)

(**) Ce slogan quasi médiatique a été repris d'une autre chaîne commerciale, *La Samaritaine*, aujourd'hui disparue.

XXII

Mademoiselle Larousse

Mademoiselle Larousse était l'encyclopédie vivante de *La Caisse*. Elle en était la mémoire, elle en connaissait l'histoire, pouvait même en conter la préhistoire. Elle appartenait à cette classe d'individus pointus qui faisaient en général le vide autour d'eux grâce ou à cause de leur savoir centrifuge. Comme certains riz modernes elle était incollable. Elle avait même participé à une émission de connaissances, retransmises à la télévision de génération en génération. Le programme s'intitulait « Questions pour un gentil couillon ou une douce souillon ». Elle avait remporté le premier grelot, le volume gonflé d'un dictionnaire de la collection « *Les Gros Robert de La rousse Walkyrie* ». A la suite de son succès à l'échelle télévisuelle

nationale, quelques années auparavant, elle avait fait une entrée fracassante au sein de la vénérable institution, *La Caisse*, en exposant devant la totalité du personnel, spécialement réuni pour l'accueillir, l'essentiel de sa thèse doctorale. Mademoiselle Larousse avait bien sûr été cooptée comme tous ses collègues mais elle intégrait l'établissement avec une carte de visite jugée majeure, une étude complète sur « *L'hystérie secrétée par l'environnement.* » Elle avait simplement oublié de définir, dans le cadre de son travail ce qu'elle entendait par « environnement ». Mais le jury de thèse avait rectifié de lui-même et comblé cette navrante lacune, - ce qui avait été bien commode pour la candidate. Le jury avait donc considéré un environnement particulier, les monuments, et parmi ceux-ci une classe particulière, celle des monuments hystériques.

Au niveau mathématique, Mademoiselle Larousse adorait les chiffres, les nombres. Elle aimait les assembler, jouer avec eux, à l'infini, elle était, de son propre aveu, mnémotechnique, voire mnémopathe. Disciple de Jésus, dans ses livres de comptes elle décrivait des paraboles. Toute sa vie elle avait rêvé de devenir une architecte de l'air, de voir ses bas d'en-haut. Au plan physique, Mademoiselle Larousse avait les cheveux poil de carotte. Elle n'était pas la seule. Au niveau chimique, elle adorait la purée de sellerie que sa grand-mère, une cousine éloignée de Mademoiselle Pouliche, lui préparait quand elle était enfant. Elle en aimait, disait-elle, ce parfum cuir de Russie qu'exprimaient les légumes mélangés par son aïeule dans sa recette secrète, en fait des topinambours et des rutabagas à l'eau et au gros sel. Cette demoiselle-là ne présentait aucun danger politique pour Blatte. En tout cas telle était la conclusion de notre candidate au bonheur de posséder les autres et le pouvoir absolu. Mais ne doit-on pas à la plus élémentaire des prudences de se méfier des eaux qui dorment, surtout si elles sont rousses, je veux dire cuivrées, comme les lunes qui tuent les lapins ... ? Blatte semblait s'en soucier

comme d'une guigne, comme d'un chignon, comme d'un quignon de pain rassis tel un rond de cuir sur son fauteuil qui voudrait enfin faire des ronds dans l'eau.

XXIII

La dame au turban

Sans conteste, la plus jolie femme du Comité des Sages était Mademoiselle des Rieux du Bleu des Vosges, dite « *La dame au turban* ». D'après certains historiens d'art contemporain son surnom lui aurait été attribué par une paire de critiques, le mari et la femme. Invités à un vernissage à la Galerie du gui qui porte bonheur, à Hardelot, dans le Pas-de-Calais, le couple aurait été frappé par la ressemblance d'un portrait exposé de la dame avec celui d'un modèle peint par Léonard de Vinci et aujourd'hui disparu. On croit situer la naissance de cette autre Vénus, non dénudée, lors du voyage qu'effectua Léonard vers la France, appelé par le roi François Ier.

Au cours de la réception vernie, dégustant à petites gorgées son roustintin, humant le kirsch et savourant le chocolat qui entrent dans sa confection, le mari critique de sa femme l'avait attaquée publiquement sur le sujet de la toile envolée de Léonard de Vinci. On peut penser que les deux critiques étaient convenus de cette apostrophe, pivot de leur numéro de musique haute à venir. En effet, une conversation privée n'eût rien apporté à leur notoriété locale. Quoique tous deux fort d'accord sur la ressemblance des modèles comparés, ils s'étaient rapidement chamaillés. Lui l'avait contredite. Elle, avait aussitôt élever la voix en plein vernissage. Les invités de la galerie s'étaient approchés des deux personnages animés. Pour les séparer avant qu'ils n'en vinsent aux mains de Mona Lisa et rétablir un murmure de bon aloi dans la salle, Guy, le Directeur, avait fait diversion. Il avait demandé

au couple quel était l'objet de sa querelle intellectuelle. Vernis, aussitôt, le mari en avait profité pour faire étalage de son savoir. Abandonnant sa boisson gourmande, se plaçant devant la toile, le bras gauche désormais levé à la Saint Jean-Baptiste, non pas vers les cieux mais vers le profil reproduit de la dame au turban, voici ce qu'il dévoila aux quelques personnes privilégiées qui étaient présentes :

- « Mesdames et Messieurs, le modèle que vous pouvez admirer sur ce tableau et qui, je le découvre avec vous, nous fait l'insigne honneur d'être aujourd'hui ici présente, est, à l'identique, celui dont s'est servi ou inspiré le grand Léonard pour peindre sa toile que nous les critiques d'art, et je le dis modestement, avons intitulée, « La dame au turban ».

Des murmures d'interrogation se firent entendre, tous les regards se tournèrent vers la belle. Déjà certains imaginaient être les témoins d'un événement qui ferait sensation, un événement où Léonard de Vinci apparaîtrait ... La femme du critique mit à profit le murmure persistant pour renchérir sur son mari, lequel fit grise mine mais ne put que laisser la parole à son épouse. Celle précisa :

- « Mesdames et Messieurs, ce tableau, malheureusement perdu, devait, non pas rivaliser avec *La dame à l'hermine*, mais être offert au Roi pour saluer symboliquement sa politique de rapprochement avec la Turquie, thème déjà redondant à l'époque. Le tableau disparu, dont la ville de Milan a conservé une ébauche au fusain sur parchemin et une sanguine chagrine inachevée, aurait été volé lors d'un arrêt, qu'aurait fait le grand peintre, dans les Vosges, pour admirer le bleu du ciel avant son arrivée sur les bords de la Loire. Ce fait est de la plus grande importance dans la mesure où aucune biographie de Léonard ne mentionne son passage dans les Vosges. Il est vrai que cette traversée artistique d'une des plus belles régions de notre

pays n'avait rien à voir avec, avant le Vinci, celle d'Hannibal dans les Alpes ou, après lui, celle de Bonaparte au-delà de cette même barrière qui, levée, lui octroyait l'Italie...»

Murmures admiratifs à nouveau...

A la suite de cette double intervention quasi chirurgicale et en trompe-l'œil des époux critiques, de nombreuses questions fusèrent. On criait au miracle. La presse locale, présente comme à l'accoutumée, ferait un papier, voire plusieurs, sur cet événement unique qui venait de se produire. Du jour au lendemain, *la dame au turban* devint célèbre, on se la disputait pour des dîners, un écervelé tenta même de lui dérober sa coiffe de plus en plus célèbre, un autre essaya de lui arracher sa vertu. Mis en garde à vue macroscopique, les deux sacrilèges avaient relaté l'incident avec une sorte de ferveur religieuse. L'un des agresseurs présenta le turban comme une future relique de la dame sacrée en qui il voyait la femme au sang pur venue sauver l'humanité. A sa décharge, il ne connaissait pas l'existence d'une autre sainte cachée, en l'occurrence Blatte. Seule une analyse scientifique rigoureuse basée sur les groupes sanguins divergents pourrait désigner la véritable messie. Pour sûr le gaillard avait lu trop de romans allumés. L'autre assaillant fut reconnu innocent, obsédé certes, mais non coupable. Le premier professait un papisme rigoureux de la première heure, le second un priapisme (*) aussi fervent que le papisme de son collègue en agression.

(*) Il convient de préciser que le mot « priapisme » doit être pris ici au sens noble du terme, à savoir un recours répétitif, excessif et ancien à la prière, d'où l'emploi du préfixe « pria » au passé simple. La vertu attaquée n'est plus celle que l'on croit, il s'agissait seulement pour l'agresseur de convaincre justement sa dame au turban de s'abîmer dans la prière, jusqu'à l'hystérie, rien de plus cependant. Aucun geste déplacé n'avait été retenu à l'encontre du prévenu.

L'événement local était promis à un avenir global. La rumeur colportée de rédactions en agences de presse s'enfla si bien qu'elle éclata à Paris, non loin de *La Caisse*, rue de la grenouille. Des musiciens improvisèrent un bœuf où la dame au turban apparut. Elle signa des photographies qu'on lui présentait avec des fleurs enrubannées. C'est ainsi que Mademoiselle Des Rieux du Bleu des Vosges fut rapidement cooptée au Comité des Sages. Sa gloire l'avait rattrapée. De cette demoiselle-là, Blatte avait noté de se méfier, probablement s'agissait-il d'une sainte-nitouche. Son turban ne lui inspirait pas confiance.

XXIV

La cousine Lisbeth

Monsieur le Directeur avait une cousine. Lointaine, éloignée même. Un jour, pas comme les autres, quelques années auparavant, une fête de famille, les avait rapprochés, et, comme pour rattraper le temps et le pain perdus, rendus presque intimes. La cousine se prénommaït Elisabeth, comme dans la Bible. Tendrement, Ernest Adalbert, son cousin, devenu son quasi directeur de conscience dès cette rencontre inattendue, l'appelait Lisbeth, un peu à la façon où Mademoiselle Pouliche, Paulette, l'appelait lui Chouchou. Elisabeth avait un joli profil, un teint d'albâtre. Elle ressemblait un peu, beaucoup, mais sans passion, à une noble et grande devancière, Elisabeth, Première d'Angleterre. Au fil de ses années de jeunesse, qu'elle avait laissées trop vite se débobiner, elle avait cependant accumulé un nombre de fiancés considérables. Mais à en juger par la saveur fade que le brouet clair et de la destinée lui avait offert, piquée à plusieurs reprises par le *rouet de la léthargie*, rouet dit de Montargis, Elisabeth n'avait pas su transformer les petits fils de laine des premiers moments passés avec ces époux potentiels en jolis pulls tricotés à la main. La plupart de ces gentils fiancés étaient natifs de sa ville na

tale, Marie-Moi-dans-la-Forêt. Mais jamais, jusqu'à ce jour béni, celui de la fête de famille, elle n'avait rencontré, soit l'âme sœur, soit chaussure ou bottine à son pied, soit un riche héritier, soit encore un habitué des agences matrimoniales. Lors de la réunion des cousins, où, pour une fois, on n'avait pas oublié de l'inviter, elle s'en était ouverte, voire confiée, à l'un d'eux, ce cousin lointain, éloigné, au prestige certain, ce directeur, à Paris, le Directeur de *La Caisse*. Tous les deux avaient été orphelins, très jeunes, presque avant de naître. Ernest Adalbert avait été remué intérieurement par la confiance émouvante de sa cousine. Il lui promit de réfléchir, de l'aider à sortir de son isolement. Ce qu'il fit. Lisbeth fut donc un soir très agréablement surprise par une lettre de son cousin. Par résonance sans doute, la lettre avait été postée directement depuis *La Caisse*. Depuis peu Lisbeth surnommait son cousin, *Zinzin*, terme affectueux qui serait autorisé par le susnommé, elle en avait la conviction intime, et qui, dans la tête de *Zinzin*, rivaliserait avec le *Chouchou* de Paulette.

Ce soir-là elle venait de rentrer de son travail, avec un peu plus de vague à l'âme sœur que de coutume et, plusieurs larmes lui ayant échappé au cours de la journée, un peu moins de rimmel autour de ses yeux. Bien qu'étalé de tout son long, le rimmel avait été balayé d'un revers de la manche, puis, Lisbeth s'étant aperçue des taches ainsi nées sur sa manchette, elle avait usé du revers de la main, qu'elle essuya maintes fois machinalement sur le reste de son corsage. Les taches s'accumulèrent mais ne l'empêchèrent pas d'ouvrir la missive et de recevoir le message de son parent tel un missile libérateur expédié depuis l'au-delà de ses espérances.

Ma chère Lisbeth,

« *Tu te rappelleras certainement notre petit aparté lors de l'anniversaire*

de tante Pim à l'automne dernier. Je suis ton cousin qui t'aime tendrement. J'ai réfléchi à notre échange. J'ai donc une proposition, honnête, à te soumettre. Je considère que le lieu de travail de tout un chacun est un lieu d'épanouissement et de rencontres privilégiées. A La Caisse que j'ai l'honneur de diriger, nous formons une grande famille. Aussi ai-je pensé te coopter moi personnellement tout seul comme un grand orphelin, ne suis-je pas un peu zinzin ? – Lisbeth crut à un signe du destin. Ernest Adalbert avait usé spontanément du vocable zinzin. Une bonne nouvelle n'arrivant jamais seule, je t'ai obtenu un formidable 'package' : Tu siègeras au Comité des Sages. Tu verras c'est une tache (), dont, sous ma protection, tu sauras t'acquitter honorablement. Ainsi, de fil en aiguille, tu fileras enfin ta petite laine, tu feras du tricot, comme les autres dames présentes ou absentes. Tu feras des connaissances, tu amélioreras les tiennes... Que ne feras-tu pas ? ☺ La Caisse est remplie de messieurs très bien, j'en ai plusieurs en vue pour toi. Je ne doute pas que tu sauras abandonner ton poste actuel de répétitrice à la sous-préfecture de Marie-Moi-dans-la-Fo-rêt pour monter à la Capitale. Elle te tend les bras ainsi que ceux d'Ivan, Igor, Vladimir et des autres et de moi. Je t'attends dès que tu seras libérée de tes obligations locales de départ, pour une chasse aux papillons et un batifolage serein, bien tempéré sur le clavier de ta fantaisie. Et souviens-toi, l'un de tes bruissements d'aile pourrait déclencher la foudre et la tempête dans plus d'une tête, la mienne peut-être »*

Ton cousin aimant, bien que lointain, éloigné, mais plus pour longtemps, j'ai nommé Ernest Adalbert

(*) A cet endroit de sa missive missile servie à domicile, Ernest Adalbert fit une double faute. Premièrement il fit un pâté avec l'encre surabondante et la plume froissée de son stylo, de sorte qu'il tacha son papier à lettre. Secondement, il oublia bien malencontreusement d'apposer un accent circonflexe sur le 'a' de 'tache'.

Notons que cette double faute ne fut pas sanctionnée par le libre-arbitre de Lisbeth, au contraire. L'amour naissant peut être fort ... Erreur bien pardonnable au demeurant, aveuglement naturel... Intérêt inconscient ?

Lisbeth était dans tous ses états généreux. La nuit même elle lut et relut des milliers de fois, peut-être davantage la lettre du cousin...

Cent fois sur sa couche elle se retourna. Paris l'attendait... Elle, qui avait failli perdre toutes ses illusions, elle, qui, jusque là, avait eu l'esprit complètement absorbé par la recherche au palot d'un mari ballot, portant calot, falot, elle, toute auréolée d'un halo saint, elle, qui voulait trouver un conjoint disposant d'un gros magot, un peu nigaud si possible, voire un peu pâlot mais pas salaud, elle, qui cherchait à fonder un ménage à deux, à trois s'il le fallait, peu important, elle allait enfin pouvoir s'en donner à cœurs disjoints et rabouiller en eau hystérique ... Sous son voile elle ne ferma ni l'œil droit ni l'œil gauche. L'essentiel était d'être casée avant l'hiver de sa vie. Elle se prit à rêver. Son cousin était suffisamment éloigné pour qu'elle pût lui céder... Oui, elle le comblerait, s'il le lui demandait. Lui aussi avait besoin de caresses, de ces gestes qu'il n'avait pas pu recevoir enfant. Qu'il la casât, d'accord, c'était adorable de sa part. Mais elle obtiendrait plus encore s'ils devenaient amants. « Pour assouvir mon ambition je vais débrider mon imagination érotique, je dégraferai mon corsage et même pire ... » Était-ce parce que Ernest Adalbert l'avait un peu trop entretenue lors de la fête de ses rapports amicaux avec une certaine Demoiselle Pouliche que Lisbeth prenaient les devants ?

Lisbeth sauta donc sur l'occasion et dans le premier train pour aller se choisir un studio à Paris, pas trop éloigné, non lointain veux-je dire, de

La Caisse de son cousin de plus en plus proche, le Directeur des Monuments Hystériques. Elle fit un peu la grenouille avant de se décider et choisir un charmant petit deux-pièces avec des rideaux aux fenêtres du sixième étage de l'avenue Kléber, à un numéro que Ernest Adalbert lui demanda de tenir secret en lui remettant le montant de la caution de trois mois fermes exigée à la signature du bail. Il fut exaucé et même gratifié d'un double de la clé du petit nid. En échange de la clef, il offrit à sa cousine un petit tailleur deux-pièces signé *Coco*, la marque de mode, de transports, dernier cri qui tue, de prêt-à-défaire.

Lisbeth fut classée « dangereuse » par Blatte, au même degré que Mademoiselle Pouliche et avant la Dame au turban.

Bilan : d'un côté, les deux inoffensives belles-sœurs commises à la garde du chien, et Mademoiselle Larousse férue de lettres, de l'autre, toutes ces greluches de *La Caisse*, fieffées arrivistes, avec leur air de ne pas y toucher. Méfiance, méfiance avait noté Blatte dans son cahier stratégique. Cinquante pour cent des femmes du Comité des Sages de *La Caisse* présentaient danger... Blatte aurait recours aux hommes ...

XXV

Le peintre esseulé

Un seul membre du Comité avait été chargé par le Grand Organisateur du *Club Atlantique* (*) de représenter la Beauté. Il était peintre. Il semblait regarder, sans les compter, les points échangés par les cooptés. Il les comparait à une image d'Epinal animale, une chasse bruyante aux papillons (**). On eût pu y voir aussi des ébats mal assurés de coléoptères. Leurs battements d'ailes, et de cils, étaient-ils capables de créer à l'autre bout du monde la tempête de Shakespeare, sur les places financières ? Cet aréopage parviendrait-il à faire sauter la planète hystérisée ? Ainsi devisait intérieurement le peintre Sandro ... Il ne comprenait pas toutes

ces politesses, ces indulgences papales et palpables, *priapales* aussi, ces minauderies répétées. Il semblait perdu au milieu d'une bataille de gens formatés par un règlement intérieur et un dérèglement des sens, comme une horloge cacophonique plus ou moins infernale. Mais lui, Sandro, voyait ce que les autres ne voyaient pas, la beauté de la vie.

Blatte nota : ne présente aucun intérêt pour la chose, incurable, récupérable ?

(*) D'après ce que l'auteur a pu grappiller ici et là d'informations, *Le Club Atlantique* est un club secret, - il y en a tant -, qui réunit des individus aussi brillants que discrets afin de gérer au mieux les affaires de ce monde.

(**) On se souviendra que ce fut l'une des expressions invitations utilisées par Le Directeur dans sa lettre à l'usage de sa tendre cousine.

XXVI

L'illustre aviateur

Sandro *l'inutile*, le désintéressé, l'inintéressant fut donc négligé, écarté, oublié. C'est alors que Blatte examina le cas prometteur d'un aviateur venu d'ailleurs, inconnu des services centraux de sa police personnelle, police dont elle avait seule l'usage. Pas un soldat inconnu, la place était déjà occupée par un malheureux -, un aviateur inconnu simplement. Reposer sous l'arc de triomphe d'une Dame Jeanne, à Dorée-Ma-Mie, petit village de la baie de Somme, voilà qu'elle était la nouvelle ambition de Blatte, si elle atteignait à cette extase que constituerait l'*hystérisation absolue*, comme elle l'écrivit avec une petite faute d'orthographe bien excusable elle aussi dans l'état où elle se trouvait. Ou bien, par une faute volontaire, - une fois n'était pas coutume chez elle - avait-elle voulu inventer un néologisme de type rabelaisien ? Le mot « hystérisation » n'avait en effet pas encore obtenu le feu vert de l'Académie.

Que faisaient nos immortels ? Ce nouveau mot serait-il admis un jour dans le grand dictionnaire, et d'après quels critères ? Quoi qu'il en fût, si elle obtenait gain de causerie, elle étancherait sa soif de reconnaissance dans un lieu calme. Elle pourrait se désaltérer tel l'agneau de la fable. Si le loup venait elle n'en aurait cure, elle saurait l'attendre. L'illustre inconnu, lui, semblait heureux, en tout cas pas malheureux. Dès les premiers bruits qui se mirent à courir, tels des furets assoiffés de sang différent, rumeurs sur une possible canonisation de Blatte de son vivant, canonisation prise au sens large, il avait surgi du ciel comme un preux chevalier. Nul ne savait qui l'avait envoyé. Toujours est-il qu'il fut lui aussi coopté au Comité des Sages juste après l'arrivée de Blatte. Il devint un membre viril du Comité. Sa mission, qu'il avait acceptée avant la destruction du mini DVD qu'il avait reçu anonymement, était de dissuader Blatte de maintenir sa candidature à la sacralisation de ses comportements de vierge pas effarouchée. Était-il l'émissaire des forces du mâle ? Voici quel fut son argument majeur : si elle était classée de son vivant « monument hystérique » Blatte deviendrait peut-être une nouvelle Jeanne d'Arc, ce qui serait tout à son honneur, mais elle serait intouchable, puisque classée. Supporterait-elle à jamais une telle obligation, un tel carcan, une ceinture périphérique aussi fermée au moment même où son cœur venait de s'ouvrir ?

« Qui était ce *bel* inconnu, qui l'avait parachuté au Comité ? » - se demanda Blatte à son tour, elle n'avait pas pu dégoter cette information cruciale. « Était-il un envoyé du Diable venu la tenter, la déstabiliser, - comme celui qui s'en prenait trop souvent à Milou sur un bateau ivre dessiné par un poète lassé d'être maudit ? » Le doute s'emparait de Blatte ... *Le doute est le salut de l'esprit*, se dit-elle, pirandellienne. Elle se décida, comme Milou, à engager le dialogue. Il faisait bon parfois de fleureter avec la tentation. Son esprit mercantile vint à son secours et elle

accepta un soir après la fermeture le dialogue tentateur suivant avec son mystérieux soupirant :

- Et qu'est-ce que cela m'apporterait de renoncer à ma voie sacrée, si, tout à coup, je n'écoutais plus les voix que le Seigneur m'envoie régulièrement par télépathie recommandée, Lui qui dans son infinie bonté m'a distinguée ?
- Blatte, je serais à vos côtés ...
- Vous postez-vous ainsi en concurrent de mon Père ?
- « La femme quittera son père et suivra son époux ... »
- Je suis déjà mariée, c'est un deuxième essai, cet époux, ce pou dans la tête devrais-je dire, je n'aurais jamais dû le suivre. Aussi retourné-je vers mon Père ...
- Un mari peut en cacher un autre, potentiel ...
- A mon train, seriez-vous le prétendant ?
- Ne l'avez-vous pas deviné ?
- Mon sang est pur !
- Je le sais, j'aime les purs-sangs ...

L'aviateur venait de marquer un point. Il s'était intelligemment abstenu d'utiliser le mot « Poulliche » à l'égard de sa « pur-sang ». Blatte sentait ses convictions faiblir. Elle se sentait basculée, prête à atterrir sur les genoux de son héros aérien à la manière d'un hibou en vol de nuit. Dans son for intérieur elle l'appelait déjà son petit caillou. C'était une autre forme d'hystérie qui la tentait tout à coup. Et elle se devait, à défaut de les expérimenter, de les explorer toutes. Le regard séducteur, appuyé vers le visage pâle de Blatte, - on eût dit qu'elle s'était appliquée un masque -, l'homme aux lunettes arrières bleues lui tendit une paire de ciseaux. Elle s'en empara et après une dernière hésitation s'apprêta à trancher symboliquement les liens qui l'unissaient à notre Sainte Mère L'Eglise, elle coupa une mèche de ses cheveux et l'offrit à son bellâtre. L'évêque bleu, de Bresse, de la parentèle de la femme au turban, en ferait peut-être tout

un fromage, - quoique ... -, mais peu chaulait à Blatte agitant un mouchoir en quittant son bel homme prometteur. Après tant d'années elle maîtrisait toutes les facettes de l'hystérie. Elle se vengerait de la Pouliche Paulette. Elle deviendrait la Poulette de l'aviateur, comme une prise en passant. Ainsi aussi elle apprendrait sur un doux oreiller et entre deux édretons d'où il venait, ce qu'il pourrait faire pour elle. Joindre l'utile à l'agréable, point de débats, faire coïncider intérêts avec le loup foi d'animal, doux sentiments et ébats sensuels, voilà un programme qui la fascinait et justifiait à ses yeux son ambition démesurée.

Restait un dernier acteur à cerner avant de se rapprocher de l'évêque, Son Eminence, un illustre inconnu qui avait démissionné de La Caisse quelques années auparavant. Blatte ne négligerait aucun personnage, aucun détail. Son siège était vide comme la Place Rouge à Moscou lorsque le froid glacial amenait un chanteur rêveur à déguster un chocolat chaud avec sa Nathalie au Café Pouchkine. Voici donc ci-dessous les éléments que l'auteur, grâce à Blatte, a pu glaner ça et là sur un réseau totalement asocial d'internet nommé *Ouistitipedia*.

XXVII

L'inconnu au ticket usagé de Paulette

Bien qu'il y régnât une agitation permanente de la part de tous ses employés ailés zélés cooptés, de vrais papillons, *La Caisse* était très généralement peu fréquentée. Était-ce son aura de vieille dame bicentenaire qui en faisait un lieu respecté, méconnu, redouté, hanté par le fantôme de Napoléon, voire inquiétant ? Derrière ce grand rideau noir en fer qui en protégeait l'accès la nuit venue, qui empêchait les usagers potentiels ou un chanteur abandonné d'aller voir ? Un après-midi cependant, peu avant la fermeture, un monsieur se présenta au guichet où on lui remit un ticket d'attente. Il fut gratifié du numéro 001, premier ticket de la journée, et même premier du mois. *La Caisse* délivrait un maximum de

dix tickets par jour, enfin neuf. Pour éviter tout risque de fuite, et un peu par superstition, le Directeur avait expressément interdit, par un article du Règlement Intérieur, l'usage du numéro 007. On passait donc naturellement du 006 au 008. Superstition, excès d'esprit sécuritaire, prudence légendaire de l'Administration ? Le guichetier, James, était tenu d'observer strictement la consigne à ce sujet. Le monsieur, élégant aux cheveux argentés s'assit en face du guichet. A l'appel de son numéro, qui ne tarda pas en raison de la fermeture imminente de *La Caisse*, il demanda à rencontrer Mademoiselle Pouliche. Le guichetier, surpris, jaloux peut-être tant la demoiselle courtisée excitait les imaginations de tout un chacun, répliqua de façon abrupte :

- A quel titre, je vous prie ?
- Je suis un parent, éloigné, qui souhaite se rapprocher de Mademoiselle Pouliche, - répondit le monsieur.

Par prudence, - répétons-le, la circonspection était de règle à *La Caisse*, par discrétion aussi, et parce qu'il ne souhaitait pas mettre en péril ce chef d'œuvre d'organisation qu'était l'heure de la sortie, James crut bon d'inventer, de broder là où ses collègues du sexe tricotaient :

- Mademoiselle Pouliche est déjà partie...
- Mais elle m'a donné rendez-vous ...
- Vous en êtes sûr ?
- Affirmatif !
- Attendez, je vais procéder à une ultime vérification. Pour cela j'ai besoin que vous me présentiez vos papiers ...
- J'ai bien peur de les avoir laissés brûler chez moi.
- Depuis quand laisse-t-on brûler ses petits papiers, il y a tant de gens qui voudraient des papiers ?
- C'est un conseil que m'a chanté une amie.

- Dans ce cas je regrette, Monsieur, je ne puis rien pour vous. Sans papiers, je vais devoir vous demander d'évacuer immédiatement les lieux ou de procéder moi-même à votre expulsion. Je vous recommande de danser maintenant.
- Mais nous sommes en hiver ...
- Voyons... La danse n'est pas une question de saison...

Le dialogue semblait devoir s'éterniser lorsque le monsieur crut voir son entêtement récompensé. Il venait de prier avec ferveur. Tel un bip-bip poursuivi par un coyote sur une autoroute au radar, Mademoiselle Pouliche déboula dans le hall de réception à une vitesse non autorisée par le règlement en vigueur. Le Directeur la poursuivait. L'usager inconnu s'écria, « Paulette !? ». Il avait eu, en son temps, le ticket avec Mademoiselle Pouliche, aussi jeta-t-il le sien, celui que lui avait remis James, puis il disparut à son tour à la suite de la demoiselle et du directeur. On ne sut jamais ce qu'il advint de cet illustre inconnu. Le lendemain, Pouliche Paulette laissa planer l'ambiguïté. Elle avait peut-être renoué avec l'un des ex qu'elle disait vouloir utiliser comme ticket modérateur face aux élans de plus en plus incontrôlés de Chouchou. Elle laissa aussi entendre que l'inconnu était la personne qui jadis au Comité avait occupé le siège éternellement vide depuis des lustres.

Blatte nota à la une de son cahier informateur: inconnu recruté à l'extérieur par la Pouliche. Pire qu'une cinquième colonne. Méfiance hystérique recommandée.

XXVIII

Son Eminence

Son Eminence, seul représentant de l'Eglise au sein du Comité des Sages de *La Caisse* était sans conteste, et sans la moindre tentative de jeu de mots, l'éminence grise de la vénérable institution. Alexandre, Lysandre,

fil et petit-fils de prêtres réfractaires, était né dans la petite maison familiale sise rue Bonaparte, à Pont-L'Evêque. Jeune encore, ses habitudes spartiates avaient attiré l'attention de ses parents qui l'avaient surnommé Lysandre, diminutif affectueux pour Alexandre. Tout naturellement, après un passage obligé au séminaire *Alexandre Le Grand* de la petite ville normande, à force de travail, de prières, à trente ans, Lysandre devint Evêque de *La Caisse*. Certains y virent la main de Dieu, d'autres, des mécréants probablement, firent tout un fromage et crièrent haut et fort leur désaccord, dénonçant ce qu'ils appelaient le *scandale des trente* (probablement en référence aux nombres des années de l'élu de Dieu.) Rien n'altéra la décision du Comité coopteur ni la sérénité du saint homme. Les opposants furent invités à déguster de la ciguë fraîche. Aussitôt l'agitation prit fin. Le secret dans la gestion politique des rébellions est qu'il n'y a pas que des Socrate.

Son Eminence exerçait deux fonctions essentielles. Elle était donc tout d'abord, de droit divin, la représentante de Notre Sainte Mère L'Eglise et, accessoirement, - son premier secrétaire s'en chargeait pour Elle - , le gestionnaire des religieux de tous ordres employés à *La Caisse*.

Mais, depuis quelques temps, une activité souterraine accaparait le plus clair de son temps. Lysandre, Alexandre devrais-je dire, s'était mis en tête de faire élire une femme, à la tête de *La Caisse*.

Qui serait son élue, à lui ? « Une femme de tête et de jambes, active, habile, aussi bien dans la réflexion que dans les parties de jambes, dans l'air du temps, ou allongées, ses jambes. » C'était là le profil, sorte de CV déguisé, que Son Eminence avait communiqué à son opérationnel. « Cette femme devait rapidement lui être proche, intellectuellement et affectivement », avait-il ajouté.

Aussi, dès que Blatte fut pressentie au Comité, Son Eminence eut Elle une illumination, un déclic irrésistible. « C'est elle, elle est mon élue »

déclara in petto notre politique souterrain. Dire qu'Alexandre tomba amoureux de la nouvelle cooptée, « coléoptère d'un charme rare » précisait-il, et ce, dès leur première rencontre, le jour même de l'intronisation de Blatte, serait un peu rapide. De tels coups de foudre ne sont que feu de paille. Il n'empêche que sa décision était prise. Blatte, de son côté avait tout de suite remarqué le regard discret du prêtre mais pénétrant jusqu'au plus profond de son être. Dieu réunit ceux qui s'aiment. A preuve, la liaison qui chaque jour semblait se renforcer entre Le Directeur et Mademoiselle Pouliche. Ne les oublions pas.

XXIX

Chouchou et Paulette

Avec le temps va tout s'en va chantait Léo. Mais entre Chouchou et Paulette une espèce de connivence s'était installée. Ils devenaient donc chaque jour plus intimes ma foi. Pour célébrer cet accord, Chouchou faillit lui jouer un air de sa composition, à l'accordéon. Il dissimulait l'instrument volumineux dans un coffre du Moyen-Âge presque caché derrière le fauteuil de son bureau chef de cabinet. Paulette l'en dissuada en dégrafant légèrement son corsage sous prétexte que tout à coup elle avait chaud ... Le regard de M. Taitoi-Rabatoï devint oblique, surtout, son œil directeur était fasciné par cette gorge naissante. La scène en resta cependant là ce soir-là. Le nouveau Chouchou aurait bien voulu un petit cadeau supplémentaire, un dessert, mais tout à coup Paulette redevint Mademoiselle Pouliche. Elle n'allait pas tout donner après seulement quelques mois de batifolage. C'eût été là faute grossière, déplacée comme les livres de son tiroir secret. Jamais elle ne lui céderait sans une énorme contrepartie. Chouchou essaya de faire valoir, le plus subtilement possible qu'il avait obtenu pour elle sa nomination au Comité. Mais cela ne semblait pas suffisant aux yeux de feu de Pouliche. Elle entendait bien devenir La Directrice, pas la femme du Directeur mais la cheftaine suprême qui succéderait à M. Taitoi-Rabatoï.

Paulette considérait que Le Directeur était un monsieur âgé, célibataire, pas totalement endurci. Ses prétentions au sexe n'étaient plus celles d'un étalon, supposait la séductrice. Dans leur relation il devait se contenter de quelques caresses réciproques bien appliquées. Il est vrai que dans sa soif d'ascension Mademoiselle Pouliche l'autorisait, régulièrement, quand ils se retrouvaient seuls dans le bureau directorial, à lui caresser la joue, voire à lui tapoter les reins, les seins peut-être. De telles caresses ne la laissaient pas non plus indifférente, s'avoua-t-elle. C'est d'ailleurs ce à quoi elle avait consenti pour obtenir d'être nommée au Comité. Cela avait été, dans sa tête, une procédure d'urgence pour contrecarrer l'arrivée de la Blatte. Il ne fallait pas que cette arriviste aux dents acérées corrigées par tous les orthodontistes de Paris s'installât aux commandes avant elle, Pouliche.

En échange d'une nouvelle promesse de Monsieur le Directeur Taitoi-Rabatoï, Paulette continuerait à l'appeler Chouchou, à le câliner, à le caresser dans le sens de ses rares poils dans l'intimité. Elle ne lui cèderait totalement, physiquement, hystériquement qu'en échange d'un engagement, par écrit, de sa part manquante, de faire d'elle, Paulette, sa digne *successeuse*.

Les jours passaient, les semaines s'écoulaient. Dans l'optique d'obtenir cet ultime engagement du Directeur, Paulette aimait bien son Chouchou, de plus en plus, lui affirmait-elle, à sa manière, bien à elle. Restés seuls à nouveau un autre soir de fête après la fermeture de *La Caisse*, elle avait fait un autre petit cadeau à Chouchou, un petit cache-nez, je veux dire un faux-nez de clown. Sorte de petite toque, toque reproduction miniature de son chapeau à elle, le cache-nez de Chouchou avait un bout pointu pas tronqué, symbole masculin ? En fait, ce nez additionnel, dans l'esprit de Paulette, réplique géométrique du nez de Cyrano, devait la protéger d'une éventuelle nouvelle tentative d'assaut buccal de Chouchou.

Elle avait insisté pour qu'il l'essayât aussitôt, allant même jusqu'à s'asseoir sans y avoir été invitée sur les genoux directoriaux, et, geste suprême, puisque premier geste délibérément érotique qu'elle eût à ce jour esquissé vis-à-vis de lui, elle avait subrepticement à nouveau dégrafé son corsage, oui, le sien, à elle, et cette fois-ci dans sa totalité. Chouchou croyait rêver... Lui donnerait-elle la gougoutte lors d'une de ces nuits câlines de Chine dont elle devait avoir le secret? La lui donnerait-elle tout à l'heure, à l'instinct. Chouchou en avait le lait à la bouche. Puis Paulette avait ouvert un grand sac de nippes et elle avait offert une panoplie complète de clown à Chouchou. Taitoi-Rabatoï s'était pris au jeu, un peu trop peut-être, il avait tenté de repousser les limites imposées par la bienséance. Rendu hardi par des seins admirés sans les mains, il avait entouré de ses bras les reins ceints d'une ceinture de chasteté invisible de cette femme ensorcelante puis il avait entrepris de faire la conquête d'une autre partie intime de la belle. Il aspirait probablement à la goutte entrevue quelques secondes plus tôt, c'était bien normal à son âge. Pour sa part, comme elle en avait eu l'étrange pressentiment, Paulette avait à son tour éprouvé un frisson, - pas de l'intensité de celui de Chouchou la première fois, celui de la tentation impossible à repousser -, mais, le sein *presque régalaé*.

Comme lors des occasions précédentes, femme de tête autant que de poitrine, puisant dans des réserves de contre hystérie insoupçonnées, elle avait su résister et rabrouer une fois encore Chouchou puisque ce dernier faisait une mine d'homme assoiffé de sexe mais ne faisait pas mine de signer l'engagement écrit tant convoité par Pouliche.

Pour stopper les ébats qui l'avaient conduite elle aussi à un degré rare d'excitation, la belle défaite avait ainsi dû faire usage d'une tapette à insectes qu'elle portait toujours sur elle, tant était forte sa phobie de l'animal ailé que La Fontaine a 'mouche' appelé.

On en était resté là de l'incident ou plutôt de la chansonnette, de la chose inachevée. A la suite de quoi, Mademoiselle Pouliche, avisée comme à l'accoutumée, avait décidé de ne pas s'endormir sur ses lauriers toujours pas acquis. Décidément elle ne pouvait mettre tous ses œufs dans deux paniers seulement, ceux d'Evariste et de Chouchou, son premier panier étant déjà suffisamment caressé par Chouchou. Elle jouerait une carte complémentaire, une sorte de joker, ou de numéro de la chance, celle de son ancien chef de Service, son ex supérieur direct, lequel lui rendait visite à l'improviste. Ce dernier, avait eu le béguin de sa béguine dès leur première rencontre, dès l'arrivée à *La Caisse* de Mademoiselle Pouliche. A la suite d'un différent avec l'Administration il avait démissionné. On ne savait trop ce qu'il devenait mais Paulette, elle, elle le savait. C'est cet illustre inconnu au ticket que l'on a croisé au chapitre XXVII. Pouliche subodorait des revenus importants à en juger par les cadeaux que son ex soupirant chef lui avait faits après qu'il l'eût rattrapée, après qu'elle même eût semé Chouchou essoufflé lors de la cavalcade dont le lecteur a pu entrevoir le départ depuis *La Caisse* vers une destination connue seulement de Paulette et du soupirant inconnu.

XXX

La méditation d'Evariste

Nous avons rencontré Evariste au début de cette histoire. Les événements extérieurs de sa vie ont été rapportés avec le plus de précisions possibles. Le cousin Pons parle peu. On le connaît bien parce que Balzac nous présente tour à tour sa concierge, ses parents éloignés, ses habitudes. Ses vêtements nous sont décrits avec minutie. Qu'en était-il d'Evariste ? Des photographies qui nous sont parvenues, des lettres retrouvées récemment autorisent l'auteur à affirmer que, d'une part, Evariste s'habillait de façon classique, presque à l'ancienne et que, d'autre part, il pensait. Et pas seulement en termes mathématiques ou relationnels. Il n'était pas uniquement préoccupé par *Le Pape* ou par la nécessité

de repousser en permanence les attaques directes ou larvées de Blatte. Des questions ontologiques de premier ordre s'agitaient dans sa tête à ses moments éperdus. Nous n'en retiendrons ici que deux.

Premièrement :

« Comment connaître Blatte ? Non pas seulement charnellement »
(Privilège rarissime qu'elle lui avait accordé au début de leur mariage)

« Que devait-il faire pour sauver leur union ? »
(Son naturel scientifique bien que chassé revenait par moments et lui suggérait 'qu'il fallait, et qu'il suffisait', qu'il transformât leur désunion en union en découvrant la fonction mathématique appropriée).

« Comment découvrir l'être profond de Blatte ? Comment élucider son essence à plusieurs octaves ? »

Secondement :

« Que pouvait-il faire pour éradiquer le désir d'hystérie chez Blatte, laquelle, comme on l'a vu, revendiquait haut et fort cette qualité qu'on pourrait qualifier de psychosomatique ? »

« Devait-il avoir recours à l'hypnose ? »

« Devait-il ignorer le désir de Blatte, peut-être refoulé jusqu'au déplaisir, d'être séduite par un homme qu'il n'était pas, un dur, un tatoué, que sais-je ? Mais je m'égare ... » se reprit-il tout à coup dans un sursaut d'intelligence ...

Charcot, son maître à penser, celui de Freud, une fois n'est pas coutume, avait inspiré Blatte qui martelait sa tête d'enclume (son front se

dégarnissait peu à peu) et revendiquait, répétons-le, tous les symptômes de l'hystérie.

Un jour, il y avait de cela peu de temps, elle lui avait fait la totale. Dès potron-minet elle avait simulé dans leur petit deux-pièces étriqué une crise de tétanie, suivie par une syncope légère et une quasi épilepsie. Rien d'aigu jusqu'au moment où elle avait eu l'idée de simuler également l'amnésie paroxystique. Telle une nouvelle Lucia, elle faisait mine de le chercher partout. Elle chantait « ♭♪♪♪♥♥ Edgardo, Edgardo, Edgardo mio ... ♥♥♪♪♪♭ ». Le sommet de l'hystérie ambiguë comique fut atteint le soir, au crépuscule. Elle était purement dans un état second. Ce furent carrément des attaques cataleptiques. Son exhibition, - pour ne pas dire son exhibitionnisme -, ce soir-là, fut théâtrale, pleine de calculs, intégrale.

On voit qu'Evariste dominait son sujet mais pas sa sujette.

Donc, quoique méditatif par nature, Evariste était peu enclin à la résignation... Il admettait que certains gestes hystériques de Blatte, traductions physiques et visibles d'une forte émotion passagère, d'un désir volage peut-être, d'un phantasme, n'étaient pas sans faire naître en lui aussi un désir de plaisir à venir défendu. Mais, très vite il se reprenait. Que Diable ! N'avait-il pas reçu une éducation stricte, pour ne pas dire sévère, lorsqu'il étudiait au séminaire ? L'hystérie était partout certes, une véritable partouze, si l'auteur peut se permettre un très léger dérapage. Dans le meilleur des cas les êtres se désiraient mais ne se voulaient pas du bien. Les femmes voulaient du mâle, séduire les hommes, veux-je dire ? Elles se jalousaient. Que l'une d'elle, plus belle encore, vînt à surgir dans une salle publique, nombreuses étaient celles qui la fusillaient du regard, puis la poignardaient avec des paroles acérées. Les hommes faisaient la même chose, de façon moins subtile, plus expéditive parfois. Qui fallait-il condamner ? Le marché de l'amour ou du sexe était tout grand ouvert dans les ténèbres depuis que l'œil de la globalisation des mœurs à tout va, mal, restait allumé 24 heures sur 24. Comment ne pas être séduit par ces dames au charme ravageur ?

On constate la profondeur de la pensée d'Evariste, qui, au dix-neuvième siècle eût pu être défait en duel pour moins que ça, qu'on songe à Spinoza, prudent, polissant ses lentilles... Faisant appel à des réminiscences non moins profondes que sa pensée, Evariste étudia le cas des sorcières. Il arriva à une conclusion : les sorcières étaient soit brûlées de désir pendant des sabbats à côté desquels les fêtes païennes n'étaient que des foires du trône puis brûlées à Loudun, soit des fruits défendus par Michelet (il faut dire que les deux sorcières peintes par Hans Baldung étaient appétissantes, modèles d'Ingres avant l'heure) soit des bienaimées au nez magique et à la retroussette.

Dans l'un de ses rêves éveillés, de là-haut, tout à coup, justement, Flaubert, un autre de ses doubles maîtres à penser, l'apostropha : « Madame Bovary, c'est moi », lui cria-t-il. Il réfléchit quelques instants puis décida de relire tout Baudelaire, son poète préféré. Il imagina l'écrivain en train de contempler un nouveau monde, celui qu'il avait créé, façonné, dessiné, désigné, mais qu'il avait dû abandonner.

Il rechercha les outrances artistiques sous toutes leurs formes, dans la peinture, au théâtre, au cinéma, les formes féminines le hantaient. Son angoisse était si forte qu'il ne lui restait plus que la conversion. Lui aussi deviendrait hystérique. Il était prêt à tous les excès : « Je serai Lautréamont ou rien ! » cria-t-il. L'hystérie, cette forme incroyable de désordre n'était pas l'apanage de ces belles dames. Il accepta de devenir le Sisyphe d'Homère :

« Et je vis Sisyphe endurent de grandes douleurs et poussant un immense rocher de ses deux mains. Il fournissait de grands efforts, et poussant ce rocher des mains et des pieds jusqu'au sommet, la force lui manquait. L'immense rocher roulait jusqu'au bas et Sisyphe recommençait... »

Ici s'achève la visite de notre galerie des portraits, enfin presque. Il reste un siège masculin à pourvoir, celui laissé vide par le soupirant au ticket usagé de Paulette.

Quatrième Partie

La préparation olympique de Blatte

XXXI

**Dans l'ombre et la lumière céleste, Blatte tisse sa toile
de lin dans des draps en métais**

En fait, Blatte, elle en était certaine, serait la reine, elle ne ferait qu'une bouchée par personne de ces tous petits petons tendres qu'étaient la Pouliche, la Lisbeth et autres soit disant concurrentes. Araignée du matin, chagrin pour les autres. Blatte jouissait donc de la perspective de sa rencontre prochaine, de son rendez-vous privé, secret, avec son Eminence. Après s'être insurgé contre la cooptation univoque d'une nouvelle femme, Blatte, au Comité des Sages, Son Eminence, en vieux routier s'était ravisé. Mieux valait faire alliance avec la nouvelle Vénus, la nouvelle venue, se reprit-il. Il avait donc lancé une invitation à la Blatte sous prétexte de faire *discrètement* connaissance. Secrètement, homme à femmes, notre éminence grise espérait aussi prendre langue à la dame. Pour éviter toute fuite et commérages, le rendez-vous devait avoir lieu à Pont-L'Evêque où, selon la version officielle Blatte irait à confesse chez le pieu serviteur de *La Caisse*, le religieux serveur, devrais-je dire. En réalité, c'était un message codé que son Eminence avait fait tenir à Blatte par le biais de son homme de main de vilain. Décodé, le message avait une signification légèrement différente, dans un style qui se voulait poétique, mais assurément sans équivoque quant à la chose : « Blatte qu'on fesse à la caisse dans le pieu où le serveur officie ».

Eh ! Oui, tous les moyens étaient bons pour arriver aux fins. Lorsque l'on a prêché en chaire, la chair n'est jamais loin, damnée ou pas.

Son Eminence avait bien fait les choses, comme il ferait bien la chose aussi. Une voiture de l'Evêché avait été dépêchée au domicile de Blatte. Le chauffeur ganté l'emporta vers Pont-L'Evêque et son destin. Le couvert

avait été dressé pour deux. Le cadre était résolument intime. On se mit rapidement d'accord sur les affaires politiques. Son Eminence userait de fonds secrets sur sa cassette personnelle pour financer la campagne de Blatte. Son Eminence voyait en Blatte cette messie au sang pur, femme annoncée par des textes mystérieux et sacrés. Les chandeliers illuminaient la pièce attenante à la chambre de son Eminence. La transition fut naturelle. Elle fut divine. Là, enfin, dans l'alcôve dorée de son allié, Blatte connut l'extase. Elle était pratiquement dans les bras de Dieu, enfin presque. Elle se sentait sa fille bienaimée caressée par l'un de Ses serveurs éminents. Le membre et le goupillon... Même dans ses plus folles nuits solitaires seulement éclairées par des scènes osées qui étaient projetées en veux-tu en voilà sur son écran, Blatte n'avait jamais espéré ressentir un plaisir physique aussi démesuré. Le goût du péché, du dépêché dans un lit, de ses seins entourés de bras saints ? Elle hurla son plaisir à Son Eminence. Il hurla son désir. En fait la perspective d'une accession proche au pouvoir, quitte à le partager avec Son Eminence, dans un premier temps, venait ajouter des tonnes de degrés de plaisir aux ébats religieux des deux nouveaux amants dans un pieu pieu.

Quelques heures plus tard, épuisés mais heureux comme dans une chanson populaire, Blatte écouta la proposition politique de Son Eminence amante. Au plaisir physique qu'elle venait d'éprouver il confirmait ce qu'elle avait pressenti dans ses bras, il ajouterait le plaisir du pouvoir qu'eux seuls partageraient. La messe fut dite quelques minutes après l'accord parfait en si sans bémols des deux amants endiablés l'un à l'autre. La Pouliche pouvait bien essayer d'extorquer un petit papier au Directeur, ce dernier ne détenait pas le vrai pouvoir. Le vrai pouvoir, le légitime, le légal, Blatte allait l'obtenir en faisant campagne, elle le tiendrait du peuple à ses genoux, à qui elle octroierait un peu de pain, de la brioche le dimanche et des jeux de plus en plus érotiques sur écrans géants. En attendant, c'est elle qui était à genoux aux pieds de Son Eminence. Mais, curieusement elle aimait cette position, hystériquement ?

XXXII

Blatte s'organise, plans sur la comète

L'après-dîner fut le moment choisi par Blatte pour faire part à Evariste du programme commun qu'elle avait mis au point pour atteindre son téléobjectif surféminin. Elle avait suivi en tous points les recommandations de Son Eminence. Elle décrirait par ailleurs à Evariste la nouvelle organisation qu'elle avait imaginée pour leur ménage. Une organisation structurée était en effet désormais indispensable sous peine d'échouer. Elle alla dénicher un cahier quadrillé mis au secret dans sa chambre. Elle l'ouvrit et lut ses écrits encore tous chauds de l'après-midi, écrits à l'heure du thé Oolong : à grands traits, chaque soir, après le même dîner fruitier, à l'heure tranquille où les lions de *La Légende* vont boire, elle et lui auraient un meeting, à l'américaine. Elle ferait le point sur sa propre avancée professionnelle. Elle lui donnerait ses instructions pour le lendemain et les mois suivants afin qu'il l'aidât à faire son chemin au sein de *La Caisse*. Blatte annonça ce soir-là à Evariste qu'à l'occasion de son incorporation, elle avait décidé d'accoler à son petit nom, un second prénom, *Immaculée*. Cela lui donnerait du cachet. Blatte-*Immaculée* était donc le nom de baptême qu'elle avait choisi depuis que les desseins de Dieu envers son couple basé sur l'abstinence lui étaient apparus dans un songe et un peu partout grâce à des signes cachés pour initiés entre Dieu et Elle. (En réalité l'adjonction d'un second prénom lui avait été suggérée par Son Eminence.) Puis chacun vaqua à ses occupations ordinaires. Evariste lut le journal à haute voix, ce qui n'est guère conseillé aux poètes et Blatte regarda un film de la série des Maigret, « Maigret amoureux ». Lui dans le salon, elle, dans sa chambre.

Désormais, une sorte de nouveau modus vivendi allait s'installer dans son couple. Blatte y veillerait. Moins d'aigreur, des rapports, sinon cordiaux, tout au moins professionnels. Là encore on note l'influence et les conseils pleins de sagesse de la nouvelle éminence grise épiscopale de Blatte.

Elle se sentait de plus en plus le leader maximal dans ce qui restait de son couple ancien déshumanisé, fidèle à sa démarche castratrice, ou, pour ajouter une note optimiste, au sein de son nouveau couple. La langue anglaise n'étant pas du tout son fort, - à part le mot *meeting* qu'elle affectionnait tout particulièrement -, elle prononçait « laideur », pour « leader », ce qui tout compte fait lui allait comme un gant, ce gant vers lequel plus d'un amant virtuel auto promis par Blatte refuserait de voler.

Dans son programme, Blatte projetait donc de nombreux voyages. Pour s'aguerrir, une visite à la baie des cochons lui semblait devoir être son premier déplacement international officiel, pour représenter *La Caisse* à l'étranger. « Les voyages forment les néophytes » pensait Blatte. Ils seraient donc d'une utilité essentielle ne serait-ce que pour apprendre à conduire sa vie nouvelle. Dans cette optique elle avait pour la nième fois décidé de passer son permis poids lourds, elle fumerait le cigare de façon ostentatoire, elle se voyait déjà, relevant fièrement la poitrine à Cuba. Derechef, après son prénom, elle envisageait d'amender son nom et de le prolonger en *Greffiez-Incrivez-Aigris-Maigret*. Son surnom politique serait GIAM. Elle rêvait d'un nouveau baptême, se répétait avec constance : « je m'appelle désormais *Blatte-Immaculée Greffiez-Incrivez-Aigris-Maigret* » A l'instar de son époux amoureux de ses deux lumières du jour, *C'est la faute à Rousseau* et *Encyclopédie*, rescapées du déluge d'eau bénite, elle organiserait une fête. Une fête sans le moindre incident. Ce jour-là, elle porterait une aigrette et une maigrette (*). L'occasion en était rêvée elle aussi. En fait, devant son poste de télévision, elle s'était égarée à Cuba, dans une sorte de rêverie solitaire à la « *je t'envoie promener le mari et la société* » parce que le présent épisode l'ennuyait quelque peu. Maigret, oui, mais Maigret amoureux... C'était d'un commun... Elle finit par s'endormir devant l'écran allumé.

Assommée par la canette de bière qu'elle s'était autorisée pour fêter seule ses ambitions et ses idées de grandeur, elle fredonnait avec peine :
 ♪♪♪ Toi Paris, tu m'as pris dans tes bras... ♪♪♪

(*) Pour ceux des lecteurs qui n'auraient pas accès au *Dictionnaire de la langue fourchue*, dictionnaire introuvable comme la chambre affublée de la même épithète, en l'occurrence la chambre des époux dans notre histoire, la *maigrelette* est une ancienne ceinture de chasteté que les femmes portaient au Moyen Âge. Elle faisait double emploi, comme le faisaient parfois les postes de l'Administration : elle facilitait une ligne de conduite saine en mettant une entrave aux désirs coupables de Monsieur ou Madame en période imposée de jeun intime ; elle permettait enfin aux dames qui s'y enfermaient de conserver leur taille de guêpe, la ligne Maginot de leur imagination. « *Ils ne passeront pas* ® » était la principale marque de lingerie esthétique et pudique offrant des maigrelettes dans son catalogue.

XXXIII

La nouvelle vie revue et pas corrigée d'Evariste

De son côté, dans le salon, la pièce la plus étriquée de l'appartement, Evariste s'était accoutumé à son canapé froid, à côté du petit four jamais allumé, et du petit buffet où les coupes à champagne centaines héritées d'une jolie grand-mère restaient désespérément enfermées. Il s'était habitué à ce lit sans personne dedans. « *Dans mon salon comme esseulé ...* », se récitait-il pour réchauffer son cœur blessé, un poème adapté d'une première version intitulée « *dans ma chambre comme esseulé* », sonnet qu'il avait écrit adolescent pour exorciser ses idées poreuses et pleureuses d'éternel assoiffé de l'Autre. A l'époque il avait une chambre, aujourd'hui il vivait dans un salon.

Tout à coup se produisit en lui, au plus profond de ce qui restait de son

être, comme une révolte, les prémices d'une révolution certaine, à paraître aux *Editions Vive La Vie* ou à découvrir sur un blog secret www.Livredeprofil.com/Je-veux-vivre/un-grand-amour.html. Evariste se souvint qu'enfant sa mère le surnommait la bouillote. Il décida illico qu'il n'avait plus froid. Il éteignit le radiateur à chaleur étouffante à peine toléré par Blatte l'économe pendant ses nuits les plus rudes. Il quitta son pyjama et tenta de dormir nu comme un vers de terre amoureux d'une étoile de mer échappée de ses poésies.

Avant d'épouser Blatte-Immaculée, ainsi soit-il il dormait, ouvrant par moments un œil à moitié sous ses draps à liserer *Carnaval de Venise*. Parfois il ouvrait les deux yeux. Mais Blatte, le soir même de leurs noces, dans la chambre nuptiale de cet hôtel une étoile, scandalisée par la nudité biblique d'Evariste posa son ultimatum, le premier d'une longue série: « pas de java sans pyjama et surtout pas avant la prière du soir ! » C'était là tout un symbole prémonitoire de leur vie conjugale 'avenir' qu'Evariste, dépité, triste, traduisit par une série de signes qu'il grava sur le plâtre gris sombre du mur où était représentée la muraille de Chine, à une longueur de bras de la ruelle qu'il eut toute la nuit pour unique compagne. Voici, reproduits à l'identique, les symboles désespérés inscrits par Evariste de sa propre main, déjà sainte veuve et qui n'avait rien d'autre à faire ce soir-là, comprenez qui pourra :

♀ † • ± < = > □ ∩ ∪ † ‡ ✿ ✻ † ♥ ♥ ♥ † ? (*) (*=*)

(*) Ces symboles sont encore gravés dans la pierre de la chambre dans cet hôtel une étoile qui vit passer depuis des milliers d'amoureux. Le patron de l'établissement appelle cette chambre qui porte le numéro 69, - allez savoir pourquoi -, « *La chambre des époux* ». Certains critiques d'art amoureux ont voulu voir dans cette appellation tout un trompe-l'œil. Aujourd'hui la chambre est encore louable et louée moyennant un petit supplément justifié par l'adjonction au pied du lit d'un poste de télévision pour les nouveaux mariés insomniaques. On peut obtenir

l'adresse et les coordonnées de l'hôtel sur simple demande auprès de l'office de tourisme de la région Les Côtes d'Adam. On peut aussi régler le supplément de la chambre avec des tickets restaurant.

(*=*) D'après un fin exégète des symboles, tous ces signes accolés l'un à l'autre seraient l'expression secrète d'un sentiment fort d'Evariste parfaitement traduit par le vers de Baudelaire « Tu mettrais l'univers entier dans ta ruelle, Femme impure ! »

Mais revenons maintenant à Evariste dans son salon étriqué sur son canapé allongé, prescription aide. Une fois le pyjama ôté une sensation de puissance se fit en lui. A la chaleur étouffante succédèrent des désirs oppressants ♠☺, 🎵 des montagnes, des forêts, et même des îles aux trésors, semble-t-il... ♀ 🎵. Quoique seul, pendant quelques nanosecondes il se sentit revivre. Il devint l'homme à la moto. Il prit dans le placard de son imagination un blouson de cuir noir, des bottes de sept lieues et s'envola vers un autre amour perçu déçu, vers Yvonne, son hirondelle qui aurait pu faire son printemps, sa chanteuse aimée préférée retrouvée sur iTunes dans la série « *Les succès d'avant-guerre lasse* ». Cette auto mise à nue soudaine d'Evariste ne sema aucune terreur dans sa raison. Sa libido sembla se calmer. Au petit matin, il fallut déchanter. Il dut se résoudre à prendre une douche froide lorsque Blatte le découvrit ainsi sans pyjama. Elle lança à son mari un nième ultimatum: « rhabille-toi immédiatement ou quitte notre foyer de discorde immédiatement ! ». Le rêve d'Evariste s'arrêta net. Il se revit dans la chambre 69 du petit hôtel nuptial. Un autre rêve venait de se briser. La vie avenir-es-tu-là ? d'Evariste resterait désespérément semblable à sa vie précédente. Seule Blatte-Immaculée avait l'énergie requise pour changer d'existence.

XXXIV

Chirurgie esthétique

Se laisser tenter par la chirurgie esthétique ? Plusieurs raisons militaient en ce sens depuis la récente entrée de Blatte à *La Caisse* et, dans la foulée, au Comité des Sages. Son avenir politique l'exigeait. Son désir de surprendre Son Eminence aussi.

C'est ainsi que Blatte avait pris rendez-vous chez le meilleur chirurgien hystérique de la ville. Une amie devenue partiellement infirme à la suite d'une intervention malheureuse dudit chirurgien le lui avait chaleureusement recommandé. Non pas qu'elle se félicitât des résultats désastreux de l'opération, en l'occurrence une soustraction, mais son chirurgien était tellement séduisant, ses cheveux étaient si beaux, qu'elle lui avait pardonné son calcul et ses coups de scalpels ratés. D'autres protagonistes, dans leur cercle, prétendaient que c'était le côté masochiste de l'amie de Blatte qui avait prédominé. C'était là s'en sortir par une ellipse. Le chirurgien avait d'ailleurs promis de recommencer tout et de parachever son œuvre après la campagne politique qui l'occupait et le préoccupait beaucoup à l'époque. L'amie esquinquée voterait pour lui lors des prochaines élections locales.

Le CROCHU (Cercle Rapproché de l'Ordre des Chirurgiens Hystériques Unifiés) n'était pas à proprement parler, une association de thérapeutes. Il ne devait pas être confondu avec l'OMBH (l'Ordre des Médecins Bien-faiteurs de l'Humanité.) Cette organisation en partie secrète proposait seulement de corriger « les erreurs » de la nature (sic), quitte, dans les cas les plus graves, à carrément les supprimer dans leur totalité. Blatte-Immaculée n'en avait cure. Elle souhaitait un bilan hystérique complet. Arrivée à la clinique, un ancien établissement vétérinaire reconverti pour traiter les êtres humains, elle fut accueillie avec empressement. Elle fut immédiatement conduite au salon où un thé *Comte Gris* lui fut servi.

C'est là qu'elle fut invitée à consulter les menus hystériques. Il y en avait neuf pour l'heure. Mais le CROCHU souhaitait donner un coup de pouce au chiffre d'affaires. Un nouveau menu, le dixième, venait donc d'être élaboré et mis en place. Il lui fut proposé en priorité. C'était une carte moderne, en partie musicale, du type « nouvelle cuisine, diététiquement vôtre » :

Les dents de loup

Les yeux plus grands que le ventre

Les ventricules bruyants, droits et gauches

Les pelures d'orange amère

Les grands pieds à la Berthe

Les mains crochues

Les pieds fourchus

Le nez de Cléopâtre

Les cils à l'argile

♪ J'ai la rate qui se dilate, j'ai le foie qu'est pas droit ♪

Blatte sélectionna l'un des titres ci-dessus pour son repas du soir. Il lui serait servi dans sa chambre où rien ne manquait. En complément du poste de télévision grand écran cinq pieds six pouces, collé au mur qui faisait face au lit, un ordinateur était à la disposition de Blatte avec un moniteur virtuel pour la guider tout au long de son séjour. Une infirmière fit quelques prises de sang pendant que Blatte faisait des prises de son sur son ordinateur. Une prise de bec entre les deux femmes était à craindre tant Blatte avait mis un temps fou à choisir la prise USB qui lui convînt. Elle n'eut pas lieu.

Pour financer son séjour à la clinique Blatte avait contracté un emprunt auprès de sa banque mais elle comptait bien se faire rembourser ses dépenses de santé par le système social ou peut-être directement par *La Caisse* une fois qu'elle se serait bien intégrée et mise au fait des modes de fonctionnements internes.

La demande de bilan lancée la veille sur l'ordinateur central de la clinique avait été dûment retournée et remplie. Le docteur en chef était formel : le degré d'hystérie de Blatte était l'un des plus élevés jamais enregistrés par l'établissement. En complément de ces qualités hystériques indéniables, mis au courant par son collègue, le chirurgien en chef, celui qui avait légèrement endommagé son amie, proposait divers corrections techniques de la physiologie de Blatte. En dehors du remodelage classique de la poitrine, d'un lifting léger du visage et d'une épilation totale, une opération spécifique était envisagée pour modifier la voix de Blatte, afin, dit le chirurgien, qu'elle obtînt justement le plus grand nombre de voix lors de sa campagne... Blatte fut d'abord enchantée, mais dès après le charme issu de la perspective alléchante de devenir une autre femme aux yeux des autres, c'est-à-dire enfin elle-même, elle se reprit et se demanda, inquiète, très inquiète, comment le chirurgien avait eu vent de ses projets. Elle demanda à le voir immédiatement. On lui répondit qu'il était en train d'achever avec entrain une refonte complète du corps fatigué d'une ex Vénus. Le programme s'appelait «Étoile des Neiges Eternelles». Il pouvait d'ailleurs intéresser Madame, tenta de glisser l'infirmière. Blatte trancha net. Elle devait voir le chirurgien en chef en tête-à-tête le soir même. L'infirmière apeurée devant les yeux exorbités de la patiente impatiente confirma tout ce que voulait Blatte-Immaculée. Sa conception de la psychologie était simple et efficace, « la cliente a toujours raison ».

Le soir venu, le chirurgien fit son apparition. Il était seul, il était beau dans sa blouse verte. La question de Blatte ne sembla aucunement l'embarrasser. Il déclara que le programme de son ordinateur central avait déterminé que les traits de caractères réunis de Madame Blatte-Immaculée Greffiez-Inscrivez-Aigris-Maigret en faisaient une candidate toute désignée pour les plus hautes fonctions politiques, et ce, à un niveau universel, défiant toute concurrence.

A ces mots, Blatte lâcha le morceau de fromage qu'elle tenait dans son bec d'oiseau, de proie désormais. Dire qu'elle ne se sentait plus de joie serait non seulement minimiser le sentiment subit qui envahit l'esprit de Blatte non plus immaculée mais toute rouge tout à coup, ce serait réduire brutalement le plaisir que tout son corps ressentit mais ce serait aussi plagier La Fontaine. Blatte se vit déjà décerner des oscars aux thuriféraires qui auraient facilité son accès au pouvoir absolu. Elle faillit embrasser le chirurgien non embarrassé.

Quelques jours plus tard Blatte quitta la clinique, rajeunie, épilée de haut en bas. Elle se promettait bien de revenir tester le programme « Etoile des Neiges Eternelles » et promit au chirurgien en chantonnant du Brassens d'aller pour lui à la chasse aux papillons, bien sûr des milliers de fois et même davantage. Elle voulait dire par là, le lecteur, la lectrice l'auront compris, de recommander son établissement pour un prompt rétablissement des fonctions perturbées de la plupart de ses amies et futures collègues de travail.

XXXV

Blatte devient supporteur

Son Eminence avait fait rédiger par son homme de main de vilain un programme d'actions terrain pour Blatte. On ne mène pas campagne depuis un bureau seulement. Il faut mouiller ses chemises : sa chemise de nuit, son corsage de jour entrouvert, gérer des dossiers perdus dans des chemises, chemiser un parfum ...

Douée naturellement pour la politique et guidée par plusieurs mains de vilains, de main de maître et de main d'amant goulu, Blatte avait donc pris très rapidement la température de la couche superficielle et de la couche profonde de son évêque bien fêteur. Elle avait noté son degré de fièvre amoureuse. Dans la foulée, elle avait pris ses marques

par rapport à *La Caisse*, jaugé chacun de ses collègues, puis elle avait pris la hauteur nécessaire à sa prise de contrôle progressive des esprits et du pouvoir tant convoité. Aidée par l'esprit saint et la main agile, habile de Lysandre, elle réglerait leurs comptes aux empêcheurs d'aller tout droit, elle les laisserait tourner en rond et franchirait tous les obstacles. Et la fameuse Pouliche allait buter sur la rangée de haies que Blatte allait faire pousser sur son chemin.

La partie visible de ses actions, la partie émergée de l'iceberg allait se dérouler à l'extérieur de *La Caisse*, selon les conseils et les instructions de son mentor religieux. Relations Publiques bien ordonnées commencent par soi-même !

Sa relation inespérée avec Alexandre avait éveillé en elle, elle se l'avouait désormais avec volupté, un désir sexuel quasi permanent. Elle maintiendrait cependant sa position ferme vis à vis d'Evariste. Avec lui, point de concupiscence, une femme honnête n'a pas de plaisir. Mais avec d'autres, des inconnus par exemple, elle s'en donnerait à corps joie tout en essayant, à chaque relation, de tirer le meilleur parti matériel et politique. Dès la nuit qui suivit sa première relation intime avec Son Eminence, Blatte fit un rêve érotique, le même, encore et toujours celui du footballeur... Ce rêve la guiderait en permanence. Il allait lui insuffler l'énergie prédatrice dont elle avait besoin pour atteindre son objectif sacré. Son Eminence lui avait suggéré de s'afficher avec un représentant de la gente sportive. Plutôt un footballeur vu le nombre de contacts dont bénéficiaient les protagonistes de cette industrie. Cela la projetterait en haut de l'affiche à une vitesse supersonique.

Donc, onirisme érotique profond: son footballeur nu lui apparut à nouveau. Elle ne pouvait mettre un nom sur le visage du bel homme au ballon rond. Et, en conséquence, contrairement à son chirurgien

qui ne l'était jamais, Blatte fut embarrassée. Elle trouvait que tous les joueurs de football étaient beaux. Lequel choisir ? Elle ne comprenait pas toujours ce qu'ils disaient, elle attribuait ce manque de communication au jargon footballistique réservé aux adeptes de la balle-qui-fait-faux-bond. Mais Dieu que l'image du footballeur l'excitait. Elle exigea donc qu'Evariste fit pour elle l'acquisition d'un nouveau poste de télévision, un écran encore plus grand, un écran encore plus géant, remboursé par la Sécurité Sociale en cas de victoire de la sélection locale lors d'une prochaine coupe arrosée du quartier. Evariste, toujours prêt à satisfaire le moindre désir de sa Blattounette, fit cependant valoir que l'équipe locale n'était même pas qualifiée pour la moindre épreuve mythique. Blatte, de moins en moins immaculée après son escapade religieuse, grâce à sa nouvelle liaison subtilement dangereuse et à ses futures aventures, Blatte, de plus en plus rouge de désir après son rêve érotique, sorte de confirmation en communion, Blatte n'en avait cure. Elle voulut donc qu'Evariste lui procurât des livres sur ce sport passionnant qui se pratiquait à vingt-deux ou vingt-trois joueurs, elle ne se souvenait plus très bien. Elle adorait l'histoire, insista-t-elle. Sa soif de découvrir des héros modernes ne s'arrêta pas là. Elle se mit dans la tête de devenir supporter de l'équipe de son quartier Le Paris-Sans-Victoire lequel venait d'humilier 1 à 0 après deux prolongations et deux séances de tirs au but, son concurrent de toujours *Le Paris-sans-Brio*. (Pour les amateurs du ballon rond, la plupart des tirs au but étaient passés au-dessus de la barre transversale ou à côté des montants de la cage des gardiens.) L'unique but de cette rencontre de 180mn environ avait été accordé « arbitrairement » par l'arbitre au *Paris Sans-Victoire* après tirage de maillot, insultes de très haut niveau et tirage de ballon à pile ou face. Mais, enfin, La Fédération Locale avait entériné ce résultat historique sous les applaudissements et les cris frénétiques des supporters à la tête desquels Blatte s'était tout naturellement portée lors de l'inauguration d'une statue hystérique à l'effigie du plus beau joueur du club, lequel n'avait rien fait lors de ce match mais

avait refusé de se mettre en grève. Il avait d'ailleurs été le seul joueur avec l'arbitre sur le terrain – les arbitres de touche s'étaient joint au mouvement dans un élan de solidarité. Au comble de la joie lors de la cérémonie, et devant tous les joueurs repentants, Blatte avait dégrafé son corsage et exhibé nue sa poitrine amaigrie par les sacrifices qu'elle avait consenti au club mais encore imposante après les retouches chirurgicales récentes. On eût dit cette femme peinte portant un drapeau bleu blanc rouge sur une barricade.

Blatte était en effet devenue premier donateur du club. Elle avait même exigé et obtenu du Comité des Sages de *La Caisse* que *La Caisse* subventionnât son club, monument hystérique exemplaire. La photographie de cette quasi vestale qui plus est quasi nue avait été publiée sur internet par un témoin de la scène peu scrupuleux et vénal. Flattée, Blatte s'était tout de même aperçue du peu d'attrait que présentaient pour un artiste ses seins nus à remodelage temporaire. Au cas où le président du club lui proposerait de faire exécuter une seconde statue d'elle, et de la placer aux côtés de son héros, il faudrait à l'artiste soit une bonne dose d'imagination érotique, voire un solide fantasme, soit un autre modèle. Blatte eut une meilleure idée. Elle subirait une seconde opération esthétique de la poitrine, voire elle avancerait la date de l'intervention «Etoile des Neiges Eternelles» qui, elle s'était renseignée, pouvait vous transformer une truie rose, presque blanche, en une belle gazelle brune ou inversement. Rien ne l'arrêterait dans sa quête désespérée de son futur monument hystérique, élément essentiel de sa conquête du pouvoir absolu.

Le lendemain, à peine remise de ses émotions, dans sa chambre où Evariste n'avait plus mis les pieds, même lorsqu'il avait supplié celle qui restait son épousee *un jour où il aurait mieux fait d'aller au travail* – je rapporte ici les propres mots de Blatte, elle afficha un poster de son nouveau héros

personnel nu comme un vers de terre amoureux de l'étoile des neiges bientôt éternelle, Blatte derechef immaculée, au côté d'un autre sportif, un homme, un vrai, un tatoué, comme elle aimait à se le répéter. Entre nous, c'est fou ce qu'il peut y avoir de vers de terre amoureux d'une étoile. Comment s'y prendre quand on est en bas et qu'on aime le très haut ? Blatte se promet de se donner à lui, pas au vers de terre, mais au footballeur dès qu'il marquerait un but. Si le joueur trouvait sa poitrine trop maigre elle avait préparé une parade digne d'un paon femelle : elle rétorquerait au joueur gourmand qu'elle s'était volontairement contentée de sa poitrine présente pour justement ne pas ressembler à cette femme qu'un peintre avait fait monter sur une barricade avec un drapeau bleu blanc rouge, tableau qui, la lectrice le comprend a eu une influence certaine sur l'imagination de l'auteur dans sa bulle, qui y fait présentement une seconde allusion. Par compensation, la parade du paon femelle offrait aux yeux du convoité une danse du train de vie arrière très colorée. Ces dons répétés de son corps, bientôt à un homme musclé, déjà fait, rapportons-le maintenant, à son chirurgien rémouleur favori, puis, on le sait, à Son Eminence, étaient désormais nécessaires à son déséquilibre sexuel. Elle comptait bien d'ailleurs, maintenir en permanence, pour les raisons stratégiques exposées ci-dessus ce déséquilibre excitant. Mais aussi, ces dons, bien exploités en communication discrète ou publique, seraient un atout sans conteste auprès de la presse people. Une femme politique, ultra moderne, - l'adverbe *ultra* est ici important -, se devait de laisser courir la rumeur, voire la calomnie sur sa vie privée, privée de sexe conjugal ou pas. Il était de bon aloi de jouer sur son image, une ambigüité de plus ne pouvait nuire. Et puis, Blatte immaculée ou pas, égratignée ou quelque peu forcée par un forçat du sexe évadé se devait de défendre la cause féministe. Il ne fallait pas laisser aux hommes le privilège de l'adultère ou de l'escapade.

XXXVI**Blatte et le secours catholique de la Presse**

Blatte n'était pas née de la dernière pluie ni de la dernière avalanche. Il lui fallut pourtant un certain nombre de mois de travail acharné au sein du Comité des Sages, mais sans émoi apparent ou particulier, avant de comprendre qu'il lui manquait un, voire deux éléments essentiels dans son plan si elle voulait vraiment atteindre son objectif chéri plus que son mari mari: l'hystérie parfaite garante de l'accession au pouvoir suprême. L'un de ces deux éléments était la Presse. L'autre? Alors que la cloche du dîner préparé ce soir-là par Evariste venait de résonner, elle se mit à réviser les leçons de Son Eminence comme suit :

Leçon 1 : « Il ne suffisait pas », s'entendit-elle dire presque tout haut, « de faire un-jour-viendrait-tu-peux-me-croire, la conquête d'un beau sportif, - aimer ne veut rien dire, pas même un bel homme ou un bel-lâtre -, il fallait que tout fût révélé publiquement sur elle, le vrai et le faux, sur ses amants et sur le reste»

(Bien sûr Son Eminence l'instigateur était exclu par les intéressés eux-mêmes de ce raisonnement et de cette exposition recherchée. Le couple secret « Son Eminence et Blatte » n'était pas concerné.)

Leçon 2 : « Il ne suffisait pas qu'elle fût nue ou presque, en statue de commandeur ou de sel, dans la salle des épris de boisson d'un club local de football, dite salle des supporters égosillés, il fallait qu'elle fût montrée nue, au propre nettoyé, et au figuré sale, et ce, au plus grand nombre. »

(Elle aimait cette expression, « au plus grand nombre », celui que nul n'avait atteint à ce jour.)

Parfois l'élève s'élève et veut dépasser le maître ou parvenir à l'égaliser : Blatte voulut tout d'abord suivre la voie intellectuelle et s'inscrire à l'Université Megalopolis où elle pourrait assister à un cours sur la loi du plus grand nombre (à ne pas confondre avec la loi des grands nombres ou la loi de la plus forte.) Elle y assisterait assidûment à défaut de pouvoir y suivre ce qui s'y dirait. Une présence silencieuse peut en imposer et peut même faire croire à un haut degré d'intelligence. Lorsque l'on ne comprend pas le cours ou le cours des choses, il convient de faire accroire tout le contraire. Ce fut presque une déclamation solitaire qu'elle n'épargna cependant pas à son vers-de-terre-amoureux-d'une-étoile-bientôt-des-neiges-éternelles, le beau footballeur dont elle avait affiché le torse dénudé portant maillot bas, dans sa chambre à coucher. Mais cette voie-là serait longue. Elle n'aurait pas le temps. Consulté, Saint-Michel Le Fugain lui déconseilla une telle approche. Elle aurait à faire face depuis sa loge, comme le roi David à tout un petit monde beaucoup plus coriace qu'une armée de ministres.

Alors elle pensa s'exhiber ou mieux se faire exhiber dans des lieux publics, - une place carrée où elle serait une louve, un parc zoologique où elle serait prisonnière et s'attacherait à mordre, avec des mots acides les badauds du dimanche. Mais cela restait du domaine local. Comment se faire élire la plus grande hystérique pour aller danser au niveau national ? Coller des affiches, des posters d'elle odorants, adorant ses héros ? Avant d'attaquer résolument l'international voire les espaces sidéraux ?

Soudain, ce fut la révélation... Eh ! Oui, elle avait pressenti le rôle de la Presse, elle voulait conquérir les espaces, mais elle avait fait abstraction de la composante *temps*. Non seulement il ne fallait plus attendre, ne plus perdre du temps, mais, comment n'y avait-elle pas pensé plus tôt, l'hystérie serait complète, parfaite, si l'on échappait au temps, précisément, celui qui s'en va, dans les chansons ou n'importe où... L'espace-

temps, plutôt que les espaces infinis... De quoi sidérer tutti quanti à *La Caisse* mais aussi *Urbi et Orbi*. Un exemple: avec l'aide des visiteurs du soir que Son Eminence saurait bien envoyer en soutien elle prétendrait sortir tout droit du Moyen Âge, avoir entendu des voix qui l'invitaient, qui la sommaient de remplir la mission que le Seigneur, dans Sa grandeur et Son amour infini pour l'Humanité avait décidé de lui confier : la sortie du désert, l'arrivée, enfin, dans le Saint Espace. Son Eminence soufflerait à Sa Sainteté Le Pape les mots qu'il faudrait prononcer sue le balcon de Saint-Pierre face à la foule assemblée des *espérants* désespérés.

La Presse, même pas à scandales, s'emparerait dès tout de suite de la supercherie, beaucoup plus élaborée que celle de la femme sans tête (Blatte, elle, avait toute sa tête). Et si cette même Presse s'occupait bien de son cas particulier, sa notoriété non assistée dépasserait les limites de la mauvaise séance au cinéma. Son Eminence allait activer son réseau ! Justement, Alexandre l'appelait, il venait aux nouvelles. Impressionné il confirma tout ce qu'elle voulut. Blatte sentit son ascendant sur Son Eminence grandir.

Inlassable, Blatte poursuivait encore et toujours son raisonnement : ses études en psychiatrie l'avaient bien servie, elles avaient bien desservi son pauvre Evariste de mari, mais jamais elles ne lui permettraient d'atteindre l'hystérie chérie sans le concours de la Presse... Seule cette déesse, si elle devenait son alliée et elle le deviendrait, la propulserait au sommet. Puis, son alliée la dévorerait et ne laisserait rien de tout ce feu dont elle brûlait, de ce qui avait été une personnalité, discutée certes, mais une personnalité. Elle se rappela les mots célèbres que Balzac avait fait prononcer à l'un de ses personnages *héros centrique* : « Tu seras journaliste, lui criait sa conscience, comme la sorcière criait à Macbeth, tu seras roi ... ». Elle serait tout

à la fois sorcière et reine, la première, femme démiurge, soufflant à la seconde, la dame, qu'elle devait jouer le rôle pour lequel Satan l'avait fait naître: elle irait jusqu'à se convertir au journalisme si cela s'avérait indispensable... Aussi refusa-t-elle le dîner qu'Evariste lui présentait avec espoir et, prenant un air courroucé, elle se réfugia dans sa chambre. Sur son lit, à peine défait, elle s'allongea un petit moment et médita à nouveau sur son hystérie. Quel rôle jouerait-elle, elle, Blatte, bientôt, face à la presse ! Lysandre allait la conseiller pour les détails. Elle l'appela à son tour. Il lui suggéra de le rejoindre étant donné l'importance du sujet. Evariste dut acquiescer ou plutôt avaler un bobard de plus en même temps qu'un sandwich qu'il se confectionna par dépit à partir du repas chaud depuis longtemps refroidi en même temps que la joie qui lui était née tout d'abord. Vers une heure du matin, le chauffeur de Son Eminence emportait Blatte vers Pont-L'Évêque pour débattre avec l'épiscopat de la Presse et s'ébattre avec Lysandre dans du jour de Venise.

Sur la couche épiscopale, Alexandre, leurs désirs assouvis, la guida à nouveau vers des satisfactions bien plus élevées, bien plus nobles ? Celles de la marche en avant vers le pouvoir. Il conclut ainsi sa réflexion :

« Les journalistes : cela ne sera pas difficile de leur faire écrire tout et n'importe quoi, tout et son contraire. On élargira le thème de la liberté de la femme, de ses rapports de tous ordres à l'homme, son partenaire obligé et pourquoi pas bienaimé, la description de ton hystérie ne connaîtra plus de limites... Tu seras celle qui aura dompté le temps et ses ravages sur la beauté. Tu as rudement bien fait d'user de la chirurgie esthétique ... C'est un très bon investissement ... Je vais te le faire rembourser sur ma cassette. »

Blatte ne se sentit plus de plaisir, elle lâcha le morceau de fromage qu'elle s'appêtait à engloutir, Son Eminence s'en saisit, l'engloutit à sa place et continua le rêve promis en ces termes :

« Tu seras tous les jours invitée sur la Toile où ton portrait sera refait en permanence. Tu vendras des millions d'exemplaires de ton premier livre « *Hystérie, hystérie, c'est pour toi que je lutte* ». Puis tu publieras un deuxième tome, un livre audio, que tu enregistreras, soit de ta voix suave, soit avec une voix enlaidie d'accents aigus, plus à même de transcrire ton hystérie moteur d'évolution. »

Blatte se pâma. Elle avait déjà arrêté le titre de ce deuxième ouvrage audio : « *Hystérie, hystérie, c'est toi qui nous fait tous avancer* ». Elle ne tournait pas en rond pour rien.

XXXVII

Blatte et son écran

Pour assembler ses idées neuves Blatte regarda son poste de télévision. Son écran, qu'elle n'éteignait pratiquement pas, occupait une place de plus en plus grande, à la fois dans sa vie et dans sa chambre. Depuis qu'elle avait rompu avec *Evariste le ronfleur*, comme elle le désignait parfois, de façon officieuse – bien sûr les voisins, leurs désormais collègues communs de travail ne se doutaient de rien - son petit écran avait grandi dans sa vie au fil des progrès technologiques et des régressions sans limites que la raison inhumaine ignorait superbement. Grâce à son écran à elle, elle venait en effet de découvrir des joies infinies. D'écran solaire socio-protecteur, son grand rectangle, comme elle l'appelait avec une infinie tendresse et envie, était devenu son compagnon de jeu. Elle dut le constater un jour... (Ou était-ce une nuit ?). Il advint que, outre ses multiples fonctions vitales et revitalisantes, peut-être aussi « dévitalisantes », - les experts avaient des avis partagés sur le sujet-, son écran chouchou se convertît en un vrai compagnon de masturbation, d'abord intellectuelle, ma non troppo, et puis, chemin faisant, naturelle, comme les caresses intimes décrites légèrement, un peu plus haut. Sorcière Nature avait repris ses droits, cette nuit-là. Oui, c'était une nuit, une chaude nuit estivale en hiver (grâce à une ultime invention de *La Pomme, la télévision paradoxale* produisait ce

type d'impressions dites inversées, - les personnes âgées disaient « renversantes ».) Quoi qu'il en fût, l'écran de Blatte et ses mains avaient fait un festival. Elle s'était prise la main dans le sac, avait zappé par mégarde sur une chaîne un peu sado, une peu masochiste, il faut bien le reconnaître, mais très sexy et n'avait su ou n'avait pu détacher ses regards du spectacle en technicolor de corps nus en extase, les uns assemblés, les autres à la recherche de l'âme sœur ou du pied frère. A sa décharge, d'adrénaline, Blatte avait d'abord cru à une scène d'hystérie collective, elle voulait seulement enrichir ses connaissances en la matière. Son écran chéri était venu l'éclairer. Il était accouru à son secours, enfin juste après les pages de publicités débitées gracieusement dans une sorte de roman fleuve grand media intitulé : « La pub est morte et la communication aussi » (*)

(*) En échange d'auto concessions de plages artificielles où les paris des maires des grandes villes sur l'avenir des services publics allaient bon arrière-train, depuis quelques temps, le Service Public avait laissé les plages publicitaires aux chaînes privées déchaînées mais câblées. Un câble n'est-il pas une sorte de chaîne ?)

Son écran était donc devenu son compagnon de vie – elle se pacserait avec lui après avoir fait prononcer son divorce, fantasme, velléité qui était redondant chez elle. D'ailleurs, avant que d'oublier, elle demanderait une demi-pension supplémentaire pour son nouvel écran compagnon, au titre que, tel un amant virtuel, il l'avait soutenue pendant ses moments difficiles, son chemin de croix vers l'hystérie triomphante. Si le pacs n'était pas possible, alors elle prononcerait des vœux pieux près de ce même lit où elle avait récemment connu des joies intimes dont elle n'aurait jamais soupçonné l'existence *avant*. Depuis cette nuit-là, *avant* n'existait plus. Grâce à une formule magique qu'elle recherchait activement, elle allait transformer son rectangle chéri en triangle des Bermudes. Les premiers géomètres grecs allaient se retourner dans leurs sépultures allongées, mais peu lui importait...

XXXVIII

Blatte et le bruit

Blatte n'aimait pas le bruit, comprenez, le bruit des autres. Chez Blatte, on pouvait désormais assimiler le bruit à un souffle. « Il s'entend quelquefois plus loin que le rugissement du lion », avait-elle lu, par hasard, il y avait de cela des siècles, dans un livre sur l'érotisme oriental. (Décidément l'auteur est lui aussi redondant avec ses images et proverbes orientés).

A l'époque, Blatte s'était demandée ce qu'une telle expression pouvait bien vouloir dire. Aujourd'hui elle comprenait, elle saisissait l'émoi de son moi. Elle classa le souvenir de cette phrase dans son cahier de proverbes. Puis, à la manière d'un héros tragi-comique, *elle poussa des soupirs*, à un moment, *elle eut même de grands élancements*.

La position de Blatte sur le bruit évolua. Elle entra un jour dans un bar américain... Elle en aima le vacarme. Ce fut une véritable révélation. Il faut dire qu'elle avait repéré dès l'entrée plus d'un beau mâle. Elle en ressortit avec la ferme intention d'apprendre l'anglais des Etats-Unis. Non pas qu'elle ressentît tout à coup un besoin irréfrénable de culture, peu importait la compréhension des mots pourvu qu'elle fût au milieu d'un véritable tintamarre avec, par moments, l'appel de clochettes tinnabulantes.

Blatte se familiarisa donc, grâce à un nième miracle, avec le bruit extrême, cette forme sonore de l'hystérie. C'était un choix éminemment politique. Tous ses sens devaient être mis à contribution. C'était là le prix à payer pour gagner.

XXXIX

Blatte et les copines après

Blatte n'avait aucune amie, j'entends, *de véritable amie*. Si un ami véritable est une douce chose, rien n'était doux dans la vie de Blatte, d'où cette absence persistante. Poursuivant sa révolution cultivée elle décida de se faire au moins des copines, au moins en apparence. Pas des vraies, des fausses, à l'instar des amies, des hystériques, histoire d'ajouter un poil d'hypocrisie à ses recettes délirantes mais surtout, avoir des copines, des amies officielles était un autre élément essentiel à la réussite de son projet. Les amies cautionnent, propagent, entretiennent les mystères par des non-dits, par des sous-entendus. Aussi, depuis quelques temps, Blatte usait-elle à dessein et de manière frénétique, de ce terme un tantinet populaire, *copine*. Venait-elle à croiser par pure chance l'une d'entre elles, elle prenait l'heureuse élue, - l'heureuse pas élue veux-je dire, l'élue c'était elle, Blatte -, dans ses bras, l'embrassait, pouvait aller jusqu'à l'étouffer le temps d'une nanoseconde. Elle se pâmait, vociférait, postillonnait. Certaines lui rendaient la pareille, lui tendait une perche, perdaient, dans la bataille, leur appareil dentaire ou celui de l'audition, d'autres, d'abord flattées, mais décidément trop secouées finissaient par tenter de fuir. Mais ce cas était assez rare. Blatte avait plus d'un tour. Il est vrai que le nombre de « ma chérie » postillonnés par Blatte en quelques secondes était impressionnant. Il pouvait justifier une participation active au jeu de la rencontre aléatoire. Blatte avait besoin qu'on lui remontât le bourrichon lorsqu'elle se jugeait trop accommodante, ou qu'on lui remontât son oreiller lorsqu'elle se trouvait bloquée dans son lit, à la clinique où elle faisait des séjours d'entretien réguliers financés maintenant par *La Caisse*. Elle chantonnait souvent une petite rengaine *Les copines d'abord* qu'elle avait adaptée d'un texte ancien écrit par des hommes pour les hommes. Cette rengaine connaissait un large succès auprès des dites copines qui se retrouvaient régulièrement dans un estaminet du quartier pour prendre un café et pour, soit tenter

de refaire leur couple, soit s'évertuer à détruire celui des autres. C'était à celle qui dirait le plus de vilénies sous couvert d'une fine analyse psychosociologique. Qu'il faisait bon passer de longues après-midi à démoraliser les bonnes copines sous couvert de remonter le moral défaillant de l'une d'entre elles. La réunion s'achevait parfois par un dîner, histoire de poursuivre bon train les commentaires sur la situation jugée précaire d'un couple. Tout ça bien sûr dans un esprit extrêmement constructif.

XL

Blatte et les intellectuels

Les hommes de l'entourage de Blatte, - ils étaient de plus en plus nombreux à se presser autour d'elle, pensait-elle -, n'étaient pas en reste. C'était avec un esprit également très positif que, par exemple, les syndicalistes masculins du voisinage se retrouvaient dans le même estaminet que le club féminin informel « *Les copines d'abord* ». Le club au masculin s'appelait « *Les idées de gauche seulement* ». Dans ce club tous avaient un grand cœur. Ils l'abritaient sous des formules toutes faites que l'on pouvait se procurer pour quelques heureux euros auprès de collègues plus anciens, ou bien, gratuitement, sur internet. Parfois leurs cœurs roses apparaissaient sur des T-shirts blancs. Ces hommes, courageux, engagés, avaient depuis longtemps remplacé le café de ces dames par une boisson mâle, plus noble, un vin rouge, un cépage « *grenade dégoupillée* », un grand cru surclassé à l'appellation pas totalement contrôlée dite « *La Révolution de Palais* ». L'un deux, une forte personnalité assurément, se disait grand expert en vin. Il était fier de sa chevelure soixante-huitarde et portait haut la moustache et sa cravate rouge Révolution. Il avait intégré le Comité des Sages en tant que *personnalité de gauche*, - l'expression était d'un usage courant à l'époque -, et ce, afin que cet organe essentiel fût tout à fait représentatif de l'ensemble des intérêts de la Nation. Sa cooptation avait eu une grande résonance au sein de *La Caisse*. Il avait finalement remplacé l'inconnu

au ticket usagé de Mademoiselle Pouliche. Aucun siège, saint ou pas, ne pouvait rester inoccupé éternellement. Un conclave exceptionnel avait été réuni. On avait fini par se mettre d'accord.

Cet homme avait la tête pleine d'idées révolutionnaires. Il possédait quelques belles bouteilles dans sa cave. Généreux, il les proposait régulièrement en dégustation à ses amis les plus proches. Seuls les voisins n'étaient pas conviés. Il les disait ignares en matière vinicole et, qui pis de la vache était, absolument ignorants en matière de revendications sociales.

L'homme au grand cœur avait régulièrement tenté de faire place nette autour de lui et de ses fidèles absolus. Il avait exclu du syndicat les néo centriques et leurs proches cousins les négo centriques (sortes de négationnistes jusqu'au bout du tunnel ils niaient la personnalité en tant que personne sainte. On les appelait aussi parfois les fins tunnelistes, - était-ce par dérision impure ? – je ne saurais le dire.) Tous ces beaux parleurs se regroupaient maintenant dans un autre club. Ils avaient fait sécession. Au fil des années d'autres clubs d'exclus avaient surgi à qui mieux mieux, en veux-tu en voilà comme des radios ou des électrons libres.

Ce qui devait arriver arriva. Blatte tomba amoureuse de cet intellectuel. Elle en oublia son footballeur qui d'ailleurs n'avait toujours pas marqué le moindre petit but au cours des deux cent vingt dernières rencontres auxquelles il avait participé. Pour séduire son homme de cœur elle décida de se procurer *Le Capital* de Karl Marx. Elle se rendit à la *Librairie de la Fac* au 1818 ou 1867, rue de L'Antagonisme Séculaire. Erreur volontaire ou pas, le vendeur lui remit *Le Capital* de Groucho Marx. Elle n'y prit garde.

Elle lut l'ouvrage et s'amusa beaucoup. Elle trouva même que le marxisme-léninisme était facile à comprendre et que son auteur, beaucoup critiqué à une certaine époque, ne manquait pas d'humour. Invitée à prendre un café au *Bar des Amis* par son intellectuel préféré du moment, le leader syndicaliste, elle était impatiente de faire étalage de sa nouvelle culture politique. Elle frissonnait à l'idée d'abandonner l'Evariste triste pour un Guévariste vaguement guitariste ou violoniste, elle ne se souvenait plus très bien ... Elle savait seulement que pour faire du vent il avait plus d'une corde à l'un de ces instruments de musique.

A force de frissonner d'amour naissant elle prit froid, toussa, ne mit pas sa main devant sa bouche et compromit dès le départ ses chances de liaison avec l'objet de son désir intellectuel sexuel. Grand seigneur l'objet tint à lui laisser jouer le deuxième set. Là, sa confusion des genres, due uniquement à sa méprise, ou à celle du vendeur peu précautionneux de la librairie allait lui valoir sous peu l'incompréhension de son intellectuel.

Voici, rapporté sous cape, le dialogue qui devait détériorer leur relation à peine esquissée :

- Blatte, souhaitez-vous adhérer à notre club ? Vous en seriez le premier élément féminin ...
- « Je ne voudrais pas faire partie d'un club qui me voudrait pour membre » - rétorqua la prétendante.

Un peu interloqué, son interlocuteur pensa que Blatte faisait de l'humour rouge à cause de l'ocellade que lui avait jetée la belle nouvelle révolutionnaire pour accompagner sa première réponse.

- S'il fallait en croire certains libéraux, Nous, gens de gauche, nous n'aurions pas le monopole du cœur ... Qu'avez-vous à dire pour Notre défense ?
- « Un peu de privation est en général le meilleur moyen pour aider quelqu'un à se rendre compte des avantages d'une douce existence »
- Que pensez-vous de la langue de bois couramment pratiquée par de nombreux acteurs de la vie politique ?
- « Il est préférable de rester muette et d'être prise pour une folle, que de l'ouvrir et de ne laisser aucun doute à ce sujet. »
- Blatte, avez-vous une définition préférée de la politique ?
- « La politique, c'est l'art de chercher les problèmes, de les trouver, de les sous-évaluer et ensuite d'appliquer de manière inadéquate les mauvais remèdes. »

Désespéré l'intellectuel chercha une issue honorable, une sortie élégante et d'ordre à la fois intime et universel:

- L'amour du prochain a-t-il pour vous de l'importance ?
- « Chacun sait que l'amour en herbe est une forme temporaire de folie, et que le seul remède est un mariage rapide. »

L'intellectuel s'enfuit alors à toutes jambes. Comme le loup de la fable, il court encore. La peur de la corde au cou ? Merci à Groucho Marx pour son aimable autorisation de citer ses pensées.

Cinquième Partie

Une tentative de putsch

XLI Le Club de Blatte

L'échec de son adhésion au Club « Les idées de gauche seulement » convainquit inexorablement Son Eminence à pousser Blatte à créer son propre club « *Ni péripatéticiennes ni prisonnières* ». Cet organe serait un appendice majeur dans la conquête du pouvoir par Blatte. Blatte dominant plus que tout autre le temps, le club vit le jour un soir de réunion improvisée. Dès le départ il réunit des femmes heureuses. Les nouvelles belles n'y étaient admises que sur présentation d'une carte de visite, laquelle devait préciser très explicitement, grâce à une citation choisie, en quoi la visiteuse était une femme heureuse et désireuse d'aider Blatte, candidate unique à la magistrature suprême.

Un ordre quasi militaire régnait. Les aides de camp étaient rémunérées non pas avec un lance-pierres mais avec des cailloux sonnants ou des bijoux étincelants, et sur lesquels elles trébuchaient parfois.

Pour recruter, les nanas fans de Blatte avaient recours à la télévision réalité. Leur recette était simple: le ventre plein, la tête vide, et des jeux, des jeux à profusion. Ah ! Oui, j'oubliais, du bruit aussi, beaucoup de bruit. Depuis que la présidente avait pénétré dans un club américain elle avait copié sa structure sur le modèle outre-Atlantique, histoire de rassurer et de contrôler. Elles remirent donc à l'épreuve des faits la recette du *pain et des jeux* de nos anciens. Et les décibels, tous les décibels applaudirent. Les faits sont têtus et Blatte était obstinée.

Guidée par son intuition qui ne l'abandonnait jamais, notre candidate unique jugea que sa préparation olympique qui avait été nécessaire était maintenant suffisante. Par ailleurs, il était grand temps de mettre fin, ou tout au moins de mettre un frein à toute cette agitation interne, qui, certes, faisait de *La Caisse* un microcosme vivant et bruyant, mais qui,

au bout des méandres et des mécomptes risquait d'entraver ses plans. Que chacun cherchât une autre chacune, temporaire ou pas, pour danser une chacone, endiablée ou pas, Blatte n'y voyait aucun mal, que des mâles affairés. Elue, directrice, présidente, elle tolérerait ces va-et-vient naturels, mais il ne fallait pas que le système devint entropique au point qu'elle, Blatte Ière, ne pût plus le contrôler, le dominer. Aussi le temps du coup d'éclat était venu.

XLII

Blatte entend la Voix céleste de Son Eminence

Privés de véritables obligations professionnelles les employés de *La Caisse* ressemblaient à s'y méprendre, deux siècles plus tard, à leurs illustres prédécesseurs, à ces honorables personnages de Balzac. Lorsque les énergies de toute une chacune sont contenues, retenues, pas utilisées, ou ne le sont qu'à un degré négligeable, aucune évolution n'est possible. Cependant la libido de tout un chacun a besoin de s'exprimer, n'a-t-elle pas besoin ? Elle le fait avec plus ou moins de vigueur, copiant collant déci delà l'une des quatre forces fondamentales de notre physique. Elle agit donc soit faiblement, soit fortement. Les individus gravitent d'abord et toujours autour de leur ego mais les couches extérieures de leurs corps s'attirent électro magnétiquement. Et ce, selon un processus irrésistible. Aussi, de la chasse aux papillons, douce activité inconsciemment privilégiée par l'organisation on était passé à une agitation permanente et soutenue de ruche.

Comme au Moyen Âge, pour le moment, la reine était un roi. (Ah ! Ce que les hommes peuvent être obnubilés par leur qualité de membres actifs. Ils n'ont pourtant rien de plus que les dames sinon qu'ils les exhibent.) Mais le pouvoir, au sein de *La Caisse*, grâce à une personnalité

féminine royale et hors du programme commun allait bientôt passer aux femmes (on voit où veut en venir le narrateur... On devine à qui il va faire allusion ou référence.) Guidée par une intuition divine, et peut-être par un sentiment moins noble, plus sensuel, Son Eminence, après une période d'observation active de Blatte, - c'est le moins qu'on puisse dire-, venait de demander une grâce au Tout-Puissant : faire de Blatte son instrument de conquête du Pouvoir.

Pour parvenir au poste suprême, Blatte, par un miracle avant-et-avec-coureur, allait donc bénéficier de l'appui de son Eminence, à un degré jusqu'alors jamais atteint par l'une de ses devancières. Tout en découvrant directement les mille trois attraits de Blatte, Alexandre s'était discrètement renseigné sur la prétendante. Avec gourmandise, avec art aussi, il l'avait déshabillée, mais il lui fallait la mettre à nu, totalement. Son enquête menée rondement, la consultation (sur les conseils d'une lointaine descendante de Catherine de Médicis) d'un astrologue digne héritier de Nostradamus aidant, la conclusion fut claire : Blatte vaincrait le sabre, grâce à son hystérie contrôlée et avec le soutien du goupillon. Aussi, en grand professionnel, après avoir attiré dans son lit une femme qui n'avait plus vingt ans depuis longtemps, dans les jours qui suivirent leurs premiers contacts intimes notre évêque fit tenir à Blatte un grand nombre de messages à répétition par l'intermédiaire de son homme de main de vilain. Elle en savoura l'écume. Fine politique, pendant trop d'années elle s'était ignorée, Blatte y répondit intelligemment, finement, ce qui eut l'heur de conforter Son Eminence dans le choix de sa maîtresse, la dame au sang pur, la pouliche pur-sang de l'illustre aviateur, la femme mal mariée, la supportrice d'un sport surexposé... Que de cordes ne venait-elle pas de tendre à son arc en quelques semaines pour que sa flèche acérée atteignît son but politique...

De la chasse aux papillons, du flirt au sein de *La Caisse*, la lectrice et le lecteur sont en droit de se demander comment on en était arrivé à la ruche. En effet, une ruche produit. Elle produit même du miel en permanence. Hors, à *La Caisse*, on ne produisait rien, absolument rien si ce n'est un peu, beaucoup de fiel. Mais, si fait, à mieux y regarder, hormis le fiel, on produisait quelque chose. A *La Caisse*, on fabriquait de l'hystérie, de la vraie, de l'utile, de l'agréable. Bonaparte, une fois de plus s'était montré visionnaire. Et puis, ne rien faire, se taire, sont des activités professionnelles à part entière. L'hystérie s'accumule, elle est contenue, retenue, on l'a dit, mais dans un but précis, elle doit favoriser les crises libidinales créatrices de valeur ajoutée. Un jour, un soir, une nuit, le ou les sujets n'y tiennent plus, les femmes ouvrent les neuf portes d'Apollinaire, les hommes s'y engouffrent. Mais je m'égare, j'ai dû avalé un peu trop rapidement et sans prendre le temps de la piquer sous ma langue de vipère une dose homéopathique « *hystericum 30CH* » un peu trop forte sans doute...

Ceci étant, une anecdote badine, une seule, illustrera notre propos, elle le confortera même : parmi ses représentants les plus zélés, *La Caisse* pouvait s'enorgueillir de posséder un individu exceptionnel. Il était myope, au demeurant assis imperturbable au premier rang de la salle des bureaux. Il avait des idées bien arrêtées, extrêmes. Là, au premier rang, avec une régularité de métronome, chaque matin il informait ses collègues de l'état d'avancement de la semaine laborieuse. Il agissait à la façon d'un Monsieur météo. Mais ses prévisions étaient plus aisées. Le lundi, il assenait un pronostic irréfutable : « demain, il n'y a plus que trois jours » (sous-entendu, *trois jours, de ce qu'il appelait le travail*). Le mardi, il poursuivait : « demain, il n'y a plus que deux jours ». Quant au mercredi, il claironnait carrément : « demain, c'est quasiment le dernier jour de la semaine ». Il ajoutait parfois : « je me demande si cela

vaut la peine que je vienne demain, tous mes dossiers vides sont à jours, et toutes mes fiches de renseignement sur les multiples vies professionnelles et privées de mes collègues le sont également. » Cet employé, en son genre presque aussi modèle qu'Evariste, a voulu, à la demande expresse de son Eminence auquel il reporte, conserver son anonymat. Vraiment, c'est incompréhensible... Cela étant, le lecteur, la lectrice, auront reconnu l'homme de main de vilain de Son Eminence. C'est cet homme qui transmettait à Blatte toute invitation à déjeuner ou à batifoler de la part d'Alexandre.

Un jour de pont, propice aux amants, pressée contre son sein par son évêque, Blatte lui promet de suivre aveuglément ses directives.

Gorgée de sensualités pendant tout le long de ce long week-end, retournée à son club de travail le mardi (cette semaine-là donc il ne restait le lendemain du mardi plus que deux jours de labeur), elle remit dès la fin de matinée au messenger myope de l'homme d'Eglise un billet. Ce simple papier décida de l'accélération des événements. Deux déclarations y étaient inscrites, celle des droits que Son Eminence avait acquis sur Blatte : « Telle Jeanne, moi, Blatte, j'ai entendu Votre voix Eminence. » C'était carrément comparer Alexandre à un dieu vivant et « Le regard que Vous me lançâtes hier soir est allé droit à mon centre d'excitation hystérique le plus caché » C'était s'offrir de plus belle aux appétits d'ogre du prélat. Le pacte était scellé. A réception, lecture et relectures du billet, impatient, déstabilisé par un désir qu'il ne trouvait plus coupable, Lysandre convia immédiatement Blatte à un nouveau déjeuner suivi de nombreuses agapes. Je n'ose imaginer la suite ...

XLIII

Blatte prend le pouvoir et recueille des fonds

Briefée en permanence par Son Eminence, un matin, Blatte lança l'idée

d'organiser des sortes de primaires afin de désigner la meilleure candidate à la succession de Monsieur Le Directeur quand l'heure de la retraite aurait sonné pour cette légende vivante de *La Caisse* et, ajouta-t-elle, afin d'affirmer aussi le virage et le caractère démocratique pris par *La Caisse*. Elle profita de l'occasion pour rappeler son attachement réel à la religion de ses pères et mères.

For du soutien de Son Eminence, pour faire aboutir son idée, elle se rapprocha de la Pouliche et de la Lisbeth, leur suggéra d'affirmer la nécessité de féminiser la Direction de *La Caisse*, - ce fut son expression. Elle avait forgé un concept, dit-elle à ses fourmis pas prêteuses de la moindre idée. Aussitôt, chacune des deux autres pensa qu'elle avait un rôle à jouer, qu'elle avait un destin hystérique, prendre le pouvoir, le garder aussi longtemps que possible, employer tous les moyens pour cela, au risque de se sentir seule. Prendre le pouvoir là où il se trouve : chez les hommes (ah ! bon ? Les femmes ne l'avaient-elles pas toujours eu ? Ne les avaient-elles pas toujours possédés, les hommes ?). Comme Prométhée avait dérobé le feu aux dieux, n'avaient-elles pas réussi à dérober aux hommes leur flamme ? Elles décidèrent de créer illico une association féminine de bienfaitrices de la gente à robes, enrobées ou pas. Toutes seraient admises, quels que fussent leurs tours de taille ou leurs choix vestimentaires. On assista donc à la naissance au sein de *La Caisse* d'une sorte de club de réflexion, le second créé par la candidate Blatte. Il ne s'agissait pas d'un syndicat mais d'une association capable de protéger les salariées contre les abus de leurs collègues masculins. Le club fut baptisé « *Ni Zola, ni Proust, ni Freud, Flaubert* » Comme le premier club (« *Ni péripatéticiennes, ni prisonnières* ») il serait financé par des subventions de *La Caisse* et de l'Etat. Tous les frais seraient remboursés à la Secrétaire Générale. Ses déplacements s'effectueraient en taxi uniquement, voire en limousine pour ses déplacements en charentaises ou en Mercedes aux vitres teintées pour ses réunions Outre Reins. Pour la communication, la Secrétaire Générale pourrait faire appel à ses

amis, petits ou grands et les indemniser décentement. Sa belle-sœur était autorisée à l'aider moyennant un salaire de plus. Les structures se mettaient en place.

Avisée, un soir où, selon les uns, elle était avinée et selon les autres, abîmée dans ses pensées, Blatte décida dans son for intérieur de laisser à ses deux nouvelles alliées le soin de mener le combat en première ligne, ou tout au moins les premières escarmouches et autres batailles de salon.

Pour obtenir une représentation juste de la gente à jupon les trois commères propagèrent une idée simple auprès de leurs proches amies. *La Caisse* fonctionnait par cooptation. Les femmes, bien qu'occupant des sièges subalternes y étaient majoritaires. Il suffirait donc qu'aux prochaines élections internes ces dames votassent en masse pour elles mêmes. Tôt ou tard, disciplinées, abandonnant vis à vis de ces messieurs leurs collègues, tout sentiment personnel, intéressé (« ai-je une chance qu'il m'épouse ? »), voire amoureux, ou tout critère esthétique du type, « il a de beaux cheveux » elles finiraient par permettre l'accession de l'une d'entre elles aux plus hautes fonctions, à la magistrature suprême, en un mot, à la Direction de *La Caisse*. En outre, Blatte était avantagée : elle savait, elle, que c'était la propre vision de Son Eminence qu'elle reproduisait. Et son évêque était un homme de robe.

Bien sûr, chacune des trois commères était certaine de l'emporter, au moment décisif, sur les deux autres. Mademoiselle Pouliche eut tôt fait de convaincre Chouchou d'émettre l'idée novatrice de faire élire à sa place, lors de son départ en retraite tout proche, une femme, toute proche et sans reproches. Quelle ne fût pas sa déconvenue, lorsque,

oubliant les caresses que lui avait prodiguées Pouliche, oubliant sa tendresse à peine affectée, oubliant donc toutes ses promesses, les tacites et les solennelles, il rêva tout haut de faire élire sa cousine Lisbeth. Chouchou put apprécier le regard de braise que lui décocha Pouliche mais il sentit aussi tout à coup le contact glacé des mains de la belle. Il comprit, mais un peu tard, qu'il venait de commettre une boulette. Non seulement il avait manqué de tact mais aussi et surtout de jugement. La foudre, la tempête allaient se déchaîner. Pouliche ressentait une vive blessure d'amour pas très propre. Elle allait s'appliquer à des représailles. Elle allait calomnier Chouchou. Mais en attendant elle se tairait, elle se terrerait dans le mutisme le plus absolu, le plus retiré, au fond des bois de Meudon.

De son côté Blatte débordait d'une activité discrète. Elle fit valoir à qui voulait l'entendre, qu'elle était la femme la plus expérimentée de *La Caisse*. Même si elle n'avait rejoint l'honorable établissement que tout récemment, elle en était déjà la nouvelle âme, l'égérie des hommes, le modèle des femmes. Elle y avait apporté tous ses acquis extérieurs. Supportrice puis idole d'un club de football de banlieue, elle mit en avant sa disponibilité. Elle n'avait pas d'enfants. Pouliche et Lisbeth ne tardèrent pas à préciser qu'elles non plus n'avaient pas la moindre progéniture cachée, ça n'était pas comme certains messieurs...

Blatte allait finir par l'emporter. Non seulement son énergie coutumière rechargée chaque nuit, déchargée chaque jour, impressionnait tous et toutes, mais Son Eminence, toujours aimante, Lysandre, toujours amant, déployait un luxe de moyens moteurs sans précédents. Son homme de main de vilain s'activait à qui mieux pire. Il copiait des

affiches sur les murs réservés à cet effet. Il arrachait celles des concurrentes de Blatte. Il collait partout des *post-it* couverts de messages, dans les endroits les plus inattendus. Il apposait des badges sur les corsages des dames. Nous ne dévoilerons pas les moyens souterrains utilisés par ailleurs : ils étaient volcaniques.

De son côté, Blatte renchérit. Elle martela qu'« elle seule pouvait se targuer d'être une hystérique hyperactive, créative, « que ses sœurs, qu'elle respectait au demeurant n'avaient rien démontré. L'une passait le plus clair de son temps à soigner ses mains, son look, à se donner un genre, intellectuel, bien qu'elle n'eût jamais rien lu, même pas les livres qu'elle exhibait avec constance, matin et soir, jusque dans le métropolitain. Espérait-elle ainsi soigner aussi son image ? Mais les employés de *La Caisse* n'étaient pas dupes ... « L'autre était arrivée de sa province, elle était montée à Paris, grâce à son sien cousin, le Directeur en partance imminente pour une autre caisse de résonance vide, *La Caisse* des Retraités avant l'âge... »

Le lecteur, la lectrice, ne s'étonneront donc pas d'apprendre maintenant que Blatte eut le dessus sur ses deux rivales les plus dangereuses lors des fameuses primaires qu'elle avait fait organiser. Le soir de la proclamation des résultats, étonnamment, mais sur les conseils de Son Eminence, elle fêta sa victoire en tête à tête avec Evariste. Elle exigea qu'il la félicitât, la déshabillât après dînette et courbettes aux chandelles, mais du regard seulement. Rappelons que Blatte avait fait de l'abstinence sexuelle avec son mari son credo, son arme absolue. Le sexe était un moyen, pas un but affiché. Elle appliquait ce principe rigide non parce qu'elle était frigide, Son Eminence aurait pu témoigner du contraire. C'était simplement un moyen sûr de pouvoir tout contrôler vis à vis d'Evariste, face à ses autres amants virtuels qu'elle prenait dans les pages roses de l'intranet de *La Caisse*

sans jamais donner de suite, mais en envoyant à chaque pseudo aventure la facture à l'excité d'un désir curieux racinien d'un soir.

Elle accompagnait généralement sa facture rose d'un petit billet à vocation didactique du type : « Cher amant de la vierge que j'entends bien rester, pour la suite de notre débat sur le haut et sur le bas, point de bacchanales, je vous jouerai simplement du violon, du Bach. J'ai cependant besoin de votre soutien, notamment financier. Soutenez-moi et vous recevrez une part non négligeable des gains que je ferai dans la rue et dans la cour des miracles, la seule véritable cour des Grands. Signé : Celle qui ne vous oubliera pas, Blatte-Immaculée » Le destinataire devait se contenter dudit message. Les fonds recueillis alimentaient la cassette électorale de cette femme décidée et décidément hors de portée du commun des militants.

Pour recevoir plus de fonds encore, elle encouragea ses consœurs, même les plus humbles à suivre son exemple. Pour faciliter leur tâche, elle créa elle-même, avec application sur option, et à partir d'un nouveau programme soft le blog :

« l'hommeDEVOSREVES.com/vertu-virtuelle/profil-bas »

Elle avait un peu extorqué piraté ce blog sur une adresse éponyme.

Pour mémoire, ou sous forme de promotion déguisée du programme, ces dames pouvaient choisir les mensurations de leur amant cotiseur, la couleur de ses cheveux, celle des yeux également. Puis venaient les critères et besoins sociologiques de base. Les services rendus à distance par l'amant virtuel étaient d'une grande variété comme les émissions

télevisées du même acabit. Certains parlaient de masturbation intellectuelle pour équivalent vieilles filles.

Bien sûr, Blatte n'était pas du tout misanthrope, elle réserva un blog/programme commun à ses militants messieurs :

«lafemmevedoscauchemars.com/vertu-masochiste/poitrine-avenante/succédané damné des anciennes poupées gonflables »

Les fonds affluèrent donc. Blatte avait remporté les primaires. Et maintenant elle avait l'argent pour aller, comme l'oiseau, toujours plus haut.

Qui, mieux qu'elle, eût pu s'arroger le droit de crier haut et fort ce que les autres, des millions d'hommes et de femmes pensaient tout bas ?

XLIV

Miracle : Blatte est jalouse

Son ascension vers la cour suprême où elle serait adulée semblait ne plus devoir rencontrer le moindre obstacle. Des allées du pouvoir, elle était passée dans les arcanes et serait demain la reine omnipotente d'un monde qu'elle était en train de façonner à son image. « La reine, oui je la suis, venez me voir ... » - dit la tortue dans la fable.

Pourtant, un petit matin, ou faisait-il encore nuit ? Blatte se délectait des images à caractère pour le moins érotique projetées sur son écran dans sa chambre toute seule pendant qu'Evariste se retournait sur son canapé. Quoi qu'il en fût, Blatte fut tout à coup prise de doutes.

Dieu venait-il la visiter ?

Elle se posa des questions du type : « Serais-je une marginale ? » « D'où me vient cette soif de pouvoir, de pouvoir quoi ? » Ou bien « Suis-je folle à bien des égards, suis-je lucide, me suis-je perdue près de la mer morte de mes illusions balzaciennes ? » Ou des réponses telles que « Non, je ne suis pas Lucie de Lammermoor, - Oui je suis folle de mon corps, que nul n'a vraiment possédé, jamais touché par la grâce, si ce n'est moi, moi, moi ... » faisaient partie de ses questions / réponses les plus fréquemment demandées / laissées grandes ouvertes et aussi, de ses thèmes favoris lorsqu'elle donnait des conférences à la faculté de *Séduire-sur Yvette*. Vite, elle se reprenait : « Non, non, je dois cesser ici et maintenant ces interrogations destructives, cette auto confession, je ne suis pas une héroïne de Dostoïevski, les manuscrits de mes discours ne sortent pas d'un souterrain.

Un doute plus surprenant finit bientôt par l'assaillir aussi : et si Pouliche Paulette lui enlevait son chevalier servant esclave, son Evariste ?

Que pouvait signifier un tel doute en pleine ascension? Soudainement les formes de Pouliche semblèrent à Blatte des montagnes, des forêts russes.

Ni une ni deux, elle se leva et rejoignit Evariste dans le salon. Elle secoua son pauvre bougre de mari, hurlant, gesticulant à demi nue devant lui, lequel mari, tout marri, ouvrant l'œil à moitié sous ses draps, se demanda quelle tempête, quelle empoisonneuse de l'éternel désert de sa vie venait de faire irruption à ses côtés pour lui secouer les côtes de la sorte.

Dès qu'elle eut repéré l'œil enfin tout grand ouvert dans les ténèbres de sa vie, Blatte joignit la parole à ses gestes débridés (Eh oui ! Lectrice, lecteur, La Légende nous poursuit☺) :

- Je suis sûre que tu as pris pour maîtresse cette greluche de Mademoiselle Peluche !
- Tu es folle de m'accuser d'avoir un commerce coupable avec Mademoiselle Pouliche ...
- Tu vois, j'ai raison. En corrigeant mon lapsus volontaire tu admetts implicitement que j'ai vu juste ! Avoue !
- Mais pas du tout ... - Evariste essayait de conserver son calme - Il y a longtemps que Mademoiselle Pouliche a fait son choix ...
- Quel choix ?
- Celui du Directeur ... osa-t-il sans regret ...
- Tu affirmes sans savoir !
- Si, tout le monde le sait ...
- Ah ... ça ! Cette donzelle entretiendrait donc une double liaison ? – continua Blatte.
- Que vas-tu chercher-là ... ?
- Je sens à l'intonation de ta voix que tu avoues et regrettes ce double choix ! Depuis mon entrée et mon succès aux élections primaires à *La Caisse*, bien qu'harassée de travail, j'ai pu observer son manège à cette pimbêche.
- Oui, mais mon manège à moi, c'est toi ...

Le regard d'Evariste était de plus en plus triste. Mais son amour contrarié finit par lui insuffler une nouvelle énergie salvatrice. Il contre-attaqua :

- Est-ce que moi je te fais le moindre reproche parce que tu vois régulièrement ton Directeur de conscience, notre évêque bienaimé ?

Alors Blatte explosa :

- Comment oses-tu ? Je vais lui demander ton excommunication!

La scène prit fin. Cette montée de colère, à bien y réfléchir, était peut-être l'indice, le signe avant-coureur d'un miraculeux retour de Blatte vers Evariste. Raisonneur infatigable, optimiste, c'est ce qui vint à l'esprit d'Evariste. La première conférence de Presse que Blatte devait donner pour lancer sa campagne de succession et s'affirmer sur le plan international, cette conférence approchait. Ressentait-elle le besoin de s'appuyer sur une âme sensible et fidèle, celle d'Evariste ? La suite nous le dira.

XLV

Evariste prie

Lorsque Blatte eut quitté la pièce, puis l'appartement, Evariste se prépara un café réparateur. Il se mit à penser. Pendant tout ce temps, ce temps du café qui n'en finissait pas d'être filtré, mais qui par la suite finit par refroidir, comme toutes les étoiles, des neiges éternelles ou pas, Evariste ne fit que penser. Puis il décida de prier. Prier, c'est croire, c'est penser qu'on va gagner.

Evariste ne s'était jamais plaint durant ce continuum où Blatte l'exécrait sans qu'il sût vraiment pourquoi, sentiment kafkaïen bien répandu. « Ma Blatte est victime du démon de ses quarante ans, ma Blattounette... - se consolait-il. « Cela lui passera ... » Dans le secret de son cœur, avec la même ferveur qu'aux premiers cent jours de leur amour, enfin de son amour pour elle à sens unique, à sens non assouvis, encore et toujours, il câlinait son prénom en l'appelant « ma Blattounette » on le sait.

Lorsque Blatounette recherchait seule son Saint Graal en caressant son sein grêle esseulé, ce temps où, hiver comme été elle l'accueillait comme un glaçon, Evariste se morfondait-il ? Eh bien non, il gardait l'espoir ! Evariste pria. Tout simplement.

Avait-il appris l'art de prier ? Ou l'art de la table qui prie ? Ou de celle qui tourne ?

Jeune encore, notre cœur discrètement religieux n'avait suivi aucune formation vers l'esprit saint, orthodoxe ou catholique. Mais il avait eu de la chance, il avait une marraine, non pas en Lorraine, mais à Vailhan en pays de Languedoc, non loin du Cap Ferrat. La foi profonde de Manou, sa marraine donc, l'avait toujours émerveillé, tout comme le regard à jamais bienveillant et rempli d'amour de cette sainte femme, regard pur, *loin des sentiers obliques*, un peu à la Booz éveillé par Bouddha. Répétons-le, il n'avait suivi aucun enseignement religieux, ne savait pas parler à Dieu et ce malgré des efforts certains : il avait acheté la Méthode Assimilable de La Langue de Dieu en deux volumes, l'ancien et le nouveau, ainsi que le CD et un DVD mystique. Cependant quelque chose en lui lui échappait : il n'était pas prêt à devenir bilingue. Enfin, c'est ce qu'il croyait. « Gémir, pleurer, prier est également lâche » se récitait-il en poussant un cri proche de celui du *Loup de Vigny-L'Abbaye* (*). Mais ce cri n'était-il pas un assemblage de gémissement, de pleurs et de prière ? Il vérifierait à l'occasion dans son livre de chevet qui ne le quittait jamais, un ouvrage rare intitulé : « Qu'est-ce qui arrive à un intellectuel quand on lui coupe la tête ? », ouvrage introuvable, paru en son temps aux Editions Guillotine, et qui avait épuisé tous ses lecteurs de hasard.

(*) *Le Loup de Vigny-L'Abbaye* est un félin légendaire, presque mythique. Il descendrait, comme son cousin appelé « *Bête du Gévaudan* » de la Louve qu'adoraient les Romains. Cette descendance ou descente, quoique directe, se serait faite par l'une des sept collines de Rome. Les historiens en disputent encore...

La justice divine régnait au-dessus de la mêlée ouverte des hommes, elle parvenait même, rarement il est vrai, à imposer une trêve, la trêve de Dieu,

au Comité des Sages, le Comité des Douze comme on l'appelait familièrement à *La Caisse*.

Aussi Evariste en avait pris son parti. Il avait écouté Manou. Elle lui avait enseigné la prière. Elle lui en avait montré le chemin. Elle lui laissa le choix des mots, pas le choc des photos. Alors, progressivement, maladroitement, Evariste comprit la prière, cette méditation les yeux grands ouverts ou fermés. Un sage venu de Chine, *Venance*, un vrai, lui avait dit que la méditation se pratiquait les yeux ouverts, il alternait donc les deux formules.

L'amour est rédempteur. Le miracle aurait-il lieu ? Il voulait simplement convertir sa Blattounette à l'amour, à son amour, lui donner du plaisir. Même si elle persistait dans son attitude, il ne la blâmait pas. Pour qu'elle conçût enfin un enfant, l'enfant de Dieu, du tonnerre de Brest, quitte à ce qu'elle restât vierge dans l'âme. Il l'appellerait Marie ... Oui, l'enfant naîtrait ... Et lorsque l'enfant paraîtrait ... Le cercle du G applaudirait.

XLVI

La conférence de presse

Dans son ascension vers le Pouvoir, Blatte n'avait rien négligé. Elle avait été constamment guidée par Son Eminence, soutenue par Evariste, aidée involontairement ou inconsciemment par ses collègues, petits amis aviateurs ou ennemies de *La Caisse* et du Comité des Sages. Seul le peintre Sandro était resté indifférent à ses avances. Du syndicaliste ardent elle n'avait rien tiré mais elle l'avait neutralisé après la rebuffade qu'il lui avait fait subir. Elle avait su écarter d'un coup de naseau Mademoiselle Pouliche et son Chouchou. Elle n'avait fait qu'une bouchée de la reine Lisbeth malgré l'appui népotique du Directeur. La Bleue des

Vosges s'étaient montrée vraiment une bleue au tendre pied. Elle n'avait pas oublié de caresser à chaque passage au Comité Canicure, le chien des deux belles-sœurs jumelles. Enfin elle avait fait une campagne d'une étonnante qualité pour assurer la promotion de sa candidature au Pouvoir. Bref elle s'était battue en professionnelle. Le moment était venu d'affronter publiquement ses futurs électeurs. C'était la soirée de son lancement médiatique. Plusieurs chaînes de télévision et de radios locales avaient accepté ce soir-là son invitation. Tous ses amis, toutes ses ennemies étaient dans la salle.

Blatte était un peu nerveuse mais elle savait pouvoir compter sur le soutien d'Evariste. Elle ne pouvait en douter, surtout depuis qu'il avait plutôt bien passé l'épreuve de la scène de jalousie de Blatte sans s'échapper par une fenêtre. « Evariste découvert, Blatte retrouvée », - se répétait-elle. Le miracle tant espéré par Evariste était en train de se réaliser. Ses cheveux étaient en désordre, ses idées étaient claires. Elle allait délivrer son premier discours officiel, son premier 'speech' comme elle aimait à se le susurrer dans une sorte de caresse ego appliquée... La veille, un petit incident, aux conséquences potentiellement graves avait apporté une dose supplémentaire d'adrénaline à notre héroïne. Mais, forte, Blatte avait pris de la hauteur et considéré l'incident tel un message et comme l'un des micronutriments qu'elle absorbait religieusement tous les matins dans son monde à elle. Blatte avait perdu son speech. La Lune était pleine. Était-ce le Soleil qui l'avait engrossée de cette manière. A force d'avoir rendez-vous on finit par fauter? Et après, le Soleil voudrait nous faire accroire qu'il ne la voyait pas la Lune ? L'iPad de Blatte avait beuglé, enfin c'est la seule explication qu'elle avait trouvée. Un beugle était un bug qui en outre faisait beaucoup de bruit. La scène s'était déroulée au moment de son embarquement pour cette nouvelle aventure, sur un vol qui la conduirait vers son Gloria. Assise en économie sur le siège

éjectable 69 E de l'Airbus A360°, elle sut reformer l'essentiel de son discours désordonné, disparu, comme un steak haché reconstitué.

Ce mauvais souvenir effacé, une voix, dans un microphone sans fil à la patte réclama le silence et annonça Blatte, laquelle rassembla l'essentiel de ses notes et se dirigea vers le pupitre type président américain. Elle ne trébucha que trois fois. A ce train, l'assemblée allait-elle siffler pour l'encourager ? Un ange passa. Il était bleu reine.

Enfin, les lumières se tamisèrent. Blatte renversa son verre d'eau. « On a vite fait de se noyer dans une goutte d'eau » se dit-elle avec une ironie de bon augure à son endroit. Par chance la bougie dont la flamme était sensée, à l'instar d'Evariste, soutenir Blatte, cette bougie woogie dansa mais résista au nano tsunami déclenché par la main gauche maladroite de Blatte. Elle avait donc failli, et failli mettre un terme prématuré à sa performance.

Blatte s'éclaircit la voix :

(Dans la mesure où le discours historique de Blatte fut un discours fleuve pas tranquille, nous n'en citerons que quelques extraits ci-après)

« Mesdames, Messieurs, Enlaidies et Gentement (*)»

(*) Blatte voulait dire : « Ladies and Gentlemen »

Malgré des efforts louables, Blatte n'avait fait que de très lents progrès dans l'acquisition de la langue anglaise. Pourtant, en son genre féminin elle était apprentie sorcière. Mais n'épiloguons pas encore. Donnons plutôt avec Blatte un bon coup de balai sur les idées reçues qu'elle va pourfendre.

« Je tiens bien entendu à vous remercier toutes et tous pour votre présence et votre soutien ici et maintenant.

« Je vais vous faire part d'un projet que j'ai pour vous, mes sœurs et mes frères. Je veux pour vous une société de bonheur jamais atteint par les siècles passés. Aussi ai-je passé des jours entiers et des nuits complètes à réfléchir sur un concept essentiel et existentiel, l'hystérie.

(Des ha et des ho d'admiration fusèrent.)

« Pour aboutir à ma conclusion, qu'en toute modestie je qualifierai de révolutionnaire, je me suis inspiré des livres saints et plus particulièrement de la pensée du regretté Fernand Braudel, souvent copié-collé, jamais égalé !

« Qu'est-ce que l'hystérie ?

« N'est-ce point là la question que ch'expire ici devant vous ? –

(Par chance ou par politesse, personne ne sembla remarquer que la langue de la sorcière bienaimée d'Evariste avait légèrement fourché et chuinté)

« L'hystérie, c'est à la fois la joie la plus folle et pas la joie du tout. Des personnalités incontestables, telles le Docteur Jekyll-Lajoie ou le Docteur Faust y ont fait référence. Le premier dans son ouvrage célèbre mis en musique par Jean-Sébastien Bach, « Doux doux tout doux Jésus, que ma joie frénétique réside en Ta demeure », le second de façon plus imagée lorsque Margueritte se trouve la plus belle en son miroir sans savoir qu'elle est toujours en concurrence directe avec la marâtre de Blanche-Neige.

« L'appât du gain est le plus grand commun diviseur des économies du plus petit commun des multiples épargnants.

La foule écoutait, silencieuse. Les mots étaient toujours les mêmes. Ils exprimaient le blues ? Quelque chose en chacun de nous ? Une chanson de la Saint Jean ? Quelle idée ☺ ...

« J'ai consacré toute ma vie à l'hystérie, j'ai voulu en éprouver sur ma personne toutes les conséquences et tous les avatars. A force d'intrigues j'ai éliminé tous ceux et celles qui se sont mis en travers de ma gorge. Je suis ainsi parvenue, après un vote truqué, mais démocratique, - qu'il est doux d'acheter les voix suaves des appâtés apathiques ... -, à me faire coopter Directrice de *La Caisse* des Monuments Hystériques.

« Au vu de ma psychanalyse et au vu de tout le monde je propose donc la création d'un « Gouvernement Universel à Réaction Urgente et de Mondiale Assistance », le GURUMA 200. Avec l'aide de quelques instances seulement, ce gouvernement sera chargé de régler le problème de l'hystérie, finalement assez simple bien que permanent. De nombreux scientifiques, des puits de science se sont tellement penchés sur cette maladie de tous les siècles qu'ils ont fini par tomber dans l'eau de façon narcissique.

« Je serai directe. Le GURUMA 200 va, d'une part, traquer et éliminer la mauvaise hystérie et, d'autre part, conserver, stocker pour les générations futures, - sinon qu'allons-nous laisser à nos enfants de la patrie humaine ?- les hystéries positives, collectives ou individuelles. L'hystérie doit être traitée comme le cholestérol, si je puis tenter une comparaison de ces désordres : il y a le bon et le mauvais... Là où nous aurons affaire à la mauvaise hystérie, Je traiterai personnellement moi toute seule le mal par le mal.

« Aussi, j'en viens à ma proposition. Je me présente, presque nue devant vous. Je me sacrifie telle Iphigénie en eau trouble, je dois être la première présidente du GURUMA 200. D'aucuns diront, je les entends déjà : « nous n'avons que faire d'un gouvernement mondial... » En vérité je vous le dis ... Nous en avons tous besoin ... Sans gouvernement universel nous serions tous condamnés à manger dans un restaurant fastfood, certes à satiété, des pommes de terre frites et des moules, tout en regardant, sur des écrans omniprésents, des jeux bruyants pour intellectuels assistés ou pour sportifs assis. Mais nous n'en sommes pas là ...

Un silence de mort se fit dans la salle.

« Je profite de l'occasion qui m'est aujourd'hui fournie par mes sponsors, - heu ... pardonnez-moi, je me sens toute écologique tout à coup – je me reprends ... Donc je profite de cet instant pour rendre un hommage « royal » au compagnon de mes jeunes années, Evariste, qui se cache, j'en suis sûre, dans la foule de mes admirateurs. Longtemps exilé en Hollande, comme Victor Hugo le fut en Belgique, il m'a toujours soutenu, il pourrait d'ailleurs être mon successeur, un jour, qui sait ? Evariste serait un digne prétendant, capable de résoudre lui aussi, et je le dis modestement, l'équation de l'hystérie humaine aux multiples degrés.

A ce moment du discours l'auditoire explosa de joie. Allait-on assister à un nouveau phénomène « hippy hip hip hip hurrah bip bip bip attention au coyote » dans l'île proche de Wight ? Allait-on voir resurgir le slogan, « faites l'amour pas la guerre » ? En fait, l'explosion de joie de la foule, après le silence de mort initial était due à la projection sur l'écran géant placé derrière le pupitre de Blatte, d'un message qui était destiné uniquement à Blatte. A la suite d'une malencontreuse erreur technique, au lieu d'être envoyé sur le petit écran de l'iPad de la conférencière, le message s'était retrouvé sur le grand écran de la salle. Ce message disait en substance :

« Votre attention s'il vous plaît, il ne vous reste plus que 2 minutes 35 à tenir avant la fin officielle du discours ! Un vrai bonheur ! »

Blatte, galvanisée par le gloria qui, pensait-elle, avait surgi pour elle, «*la messie*», continua de plus belle son apostrophe pathétique :

« Ensemble nous repousserons l'hystérie écologique et sa soif de contre-pouvoir qui est un autre pouvoir.

« Ensemble nous mettrons fin à toutes vos angoisses.

« Ensemble nous favoriserons l'hystérie amoureuse, porteuse d'énergie pour les siècles à venir, siècles consommateurs destructeurs.

« Toute seule je mènerai pour vous ce combat mes chères sœurs, mes chers frères ...

Son discours s'achevait. Le temps que Dieu ou le Diable lui avait imparti était largement dépassé.

Toute seule ? Oui Blatte était désormais toute seule. Lorsqu'une âme bienveillante rétablit les lumières dans la salle, la foule s'était évanouie, envolée, échappée, elle était partie, elle avait disparu. Quelques minutes auparavant, la même erreur technique avait invité la foule à prendre congé de Blatte. Et la foule, soulagée s'en était allée tout en poussant des cris de joie que la conférencière avait interprétés comme une invitation à la transe.

XLVII

Si l'on chantait

Etrangement Blatte se mit à chanter. Elle était épuisée mais elle chanta à cappella et à sauve-tête. « Je dois chanter pour survivre, à chauve-tête », - prononça-t-elle en chuintant de nouveau.

« Si l'on chante, on évite le choc des mauvais souvenirs, adieu traumatismes » « En chantant on transforme les cauchemars en espérances. »

Ainsi parlait Blatte en pensant à Zarathoustra, Saint Julien et Saint Michel. Ce chant devint sa prière.

Elle était épuisée mais heureuse. Comme après l'amour physique auquel elle avait sacrifié dans les bras de Son Eminence. Chanter ou copuler pour se sauver. Elle ressentait comme une sorte d'extase. C'est ce qui la protégea et lui évita une crise, cette fois fatale d'hystérie.

Puis elle eut une vision. Et cette vision était grandiloquente, c'était un rêve, identique à celui de Booz endormi, sauf que Blatte était éveillée. Elle vit défiler ses descendantes, en une longue procession, et comme Booz elle se demanda, se remémorant à peu près, et les adaptant à son moi, les vers de La Légende :

« Comment se pourrait-il que de moi moi moi ceci vînt ? Le chiffre de mes ans a passé les bornes de l'enfantement dans la joie et je n'ai pas d'enfant et mon pauvre Evariste se prendrait-il maintenant pour Joseph ? »

Adaptant une chanson, elle poursuivit in petto :

« Comment se pourrait-il que j'eusse des filles, parthénogénèse ? – moi moi moi qui toute ma vie aie rêvé d'être une hôtesse de l'air, de montrer mon haut, de retirer mes bas, mais de m'arrêter là ? »

Enfin le visage d'Evariste lui apparut. Elle fut illuminée. Elle irait vers lui. Bientôt. Tout à l'heure. Evariste lui proposait : « Viens ma Blattounette, on va faire comme si ... »

Ce fut Evariste qui vint à Blatte. Elle était, il le devina, en état de choc. Elle marchait cahin-caha et semblait « lugubre et hagard », un autre personnage de légende.

Evariste écouta les chants a capella psalmodiés en permanence par son épouse retrouvée, Il comprit que Blatte s'était réfugiée dans une mélodie continue. C'était bien mais il lui fallait entreprendre rapidement une autre thérapie. Elle ne pouvait devenir dépendante d'un traitement unique.

Voici donc la scène virtuelle du « comme si ... soit-il » inventée par Evariste pour traiter la malade. Il mit Blatte en hypnose et lui fit accroire tout ce qui suit :

« Blatte, tu as terminée ton discours brillamment. Félicitations.
« Le silence se fait. Puis sous les acclamations d'une foule hystérique (préenregistrées par Evariste), Blatte, tu baisses doucement la tête, incapable de supporter les milliers de regards reconnaissants de l'assistance (Evariste, à nouveau providentiel, projetait sur le grand mur qui faisait face à la conférencière des milliers de visages admiratifs). Alors, humblement, Blatte, tu baisses la Terre. Puis tu me cherches du regard. Présent pendant toute la conférence, j'ai maintenant disparu de ton champ de vision. (Un bref séjour dans les toilettes ? penses-tu... Non, je suis là, tout près, « dans le noir, j'ai tant besoin d'espoir moi aussi »)
« L'ovation se poursuit. Blatte tu sembles préoccupée. Inconsciemment tu cherches cette fois-ci à localiser Mademoiselle Pouliche, ton alliée ralliée et raillée de la dernière heure. Point de jument verte ?
« Peu me chaud » s'asséna Blatte, interrompant le récit chanté de ses psaumes. Une chaleur sueur s'empara d'elle.

Tous ces effets secondaires de l'hypnose sauvèrent Blatte de la folie. Le trop plein de folie qu'elle garda toutefois fut récupéré par Evariste. Blatte se retira dans sa loge maçonnée. Son époux retrouvé lui tenait la main.

La guérison serait lente.

Quelques jours plus tard, dans une scène hypnotique à nouveau préparée par Evariste, Blatte reçut l'accolade des mains du président du gouvernement local et une petite breloque. Puis ce fut la frénésie médiatique et l'accumulation des médailles. Elle en perçut en or, en argent, en bronze, en chocolat, en espèces sonnantes, bling-bling et trébuchantes. Elle fut décorée par toutes les institutions ayant pignon sur internet ou ailleurs. Les clubs sportifs et ceux du troisième âge se l'arrachaient. Certains allaient jusqu'à vouloir lui ôter sa vertu, comme dans les chansons ou dans les scènes osées du petit et du grand écrans. Elle apparut dans les émissions de télé-irréalité. Lorsqu'elle portait toutes ses distinctions sans distinction mais avec distinction on aurait dit un sapin de Noël avant la saison. Mais qui respectait les saisons désormais ? On fêtait les rois dès le mois de novembre, on avait de plus en plus d'anniversaires... Même la nature ne respectait plus les saisons. Reverrait-on jamais les marchandes des quatre saisons ?

Enfin, une fois définitivement réveillée de son état d'hypnose, quelques jours après son discours catastrophe, Alexandre l'appela. Il la félicita. Il lui demanda de le rejoindre. Elle ne pouvait être la dame au sang pur mais Mon Dieu qu'elle était désirable ...

Pour la première fois elle refusa, elle se refusa. Elle prétexta son courrier qui l'attendait, qui ne pouvait attendre. Lysandre un peu surpris, souvent prime-sauteur, tenta de rebondir. Il lui dit que « son coursier l'attendait à la sortie de son deux-pièces étriqué, et que lui, son étalon, tapait du pied à Pont-L'Evêque ». Les sorties de Paris étaient fluides, avant minuit elle serait dans ses bras... Blatte persista. Son Eminence lui fit valoir qu'elle venait de remporter une bataille, une bataille clef et que, comme suite à son succès, la route pour faire un tabac et être propulsée vers le capitole sans risque de voir surgir la roche tarpéienne, cette route était grande ouverte. Elle ne répondit pas. Elle ne le crut pas. Point de mirage, point de miracle... Ils devaient sans tarder en parler, affiner leur plan, poursuivit-il. Rien n'y fit. Le prétexte fut maintenu. Alexandre resta interdit et se sentit interdit de séjour céleste cette nuit-là. Le serait-il pendant mille et une nuits ? Que venait-il de se passer dans la tête de Blatte au cours de ces derniers jours ?

XLVIII

La réconciliation

Lectrice, peut-être seras-tu surprise par la chute de Blatte au pays de l'hystérie. Lecteur, peut-être seras-tu étonné. Amour commence par un A comme la bombe du même nom. Amour est anormal ? Haine commence par un H comme la bombe du même nom. L'atome est composé du bel électron qui tourne autour du gros proton pataud. Bien que j'aie parfois l'impression que c'est le proton qui tourne autour de la belle et fière Electre. Et le neutron il fait quoi pendant ce temps ? Il fait des bombes. Il fait des bombes aussi ?

Il n'y a pas que les chiffres que l'on tente de réconcilier régulièrement. Les humains aussi. Mais cela dépend.

Une après-midi où Blatte semblait assoupie, tout au moins calme, presque sereine, Evariste laissa échapper un soupir, une sorte d'élanancement vocal. Il la croyait profondément endormie comme une belle japonaise :

« Pourquoi as-tu fait le choix de l'hystérie Blattounette ? »

Aussitôt Blatte laissa percevoir un étirement. Evariste prit peur. « Mais, non, elle n'avait rien entendu » - se rassura-t-il.

On ne saura jamais si Blatte avait ouï l'élanancement phonique lors de son étirement, de son stretching aurait-elle encore dit quelques semaines auparavant. Mais, indubitablement quelque chose de nouveau, d'inso-lite s'était produit en elle. Evariste découvrit enfin la beauté intérieure, bien cachée, de Blatte.

Bien qu'il lui en coutât de l'admettre, à bien y réfléchir, Evariste n'avait jamais eu de mauvaises intentions à son égard. Ainsi se parlait Blatte-Immaculée à elle-même pendant son assoupissement. D'ailleurs Evariste venait de repérer des mouvements sur les lèvres de Blatte. Il ne rêvait pas. Blatte non plus, ses yeux ne s'ouvraient pas à moitié sur son oreiller d'herbes. Blatte somnolente percevait enfin les battements du cœur d'Evariste. Son monologue se poursuivit au rythme pesé de ses mouvements labiaux. (*)

(*) Nous utilisons ici l'adjectif « labial » au pluriel, non pas par esprit scientifique ou par snobisme littéraire sensé éviter la redondance mais parce qu'à ce moment Evariste crut percevoir quelque chose de sensuel, un côté animal sur les lèvres de Blatte.

« Certes, ses comportements avaient été souvent maladroits...

Déjà elle pardonnait à Evariste ces petits travers physiques que l'amour aveugle ignore mais qui énervent les amants que la lassitude guette par 360° de longitude Ouest.

« Mais il l'aimait, elle ne pouvait en douter. Dieu le lui avait envoyé, Il ne le lui avait pas envoyé dire, Il le lui avait dit lui-même, un jour, ou était-ce une nuit ?

Blatte se rendait compte qu'Evariste avait toujours été aimant, presque collant à leurs débuts, tant il avait besoin de la bécoter. Autrefois, tendre et galant, vie parisienne oblige, il avait osé lui voler sa première photographie, une photo maton où elle ressemblait à un petit minou. Il avait cherché à l'aider. Pourquoi n'avait-elle pas entendu ses compliments, pourquoi n'avait-elle pas vu ses doux regards, ses regards gourmands aussi? Tout à coup elle se rappela ce jour ensoleillé où il lui avait offert un petit tableau, *Les Grâces*, déniché au marché aux puces. Elle se gratta l'oreille. Elle n'avait pas compris son message, ni celui de Dieu ? Où avait-elle eu la tête ?

Enfin, Blatte-Immaculée se réveilla. Elle se convainquit alors qu'on n'était vraiment rien sans amour. Elle alla jusqu'à le chanter sur toutes les places publiques de Paris, telle une môme au milieu des piafs qui picoraient du vieux pain sur les balcons des vieilles filles.

« ♪ Le jour de ma naissance un scarabée est mort, je l'ai porté trop longtemps autour de mon cou... ♪♪ ».

Elle décida de reprendre le doux nom de baptême amoureux, Blattounette, avec lequel Evariste avait tenté de la caresser aux premiers jours. Elle ferait les premiers pas vers la réconciliation ferme et définitive. C'était le prix à payer mais il ne lui en coûtait pas le moins du monde. Ils se rencontreraient pour de vrai. Et, comme ils étaient de vieux mariés encore jeunes, il leur viendrait des idées, elle en était sûre. Ils partiraient ensemble, pas loin, tout près l'un de l'autre. Et ils auraient des enfants. La grossesse à quarante ans, une vraie joie. Quatre garçons. Pas toujours de bon vent mais ce serait leurs garçons. Ils essaieraient de leur donner un peu, beaucoup d'amour et des bribes d'éducation. Tous deux gardèrent pour eux un amour à deux roues, une vraie bicyclette, pour courir et gagner le Tour de France, un amour brûlant sous le soleil de juillet, le mois de leur rencontre, brûlant comme un feu, le mois de sa naissance à lui, comme dans une autre chanson. Il y a tant d'amour dans les chansons... Ne les laissons pas mourir...

Evariste remercia Manou pour le miracle de son Matou redevenu Minou. Il se demanda combien tout cela durerait ... Mais pourquoi ne pas prendre maintenant ce que Dieu lui donnait. Manou avait prié, il en était sûr. Et Jésus, dans son infinie bonté, avait donné un coup de pouce.

XLIX

Poésies Lyriques

Lorsque la paix fut enfin scellée, la vision rédemptrice de Blatte devint réalité. Les deux époux s'épousèrent non pas devant les hommes, c'était fait, mais devant Dieu. Ils épouillèrent leurs différents. Blatte fit le premier pas, comme elle se l'était promis et déclama, enfin dans le plus simple appareil, devant son mari :

« Heureuse
 Qui, comme Ulyssette,
 Pas peureuse, pas pleureuse
 A pris la poudre d'escampette,

A fait un long voyage
 Initiatique au pays de l'hystérie
 Puis ses illusions perdues, est revenue
 Pas triste,

Vivre le reste de son âge
 Guérie ?
 Enfin nue
 Auprès de son Evariste »

Ce à quoi, maîtrisant son désir irrépressible de goûter dès la nanoseconde suivante à la chair d'un blanc laiteux que lui offrait enfin Blatte, son épouse épouillée de tout soupçon, Evariste lui chanta, l'air de rien, un air d'opéra :

« ♪♪ *La fleur que tu m'avais jetée,
 Dans ma prison m'était restée.
 Flétrie et sèche, cette fleur
 Gardait toujours sa douce odeur;
 Et pendant des heures entières,
 Sur mes yeux, fermant mes paupières,
 De cette odeur je m'enivrais
 Et dans la nuit je te voyais... ♪♪* »

Après le dernier acte, Evariste et Blatte conçurent quatre enfants, quatre fils, des quadruplés, pire que certains fameux triplés :

« Quatre fils aimons ! - se dirent-ils, d'un même cœur :-) »

L Rédemption

Les années passèrent. Ce fut Blatte qui remettait les médailles. Evariste et ses fils, un doigt sur la bouche, la suivaient partout. Lui, comme un gentil saint-bernard, bon à tout faire, un tonnelet de bière au cou, au cas où elle eût ressenti un moment de lassitude. Eux, les fils, le plus souvent dormant, couchés sur la terre. Tel père, tels fils, Œdipe ne les lâcherait jamais mais Evariste savait maintenant dé-complexifier les situations tendues.

Blattounette se montrât-elle fatiguée, lui et leurs fils lui fournissaient des stimulants, lui faisaient pratiquer un sport, des séances de vélo. Evariste aurait préféré des promenades à bicyclette, mais la forme et les formes de son épouse devaient primer. Point d'automne romantique, un printemps romanesque.

Toute à ses remises de médailles le dimanche, Blatte consacrait ses samedis à faire campagne sur les marchés de quartier, une campagne tout ce qu'il y avait de désintéressé, du pur prosélytisme. Cela faisait partie de son programme de guérison définitive mis au point par le Docteur André, un héritier lointain des méthodes naturalistes du Docteur Pascal. Son aide de camp à ses basques, leurs fils à ses ordres, elle distribuait des tracts : « Le désordre, ça n'existe pas ! », « L'hystérie bien gérée nous fait avancer », « Les bienfaits de l'hystérie sont immenses », « Désir, plaisir de toute ma vie », « J'irai jusqu'au bout ». Que le lecteur, la lectrice ne s'effraient pas. Blatte n'était plus endiablée. Elle avait simplement fait une analyse, pas seulement psychiatrique, technique. Elle avait découvert les bienfaits de l'hystérie, bien gérée, comme l'un de ses slogans du dimanche le proclamait. Et, à une échelle bien modeste désormais, elle

souhaitait la partager, en faire profiter ses frères et sœurs avant que la planète Terre n'explosât. Une communauté naturelle de fidèles se créa au fil du temps retrouvé. Blatte Immaculée, avec l'aide de Dieu s'était rachetée. Elle avait libéré son homme de l'esclavage, du mal et du péché, elle lui avait rendu sa liberté et il la lui rendait bien.

EPILOGUE

Ce fut au cours de l'un de ces samedis ou dimanches d'évangélisation que Blatte, par un phénomène inexplicable et donc probablement naturel, fut changée en une statue de sel. Evariste le fut également. Depuis que le couple catholique réformé avait légué tous ses biens et par la même occasion tous ses maux à une société de bienfaisance, depuis qu'il vivait sereinement dans une cabane, dans les bois, près d'un chêne et d'un tilleul, Zeus et Hermès les avaient assimilés à la pieuse Baucis et à son Philémon à la patte. Les dieux avaient compris leur désir de ne jamais plus être séparés. Les deux statues furent donc placées par la communauté des fidèles dans un temple, monument sacré, construit aussitôt par les disciples de Blatte sur la plage la plus proche de la « Place du Marché aux Apôtres », ancienne « Place du Marché aux Esclaves », dans le petit village tranquille de Saint-Cornély. Cette maison du Seigneur fut consacrée à la gloire de l'hystérie. L'Éternel avait exaucé le vœu de Blatte au moment même où celle-ci et son Evariste accédaient à l'éternité. Le soir cependant, aux abords de l'édifice, des visiteurs diaboliques surgissaient. Le mal rôdait toujours. Ces suppôts de Satan prédisaient qu'avec le temps le temple serait rongé, mangé, englouti par les flots, un vrai Mont-Saint-Michel. Mais cette malheureuse prédiction n'avait pas été confirmée ni même aperçue dans sa boule par *Madame Thérèse*, la voyante de *La Caisse*. Elle ne perdait pourtant pas encore la tête.

A preuve, de nos jours on peut toujours visiter ce lieu saint au lieu-dit de *La Plage*, sauf les mardis. Il mesure 251 m de large sur 253m de long. Sur le frontispice, Sant Kornely se cache dans l'oreille d'un bœuf ayant soif. La bête penche son front vers l'eau. Les menhirs de Carnac sont proches.

Après le départ de Blatte et d'Evariste, *La Caisse* et son Comité avaient repris leur inactivité. Evariste IV fut remplacé par ses quatre fils à tour de rôle. On eut donc affaire à quatre Evariste V. Dieu avait tout prévu. Bonaparte aussi peut-être. Les quadruplés se relayaient durant la semaine. C'était le temps partagé. Leur ressemblance le permettait. C'était là la solution de remplacement, celle qui, à l'avenir, réduirait les taux de chômage et, dans les mêmes proportions, le degré d'intérêt pour le travail. C'était une baisse tendancielle. Dieu avait dit « Allez, Croissez, Multipliez ». Une adaptation moderne et simple de ce commandement donnait « Allez, Croissez, Multipliez les naissances multiples ». Les nouvelles technologies rendaient tout cela possible, les rêves comme les cauchemars.

Blatte ne fut pas remplacée. Monsieur Le Directeur, qui finalement n'était pas prêt de battre en retraite, avait jugé opportun de mettre fin à la douloureuse tentative d'accueil d'une treizième personne autour de la table de réunion du Comité des Sages. Mademoiselle Pouliche conserva donc sa place dans le cœur de Chouchou et remplaça Blatte dans le lit de Son Eminence, infatigable et toujours à la recherche de la dame au sang pur. Entre nous, il n'était plus pressé de la trouver. Faire défiler, à l'essai, des candidates à l'ambition forte et aux formes variées n'était pas pour lui déplaire.

Les deux belles-sœurs jumelles devinrent des triplées lorsque la cousine Lisbeth, dépitée, délaissée par Chouchou au profit de Mademoiselle Pouliche

décida de les rejoindre à la Caverne du Chien Jaune de Mongolie, sur les hauts plateaux, à la recherche du paradis, laissant courir librement leur chien au milieu des troupeaux. Canicure participa même à une course en sac.

La dame au turban ne siégea plus qu'à mi-temps au Comité. Elle avait trouvé un poste de conservateur au musée Léonard de Vinci qui venait d'être inauguré en Haute-Savoie par tante Pim, à la Léchère, lieu-dit sis sur la commune de Bien-vu-tes-salades. On se devait de commémorer le passage du grand peintre dans notre belle région montagneuse cinq cents ans plus tôt. Le musée ne possédait qu'une œuvre, justement le portrait de la dame au turban, toile récemment peinte sans conservateur d'après le visage de Madame La Conservatrice.

Mademoiselle Larousse ne voulant pas être en reste entreprit l'écriture d'une « *Histoire des gens déjantés de La Caisse depuis sa création par le Premier Consul Bonaparte jusqu'à nos jours* ». Elle prévoyait, sans faire de bruit, d'augmenter le volume unique à chaque réédition. Monsieur Le Directeur demanda à Son Eminence de l'aider à financer la parution de l'ouvrage. Généreux, comme de coutume, entre deux histoires de cœurs profanes, notre évêque préleva une somme coquette sur sa cassette afin de satisfaire Monsieur le Directeur. Séparés par le jeu des alliances un moment fomenté par Blatte et Mademoiselle Pouliche, La République et le Goupillon faisaient à nouveau bon ménage.

Frustré et même blessé de n'être point devenu le favori de Blatte lorsque celle-ci aspirait à de hautes fonctions, après l'atterrissage hypnotisé de celle qui l'avait un instant séduit, l'illustre aviateur passa désormais son temps à tourner en rond dans les airs au dessus de *La Caisse*. Il ne se parachutait au Comité que les jours où il devait faire le plein de kérosène au frais du contribuable.

Le syndicaliste de *La Caisse* ne se croisa plus les bras. Il intellectualisa sans sa rouge cravate et milita toujours avec autant de conviction les samedis et dimanches sur rendez-vous uniquement. Il rasa sa moustache pour tirer un trait avec son passé de mode.

Pendant toute l'agitation qui avait affecté *La Caisse* après l'entrée peu commune de Blatte dans cet endroit jusque là tranquille, préservé, seul le peintre Sandro, fidèle à lui même et à la beauté de ses gestes précis était resté immuable, non muté, non buté. Il recherchait la perfection avec son pinceau. Il la trouva en peignant pour *La Caisse* et pour la postérité quelques chefs-d'œuvre que l'on peut encore admirer de nos jours à condition de s'être procuré un ticket d'entrée non usagé.

FIN

TABLE

PREMIERE PARTIE

La Caisse

I	Le veilleur de nuit.....	13
II	Mademoiselle Pouliche.....	15
III	Evariste IV.....	18
IV	L'origine du monde de <i>La Caisse</i>	19
V	Le Pape.....	22
VI	Les quatre Evariste.....	24
VII	Evariste IV et Mademoiselle Pouliche.....	25
VIII	La tentation d'Evariste.....	28
IX	La fête d'Evariste.....	31
X	Mademoiselle Pouliche et Monsieur Le Directeur.....	33

DEUXIEME PARTIE

Les intrigues d'un petit monde

XI	Mademoiselle Pouliche entreprend la conquête d'Evariste..	39
XII	Blatte.....	41
XIII	La déclaration de Blatte.....	44
XIV	L'épouvantail à moineaux.....	50
XV	Le rêve prémonitoire de Blatte.....	52
XVI	L'Origine du monde et sa mise en coupe incendiaire.....	54
XVII	Evariste se met à table.....	56
XVIII	Blatte fait son entrée à <i>La Caisse</i>	58
XIX	Le grand chambardement au Comité des Sages.....	59
XX	Blatte et Mademoiselle Pouliche investissent les lieux sacrés du Comité ... Ou ... La conquête des mâles.....	61

TROISIEME PARTIE

La galerie des portraits

XXI	Des belles-sœurs jumelles nées sous le signe des gazelles : Madame Oberman et Cinécure.....	67
XXII	Mademoiselle Larousse.....	69
XXIII	La dame au turban.....	71
XXIV	La cousine Lisbeth.....	74
XXV	Le peintre esseulé.....	78
XXVI	L'illustreaviateur.....	79
XXVII	L'inconnu au ticket usagé.....	82
XXVIII	Son Eminence.....	84
XXIX	Chouchou et Paulette.....	86
XXX	La méditation d'Evariste.....	89

QUATRIEME PARTIE

La préparation olympique de Blatte

XXXI	Dans l'ombre et la lumière céleste, Blatte tisse sa toile de lin dans des draps en métais.....	95
XXXII	Blatte s'organise, plans sur la comète.....	97
XXXIII	La nouvelle vie revue et pas corrigée d'Evariste.....	99
XXXIV	Chirurgie esthétique.....	102
XXXV	Blatte devient supporteur.....	105
XXXVI	Blatte et le secours catholique de la Presse.....	110
XXXVII	Blatte et son écran.....	114
XXXVIII	Blatte et le bruit.....	116
XXXIX	Blatte et les copines après.....	117
XL	Blatte et les intellectuels.....	118

CINQUIEME PARTIE
Une tentative de putsch

XLI	Le Club de Blatte.....	125
XLII	Blatte entend la Voix céleste de Son Eminence.....	126
XLIII	Blatte prend le pouvoir et recueille des fonds.....	129
XLIV	Miracle ; Blatte est jalouse.....	135
XLV	Evariste prie.....	138
XLVI	La conférence de presse.....	140
XLVII	Si l'on chantait.....	146
XLVIII	La réconciliation.....	150
XLIX	Poésies lyriques.....	153
L	Rédemption.....	155
	Epilogue.....	156

Achévé d'imprimer en France en Décembre 2011
par la Ste ACORT sur presse numérique
www.cogetefi.com

La Caisse des Monuments Hystériques

La Caisse des Monuments Hystériques venait de refermer ses portes. Lorsque le rideau de fer tomba sur l'entrée principale de l'établissement, l'horloge du soleil d'hiver marquait 15 heures 43. Le volet métallique, volet à part entière de notre histoire, s'était abaissé sur la partie orientale de *La Caisse*. Un panneau gris souris fixé sur le mur extérieur indiquait au grand public, pour la forme, les horaires d'ouverture. C'était un panneau musical du dernier cri. Il permettait de bercer les administrés venus consulter les archives de l'établissement. Chaque jour, au petit matin, avant de quitter son poste de radio, le veilleur de nuit zappait à qui mieux mieux. De manière aléatoire il changeait le jingle avarié de la veille. Il avait une façon précipitée bien à lui d'appuyer sur le bouton prévu à cet effet. Puis il rentrait chez lui tel un lama imperturbable, ruminant les événements du jour, ou comme un gosse idiot. Le lendemain, *La Caisse*, comme on surnommait la vénérable institution, n'ouvrirait pas ses portes, ni ses fenêtres. Pour célébrer dignement le jour de la Toussaint, point d'ouverture. On chômerait. C'était très tendance.

La Caisse des Monuments Hystériques est le treizième livre de Luc Delfosse



Couverture : Catherine Chauloux, « Le Cercle du G » (Coll. Part.)

ISBN : 978-2-9107-2686-7

Prix : 22€